Friedrich Brunnenberg.

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME II.

Rochow Lib.

BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS.

1788.

TABLE DES MATIÈRES

DE

L'HISTOIRE DE MON TEMPS.

TOME II.

CHAP. VIII.

Événemens des années 1743 *&* 1744, *& tout ce qui précéda la guerre des Pruſſiens.* 3.

CHAP. IX.

Des négociations de l'année 1744 *& de tout ce qui précéda la guerre que la Pruſſe entreprit contre la maiſon d'Autriche.* 50.

CHAP. X.

Campagnes d'Italie, en Flandre, ſur le Rhin, & enfin celle du Roi. 77.

CHAP. XI.

Les Autrichiens font une invaſion dans la haute Siléſie & dans le comté de Glatz; ils ſont repouſſés par le Prince d'Anhalt & le Général Lehwald. Négociations en France. Mort de Charles VII. Intrigues des François en Saxe. Autres négociations avec les François. Négociations avec les Anglois pour la paix: difficulté qu'y met le traité de Varſovie. L'Angleterre promet ſes bons offices. Préparatifs pour la campagne. Le Roi part pour la Siléſie. Le jeune Électeur de Bavière fait en 1745 la paix de Fuſſen avec l'Autriche. 144.

CHAP. XII.

Campagne d'Italie. Campagne de Flandre. Ce qui ſe paſſa ſur le Rhin. Événemens qui précédèrent les opérations de l'année 1745. 174.

CHAP. XIII.

Bataille de Friedberg. Marche en Bohème; ce qui s'y paſſa. Bataille de Sorr. Retour des troupes en Siléſie. 199.

CHAP. XIV.

Révolution d'Écoſſe, qui fait quitter Hanovre au Roi d'Angleterre, & rallentit les négociations de la paix. Deſſein des Autrichiens & des Saxons ſur le Brandebourg découvert. Contradictions dans le conſeil des miniſtres. Projets de campagne. Le Prince d'Anhalt raſſemble ſon armée à Halle. Le Roi part pour la Siléſie. Expédition de la Luſace. Le Prince d'Anhalt marche à Meiſſen. Bataille de Keſſelsdorf. Priſe de Dresde. Négociation & concluſion de la paix. 268.

HISTOIRE
DE MON TEMPS.

Tome II.

CHAPITRE VIII.

Événemens des années 1743 & 1744, & tout ce qui précéda la guerre des Prussiens.

On dit que c'est une faute capitale en politique de se fier à un ennemi réconcilié, & l'on a raison; mais c'en est une plus grande encore à une puissance foible de lutter à la longue contre une monarchie puissante, qui a des ressources dont la première manque. Cette réflexion étoit nécessaire pour répondre d'avance aux critiques qui censuroient la conduite du Roi. Falloit-il, disoit-on, se mettre à la tête d'une ligue pour écraser la nouvelle maison d'Autriche & laisser ensuite reprendre le dessus à cette même maison, pour chasser les François & les Bavarois de l'Allemagne? Mais quel étoit le projet du Roi? N'étoit-ce pas de conquérir la Silésie? Comment pouvoit-il l'exécuter, si la guerre avoit continué, n'ayant pas assez de ressources pour fournir aux grandes dépenses

qu'elle entraînoit de néceſſité? Tout ce qui dépendoit de lui, c'étoit d'agir par des négociations &, autant que cela étoit faiſable, de conſerver l'équilibre entre les puiſſances belligérantes. La paix lui donnoit le temps de reſpirer & de ſe préparer à la guerre; d'ailleurs l'animoſité étoit ſi forte entre la France & l'Autriche, & leurs intérêts étoient ſi oppoſés, que la réconciliation entre ces puiſſances ennemies paroiſſoit encore bien éloignée; il falloit ſe réſerver pour les grandes occaſions. Les mauvais ſuccès des armées françoiſes avoient fait une aſſez forte impreſſion ſur l'eſprit du Cardinal de Fleuri pour que ſa ſanté s'en reſſentît; une maladie l'emporta au commencement de cette année. Il avoit été ancien Évêque de Fréjus, Précepteur de Louis XV, Cardinal de l'égliſe romaine & depuis 17 ans premier Miniſtre. Il s'étoit ſoutenu dans ce poſte, où peu de miniſtres vieilliſſent, par l'art de captiver la confiance de ſon maître, & en écartant avec ſoin de la cour ceux dont le génie pouvoit lui donner de l'ombrage. Il adoucit les plaies que la guerre de Succeſſion & le ſyſtème de Law avoient faites à la France. Son économie fut auſſi utile

au royaume que l'acquiſition de la Lorraine lui fut glorieuſe. S'il négligea le militaire & la marine, c'eſt qu'il vouloit tout devoir à la négociation, pour laquelle il avoit du talent. Son eſprit ſuccomba ainſi que ſon corps ſous le poids des années. On dit trop de bien de lui pendant ſa vie, on le blâma trop après ſa mort. Ce n'étoit point l'ame altière de Richelieu, ni l'eſprit artificieux de Mazarin; c'étoient des lions qui déchiroient des brebis. Fleuri étoit un paſteur ſage, qui veilloit à la conſervation de ſon troupeau. Louis XV voulut élever à la mémoire de ce Cardinal un monument, dont on fit un deſſein qui ne fut jamais exécuté: à peine fut-il mort qu'on l'oublia. Chauvelin, que le Cardinal de Fleuri avoit fait exiler, crut du fond de ſon exil pouvoir emporter ce poſte vacant; il écrivit à Louis XV, blâmant l'adminiſtration de ſon ennemi & ſe vantant beaucoup lui-même. Cette démarche précipitée fit qu'on lui marqua pour ſon exil un lieu plus éloigné de la cour que Bourges où il étoit relégué. Le Roi de France notifia la mort de ſon miniſtre aux cours étrangères, à peu près dans le ſtile d'un prince qui annonce

ſon avénement à la couronne. Voici la lettre qu'il écrivit au Roi; nous l'avons copiée mot pour mot. "Monſieur mon frère, Après la „perte que je viens de faire du Cardinal de „Fleuri, en qui j'avois mis toute ma confiance „dans l'adminiſtration de mes affaires, & dont „je ne puis aſſez regretter la ſageſſe & les lu„mières, je ne veux pas différer de renouveler „moi-même à Votre Majeſté les aſſurances qu'il „vous a données en mon nom, & que je l'ai „ſouvent chargé de vous réitérer, de l'amitié „parfaite que j'ai pour la perſonne de Votre „Majeſté, & du déſir ſincère que j'ai toujours „eu de pouvoir concerter avec elle tout ce qui „peut être de nos intérêts communs. Je ne „puis douter que Votre Majeſté n'y réponde de „ſa part comme je le puis déſirer, & Elle peut „compter qu'Elle trouvera en moi dans toutes „les occaſions la même diſpoſition de contribuer „à ſa gloire & à ſon avantage, & à lui marquer „que je ſuis etc.„

Le département des affaires étrangères notifia en même temps que le Roi ayant réſolu de gouverner déſormais par lui-même, vouloit qu'on s'adreſſât directement à lui. Jusqu'alors

Louis XV avoit été le pupille & le Cardinal de Fleuri son tuteur. Après la mort de Mazarin, Louis XIV porta lui-même le deuil de son ministre; personne ne le porta pour Fleuri; il fut oublié avant qu'on eût prononcé son oraison funèbre. Pendant l'administration de ce Cardinal les différentes rênes du gouvernement aboutissoient toutes à lui & venoient toutes se joindre dans ses mains: il étoit le point de ralliement, qui réunissant les finances, la guerre, la marine & la politique, les dirigeoit au moins à un même but. Depuis sa mort le Roi voulut travailler lui-même avec les ministres qui étoient à la tête de ces quatre départemens. Son ardeur s'éteignit au bout de huit jours & la France fut gouvernée par quatre rois subalternes, indépendans les uns des autres. Ce gouvernement mixte produisit des détails de département; mais les vues générales qui réunissent & embrassent en grand le bien de l'État & son intérêt, manquèrent dans les conseils. Pour se faire une idée du choix des ministres, qu'on se représente un Chancelier du Duc d'Orléans, rempli de Cujas & de Barthole, qui devient Ministre de la guerre dans ces temps

où toute l'Europe étoit en feu; & un ancien Capitaine de dragons, nommé Ori, qu'on met à la tête des finances. Maurepas s'imaginoit rendre Louis XV ſouverain des mers, & le Roi le ſeroit devenu, ſi les diſcours d'un homme aimable avoient pu opérer ce miracle. Amelot étoit de ces eſprits rétrécis, qui comme les yeux myopes diſtinguent à peine les objets de près. Cet aréopage gouverna donc la France; c'étoit proprement une ariſtocratie, ou bien un vaiſſeau qui navigant ſans bouſſole ſur une mer orageuſe, ne ſuivoit pour ſyſtême que l'impulſion des vents. Les armées ne proſpérèrent pas ſous cette nouvelle adminiſtration. Quoique l'armée de Maillebois joint aux Bavarois fût encore ſur les frontières de l'Autriche, le Prince de Lobkowitz avec 16,000 Hongrois tenoit toujours le Maréchal de Belle-Isle bloqué dans Prague avec 16,000 François. Le corps de Mr de Belle-Isle étoit presque tout compoſé d'infanterie, & celui des Autrichiens de cavalerie. Cette ſituation inquiétoit Mr d'Argenſon: ſoit par impatience, ſoit par humeur, ſoit par légéreté ce robin fit expédier au Maréchal de Belle-Isle l'ordre d'évacuer Prague.

Cet ordre étoit plus facile à donner qu'à exécuter. Le Maréchal de Belle-Isle fit ses dispositions en conséquence; il fit sortir la garnison le 18 de Décembre au soir par un froid très-piquant; il gagna trois marches sur le Prince Lobkowitz & enfilant un chemin difficile qui donnoit peu de prise à la cavalerie de l'ennemi, il continua de longer l'Éger & arriva le dixième jour de sa marche à la ville d'Éger: 4,000 hommes périrent de misère & de froid par les marches forcées qu'on leur fit faire; & cette armée délabrée, réduite à 8,000 combattans, fut partagée. Ce qui étoit encore en état de servir joignit Mr de Maillebois en Bavière, & les corps entièrement ruinés furent envoyés en Alsace pour se recruter. La Bohème fut ainsi conquise & perdue, sans qu'aucune victoire ni des François ni des Autrichiens eût décidé entr'eux du sort des empires. Dans tout autre pays que la France une retraite comme celle de Mr de Belle-Isle auroit causé une consternation générale: en France, où les petites choses se traitent avec dignité & les grandes légèrement, on ne fit qu'en rire, & Mr de Belle-Isle fut chansonné: des couplets ne mériteroient cer-

tainement pas d'entrer dans un ouvrage auſſi grave que le nôtre; mais comme ces ſortes de traits marquent le génie de la nation, nous croyons ne point devoir omettre celui-ci:

Quand Belle-Isle partit une nuit
De Prague à petit bruit,
Il dit voyant la Lune:
Lumière de mes jours,
Aſtre de ma fortune,
Conduiſez-moi toujours.

En pareille occaſion on auroit jeûné à Londres, expoſé le ſacrement à Rome, coupé des têtes à Vienne. Il valoit mieux ſe conſoler par une épigramme. La retraite du Maréchal Belle-Isle eut le ſort de toutes les actions des hommes: il y eut des fanatiques qui par zèle la comparèrent à la retraite des dix mille de Xénophon; d'autres trouvoient que cette fuite honteuſe ne pouvoit ſe comparer qu'à la défaite de Guinegaſt. Ils avoient tort les uns & les autres; 16,000 hommes qui évacuent Prague & ſe retirent de la Bohême devant 16,000 hommes qui les pourſuivent, n'ont ni les mêmes dangers à courir, ni des chemins auſſi longs à

traverſer que les troupes de Xénophon pour retourner du fond de la Perſe en Grèce; mais auſſi ne faut-il pas outrer les choſes & comparer une marche où les François ne purent être entamés par les ennemis, à une défaite totale. Les diſpoſitions de Mr Belle-Isle étoient bonnes; le ſeul reproche qu'on puiſſe lui faire, eſt de n'avoir pas dans ſa marche aſſez ménagé ſes troupes.

Dès-lors la fortune de la Reine prit un air plus riant. Le Maréchal Traun défit en Italie Mr de Gages, qui paſſoit le Panaro pour l'attaquer. Cette victoire ne ſatisfit point la cour de Vienne; elle trouva que le Maréchal Traun n'en avoit pas aſſez fait, elle vouloit des batailles qui euſſent de grandes ſuites. Enfin ce Maréchal fut jugé comme Apollon par Midas, & c'étoit cependant le premier de leurs généraux qui eût triomphé de leurs ennemis. La maiſon d'Autriche commençoit à regagner des provinces perdues & aſſuroit celles qui étoient menacées. Cela ne l'empêchoit pas d'être accablée par le poids de cette guerre; peut-être y auroit-elle ſuccombé, ſi ces premières lueurs de proſpérité n'euſſent ranimé la bonne volonté de ſes alliés. Le Roi d'Angleterre donna des

marques du plus grand zèle pour le ſoutien de la Reine de Hongrie. Les motifs qui le faiſoient agir ainſi étoient en grande partie une haine invétérée qu'il portoit à la France. Il avoit ſervi dans ſa jeuneſſe contre cette puiſſance; il s'étoit trouvé à la bataille d'Oudenarde, où il avoit chargé à la tête d'un eſcadron hanovrien, en donnant des marques d'une valeur diſtinguée; il ambitionnoit de ſe trouver à la tête des armées pour jouir de la gloire des héros. L'occaſion s'en préſentoit, il avoit des troupes en Flandre; en ſe déclarant pour la Reine, en paſſant la mer, perſonne ne pouvoit lui diſputer le commandement de ſes troupes; de plus, il alloit augmenter ſon tréſor de Hanovre par les ſubſides que les Anglois lui payeroient pour ſes Hanovriens. Pour le Lord Carteret, il avoit beſoin de la guerre afin de ſe ſoutenir auprès de ſon maître & auprès de la nation angloiſe. Le commerce de ces inſulaires étoit gêné depuis qu'ils étoient en guerre avec l'Eſpagne: pour qu'un grand coup décidât ces affaires de commerce, il falloit le frapper ſur terre & en Europe. La France paſſoit pour à-demi ruinée par les efforts qu'elle avoit faits pour

ſoutenir la Bavière & la Bohème: elle étoit l'alliée de l'Eſpagne; en affoibliſſant l'une de ces puiſſances on affoibliſſoit l'autre. Il falloit donc battre les François ſoit en Allemagne ſoit en Flandre, pour gagner ſur mer une ſupériorité qui pût produire un avantage réel au commerce de l'Angleterre. Le Roi, ſon miniſtre & la nation tendant au même but, quoique par des vues différentes, il fut réſolu d'envoyer au cœur de l'Allemagne ces troupes angloiſes, hanovriennes & heſſoiſes qui ſe trouvoient en Flandre. Autant ce projet pouvoit convenir au Roi d'Angleterre, autant convenoit-il peu au Roi de Pruſſe: il ne devoit pas perdre de vue cet équilibre politique que pendant la guerre même ſon intérêt l'obligeoit de maintenir entre les puiſſances belligérantes. Si la maiſon d'Autriche gagnoit une ſupériorité décidée dans l'Empire ſur la maiſon de Bavière, la Pruſſe perdoit ſon influence dans les affaires générales; il falloit donc empêcher que le Roi d'Angleterre & la Reine de Hongrie, aveuglés par les ſuccès auquels ils devoient s'attendre, ne détrônaſſent l'Empereur. La voie des repréſentations étoit la ſeule qui convînt au Roi de

Pruſſe; & ſe ſervant des argumens que peut employer à un prince allemand, zélé pour ſa patrie & pour la liberté du corps germanique, il conjura le Roi d'Angleterre de ne pas rendre, ſans des raiſons très-importantes, l'Empire le théâtre d'une guerre qui étoit près de s'allumer, & de ſe ſouvenir qu'il n'eſt point permis à un membre du corps germanique d'introduire, ſans la ſanction de la diète, des troupes étrangères dans ſa patrie. C'étoit tout ce que ce Prince pouvoit faire dans les conjonctures où il ſe trouvoit: il ne pouvoit pas compter ſur la France, qu'il avoit indiſpoſée contre lui par la paix de Breslau; il ne pouvoit ſe brouiller avec les Anglois, qui étoient les ſeuls garans qu'il eût de cette paix. Les choſes n'en étoient pas venues à une extrémité aſſez grande pour replonger ſes États dans une nouvelle guerre; il fallut donc ſe contenter de la promeſſe du Roi d'Angleterre, qui s'engagea de ne rien entreprendre, ni contre la dignité de l'Empereur, ni contre ſes États patrimoniaux.

Ce n'étoit pas avec les Anglois ſeuls qu'on négocioit. Le Roi avoit entamé une autre négociation à Pétersbourg pour des intérêts qui

le touchoient plus directement: il s'agiſſoit d'obtenir de l'Impératrice de Ruſſie la garantie du traité de Breslau. Ce furent les Anglois & les Autrichiens qui s'y oppoſèrent de toutes leurs forces, quoique ſous main. Les deux frères Beſtuchew, Miniſtres de l'Impératrice, trouvèrent par les difficultés qu'ils firent naître le moyen d'accrocher continuellement la fin de cette affaire. La Reine de Hongrie regardoit la ceſſion qu'elle avoit faite de la Siléſie comme un acte de contrainte, dont elle pouvoit appeler avec le temps, en rejetant ſur la néceſſité ce que la rigueur des conjonctures l'avoit forcée d'accepter. Les Anglois vouloient iſoler le Roi de Pruſſe & le priver de tout appui, pour l'avoir entièrement ſous leur dépendance. De quelque façon que les princes cachent ces ſortes de vues, il leur eſt bien difficile de les rendre impénétrables. Ce fut alors que la paix de Friedrichsham fut ratifiée entre la Ruſſie & la Suède: la perte d'une partie inculte de la Finlande fut le moindre mal dont la Suède eut à ſe plaindre; le deſpotiſme que les Ruſſes exercèrent à Stockholm, mit le comble à l'opprobre de cette nation; un ſujet de l'Impératrice étoit

conſidéré en Suède comme un ſénateur romain du temps de Céſar pouvoit l'être dans les Gaules. Une nation malheureuſe ne manque jamais d'ennemis. Les Danois voulurent profiter des calamités de la Suède. La diète de Stockholm étoit aſſemblée pour ratifier la paix qui venoit de ſe conclure avec la Ruſſie & pour nommer un ſucceſſeur au trône; le Roi de Danemarck, dans le deſſein d'unir les trois couronnes de la Suède, du Danemarck & de la Norvège ſur la tête de ſon fils le Prince royal, excita une rebellion dans la Carélie, ſouleva des prêtres, corrompit quelques bourgeois; mais il trouva tant de difficultés dans l'exécution de ſon plan, que ce plan avorta avant ſa naiſſance. Les troupes danoiſes & ſuédoiſes s'aſſembloient déjà ſur les frontières; la diète de Stockholm s'empreſſoit à trouver des ſecours; elle demanda les bons offices du Roi de Pruſſe pour moyenner un accommodement avec ſes voiſins. Le Roi s'intéreſſa pour eux, & le Roi de Danemarck lui répondit qu'eu égard à ſes exhortations il ne précipiteroit pas les choſes. Mais ce qui paroîtra presque incroyable, c'eſt que ces mêmes Suédois qui venoient de faire

une

une paix si déshonorante avec la Russie, implorèrent la protection de l'Impératrice contre les Danois. Élisabeth la leur accorda & elle fit partir le Général Keith sur des galères qui portoient 10,000 hommes de secours. Ce fut alors qu'à la faveur de ces troupes le Prince de Holstein, Évêque de Lubeck, fut élu, au lieu du prince danois, successeur du vieux Roi de Suède, Landgrave de Hesse. Ainsi à peu près dans le cours de la même année la Suède fut battue, protégée & enfin donnée au Prince de Holstein par l'Impératrice de Russie. Le Sénat de Stockholm se consola de tant d'infortunes par des cruautés; il fit périr les Généraux de Buddenbrock & de Lœwenhaupt sur l'échafaud. On les accusa de trahisons & de perfidies, mais rien ne fut prouvé; ils n'étoient coupables que d'ignorance & de trop de foiblesse.

Mais il est temps de quitter ces scènes tragiques du Nord pour retourner au Sud, & voir ce qui se passa dans la Bohème après que les François l'eurent abandonnée. La Reine de Hongrie se rendit à Prague pour recevoir l'hommage de ce royaume, au recouvrement

duquel ſa fermeté avoit autant & plus contribué que la force de ſes armes. Le jour même de ſon couronnement elle apprit que le Maréchal de Khevenhuller ayant marché de Scharding à Braunau, en avoit chaſſé le Général Minucci, qui commandoit un corps de 7 à 8,000 Impériaux: les détails de cette affaire nous ſont parvenus par des officiers pruſſiens, qui firent cette campagne en qualité de volontaires avec les Autrichiens. Mr de Khevenhuller s'avança vers Scharding, place ſituée ſur l'Inn, proche des frontières de l'Autriche; ſes troupes, ſortant de leurs quartiers d'hiver, s'y rendirent par différentes routes. Malgré les précautions que cet habile officier prit de cacher ſes deſſeins, le Maréchal de Seckendorff en fut informé, & il donna ordre à Mr de Minucci de ſe retirer de Braunau. Ce général peu intelligent ne ſut ni diſpoſer ſa retraite pour obéir aux ordres de ſon chef, ni choiſir un terrain avantageux pour attendre l'ennemi & pour lui réſiſter. Mr de Khevenhuller ſe trouva bientôt en préſence des Bavarois; il trouva le front de Minucci inattaquable, ayant un profond ravin qui ſéparoit les deux armées; ſa droite étoit

appuyée à Braunau, que l'on avoit fortifié en hâte durant le dernier hiver. Mais autant ce poſte étoit fort par ſa droite & par ſon front, autant étoit-il foible ſur ſa gauche. Mr de Khevenhuller s'en apperçut au premier coup d'œil; il détacha Mr de Berlichingen avec un gros de cavalerie, qui tourna les impériaux & prenant des chemins détournés tomba ſur cette aile qui étoit en l'air, tandis que Nadaſti avec ſes houſards attaqua les troupes de Minucci de front. Ce ne fut point une bataille; les Bavarois s'enfuirent ſans s'être défendus; une partie de leur cavalerie ſe ſauva dans Braunau, leur infanterie ſe réfugia ſur les glacis de la ville. Minucci, la plus grande partie de ſes troupes & la ville de Braunau ſe rendirent tout de ſuite à leur vainqueur; quelques débris de cette cavalerie prirent le chemin de Burghauſen, où les impériaux avoient encore un corps de troupes. Les François qui étoient à Oſterhofen n'attendirent pas l'approche des Autrichiens. Le vieux Broglio, qui commandoit cette armée avec les Maréchaux de Maillebois & de Seckendorff, avoit été vivement preſſé par Seckendorff de prévenir l'ennemi & d'aſſem-

bler ſes troupes avant que Mr de Khevenhuller fût en état de rien entreprendre; mais ce fut en vain. Ses ennemis prétendoient même qu'il n'étoit pas fâché de voir le mauvais ſuccès d'une guerre à laquelle le Maréchal de Belle-Isle avoit le plus contribué; d'autres ſoutiennent, avec plus d'apparence, qu'il avoit des ordres de la cour de retourner en France & d'abandonner la Bavière. Quoi qu'il en ſoit, ſa conduite ſembla autoriſer cette dernière opinion, & la cour ne lui témoigna aucun mécontentement à ſon retour. Les Autrichiens ſurent profiter de l'avantage qu'ils avoient d'être en corps & d'agir contre des troupes ſéparées par bandes. Le Prince de Lorraine arriva au camp, & ſans s'arrêter, délogea les François de Deckendorff; tout plia devant lui: à meſure qu'il s'avançoit, les troupes françoiſes recevoient ordre de ſe retirer. Quelques rivières aſſez conſidérables, qui ont leur ſource dans le Tyrol, qui traverſent la Bavière & vont ſe jeter dans le Danube, fourniſſent aux généraux qui veulent ſe défendre la facilité d'en diſputer les bords; mais le Prince de Lorraine les paſſa ſans y trouver de réſiſtance. Broglio décampa

de Straubingen, où il avoit un gros magasin, en y laissant une foible garnison, qui fut sacrifiée à l'ennemi. Un secours de 10,000 François étoit déjà arrivé à Donawerth pour le joindre; ils devinrent les compagnons de sa fuite; & malgré les plus fortes représentations de Mr de Seckendorff, les François l'abandonnèrent & ne s'arrêtèrent qu'à Strasbourg, où Mr de Broglio donna un bal le jour de son arrivée, apparemment pour célébrer la campagne brillante qu'il venoit de terminer. Le malheureux Seckendorff s'occupant à rassembler les débris de ses impériaux qui s'étoient si mal conduits à Braunau, les joignit au corps qui étoit à Burghausen & se retira en hâte sur Munich, qu'il abandonna pour se joindre à l'armée françoise; mais assuré que ces troupes vouloient repasser le Rhin, il écrivit au Maréchal de Broglio que comme les François abandonnoient l'Empereur, ce Prince se voyoit contraint de les abandonner de même & de chercher ses suretés où il les trouveroit. Aussitôt il demanda au Prince de Lorraine & à Mr de Khevenhuller de convenir avec lui d'une suspension d'armes, dont il obtint l'équivalent;

car les Autrichiens lui promirent de reſpecter les troupes impériales tant qu'elles occuperoient un territoire neutre de l'Empire. Les Autrichiens, aveuglés par leurs ſuccès, mépriſoient trop ces troupes pour vouloir les déſarmer; ils voloient vers le Rhin, ſoutenus de la chimérique eſpérance de reconquérir la Lorraine. La proſpérité eſt à la guerre ſouvent plus dangereuſe que l'infortune; aux uns elle inſpire une trop grande ſécurité, & aux autres trop de témérité. Le plus grand général du monde ſeroit celui qui dans les diverſes fortunes conſerveroit un eſprit égal & qui ne ſépareroit jamais l'activité de la prudence. Tandis que le Prince de Lorraine s'acheminoit vers le Rhin, l'Allemagne étoit inondée d'une nouvelle armée étrangère, qui ſous prétexte de la protéger, concouroit à ſa ruine. Le Roi d'Angleterre avoit envoyé vers le bas Rhin ſes troupes hanovriennes & angloiſes ſous le commandement du Lord Stairs. George paſſa lui-même la mer & vint à Hanovre, pour ſe mettre enſuite à la tête de ſon armée. Le Lord Stairs, qui étoit à Hœchſt, risqua de paſſer le Mein; les François qui l'épioient, l'obligèrent d'abord à

reprendre sa première position. Ce pas de clerc fit appréhender au Roi d'Angleterre que son général trop fougueux par tempérament ne commît quelque imprudence plus forte, & il se hâta de prendre lui-même le commandement de ses troupes. Ce corps étoit composé de 17,000 Anglois, 16,000 Hanovriens & 10,000 Autrichiens, ce qui faisoit 43,000 combattans; 6,000 Hessois & quelques régimens hanovriens étoient encore en marche pour le joindre. Le Lord Stairs avoit agi avec si peu de prudence, que ses soldats manquoient de pain & ses chevaux de fourrage. Pour subvenir à cet inconvénient, le Roi vint se camper auprès d'Aschaffenbourg; mais ce moyen ne suffit pas pour remédier à la négligence qu'on avoit eue de ne pas amasser assez de vivres. Le Rhin pouvoit fournir des secours, & le Roi s'éloignant de cette rivière, se trouva plus resserré qu'auparavant par le Mein & par les François qui gardoient l'autre bord, & sur ses derrières par les montagnes arides du Speshard: il ne s'apperçut que trop tôt de sa faute. Le Maréchal de Noailles affama le monarque anglois dans son camp, & comme il prévit qu'il ne pouvoit y

reſter que peu de jours, Noailles conçut un deſſein digne du plus grand capitaine. Il prit Dettingen, & fit conſtruire deux ponts ſur le Mein & préparer à côté des guets pour ſa cavalerie. Toutes ces choſes s'exécutèrent ſans que le Roi d'Angleterre en eût vent: c'étoit le prélude de la bataille qui devoit ſe donner bientôt. Pour en avoir une idée préciſe, il eſt bon de ſavoir que l'armée angloiſe, affamée vers les ſources du Mein, ne pouvoit trouver des ſubſiſtances qu'en prenant le chemin de Hanau. Sa gauche longeant toujours le Mein au ſortir de ces monticules, traverſoit la petite plaine de Dettingen. Mr de Noailles en conſéquence tenoit un détachement tout prêt pour occuper Aſchaffenbourg au moment où les Anglois en ſortiroient. Il avoit fait dreſſer tout le long du Mein des batteries masquées dont il pouvoit tirer à bout-portant ſur les colonnes des alliés en marche: la plus forte partie de ſon armée devoit paſſer le Mein, pour ſe ranger derrière un ruiſſeau qui du Speshard coule devant ce front & va ſe jeter dans le Mein; ces troupes coupoient préciſément le chemin de Hanau. Le Roi d'Angleterre trouvoit donc à ce débou-

ché une armée en face & des batteries en flanc. Si le Maréchal de Noailles avoit auſſi exactement exécuté ce projet qu'il l'avoit conçu avec ſageſſe, le Roi d'Angleterre auroit été forcé, ou d'attaquer l'armée françoiſe dans un poſte très-avantageux, pour s'ouvrir l'épée à la main le paſſage à Hanau; ou de ſe retirer par les déſerts du Speshard, ce qui infailliblement auroit fait débander les troupes faute de ſubſiſtances. La faim chaſſa les Anglois d'Aſchaffenbourg, comme Noailles l'avoit prévu. Les troupes, qui avoient campé par corps, ne marchoient point par colonnes, mais ſe ſuivoient par diſtances, d'abord les Hanovriens, puis les Anglois & enfin les Autrichiens. Le Roi étoit dans ſon carroſſe auprès des troupes de Hanovre; on l'avertit pendant la marche que ſon avant-garde étoit attaquée par un gros de cavalerie françoiſe, & bientôt après, que toute l'armée françoiſe avoit paſſé le Mein & ſe trouvoit en bataille vis-à-vis de lui. Le Roi monte à cheval, il veut voir par lui-même. La canonade des François commence; ſon cheval prend l'épouvante, & alloit l'emporter au milieu des ennemis, ſi un écuyer ne ſe fût jeté en avant pour l'arrêter. George ren-

voya le cheval & combattit à pied à la tête d'un de ſes bataillons anglois. Les troupes avoient un petit boſquet à paſſer; ce qui leur donna le temps d'avertir les autres corps du danger qui les menaçoit. Le Duc d'Aremberg & Mr de Neuperg accoururent avec leurs Autrichiens & formèrent leur armée vis-à-vis de celle des François auſſi bien que les circonſtances le permettoient. Ce champ de bataille n'ayant que 1200 pas de front, obligea les alliés à ſe mettre ſur 7 ou 8 lignes. Les François ne leur laiſſèrent pas le temps de finir tranquillement leur diſpoſition; la maiſon du Roi les attaqua, perça quatre lignes de cavalerie, renverſa tout ce qu'elle rencontra & fit des prodiges de valeur: elle auroit peut-être remporté l'honneur de cette journée, ſi elle n'avoit pas ſans ceſſe trouvé de nouvelles lignes à combattre. Ces attaques réitérées l'ayant miſe en déſordre, le régiment de Stirheim autrichien s'en apperçut & la fit reculer à ſon tour. Cela n'auroit pas fait perdre la bataille aux François: la véritable cauſe ne doit s'attribuer qu'au mouvement imprudent de Mr de Harcourt & de Mr de Grammont. Ils étoient à la

droite de l'armée avec la brigade des gardes françoiſes; ils quittent leur poſte ſans ordre & s'aviſent de prendre en flanc la gauche des alliés qui tiroit vers le Mein: par cette manœuvre ils empêchèrent leurs batteries, qui étoient au delà du Mein & qui incommodoient beaucoup les alliés, de tirer. Les gardes françoiſes ne ſoutinrent pas la première décharge des Autrichiens; elles prirent la fuite d'une manière honteuſe & ſe précipitèrent dans le Mein, où elles ſe noyèrent; d'autres portèrent le découragement & l'épouvante dans le reſte de l'armée. Le Prince Louis de Bronſwic, qui ſervoit dans les troupes autrichiennes, eut toutes les peines du monde à perſuader au Roi d'Angletere de faire avancer les Anglois; ce furent cependant eux qui décidèrent les François à la retraite & à repaſſer le Mein. Les François plaiſantèrent là-deſſus. On appela cette action *la journée des bâtons rompus*, parce que Mr de Harcourt & Mr de Grammont n'avoient attaqué que dans l'eſpérance d'obtenir le bâton de Maréchal comme une récompenſe due à leur valeur: on donna aux gardes françoiſes le ſobriquet de *canards du Mein*: on pendit une

épée à l'hôtel de Noailles avec l'inſcription, *point homicide ne ſeras.* Sans doute que ce Maréchal ne devoit pas ſe tenir auprès de ſa batterie au-delà du Mein. S'il avoit été préſent à l'armée, il n'auroit jamais permis aux gardes françoiſes d'attaquer ſi mal à propos, & ſi les troupes étoient demeurées dans leur poſte, jamais les alliés ne les y auroient forcés. Cette journée ne valut au Roi d'Angleterre que des ſubſiſtances pour ſes troupes. Le canon des Hanovriens fut bien ſervi; quelques régimens de leurs troupes & quelques régimens autrichiens, ſurtout celui de Stirheim, ſe diſtinguèrent. Mr de Neuperg eut le plus de part au gain de cette bataille & fut bien ſecondé par le Prince Louis de Bronſwic. Je ſais d'un officier qui ſe trouva ſur les lieux, que le Roi d'Angleterre ſe tint pendant toute la bataille devant ſon bataillon hanovrien, le pied gauche en arrière, l'épée à la main & le bras étendu, à peu près dans l'attitude où ſe mettent les maîtres d'eſcrime pour pouſſer la quarte: il donna des marques de valeur, mais aucun ordre relatif à la bataille. Le Duc de Cumberland combattit avec les Anglois à la tête des gardes; il

ſe fit admirer par ſa bravoure & par ſon humanité : bleſſé lui-même, il voulut que le chirurgien panſât avant lui un priſonnier françois criblé de coups. Les alliés ne penſèrent point à pourſuivre les François, ils ne penſèrent qu'à trouver des ſubſiſtances dans leur magaſin de Hanau. Le vainqueur, après avoir ſoupé ſur le champ de bataille, pourſuivit inceſſamment ſa route pour ſe rapprocher de ſes vivres. Ce qu'il y eut de fort extraordinaire, c'eſt qu'après cette bataille gagnée le Lord Stairs pria par un billet le Maréchal de Noailles d'avoir ſoin des bleſſés qui ſe trouvoient ſur le champ de bataille que les vainqueurs abandonnoient. Comme les alliés portoient tous des rubans verts ſur leurs chapeaux, on attacha une branche de laurier à celui du Roi, qui la porta ſans ſcrupule : ce ſont des miſères, mais elles peignent les hommes. Cette victoire ne fit pas autant de plaiſir au Roi de Pruſſe qu'en avoit reſſenti le Roi d'Angleterre. Il étoit à craindre que le miniſtère françois, peu ferme, & découragé par une ſuite de revers, ne ſacrifiât la gloire de Louis XV & les intérêts de l'Empereur, pour ſe tirer des embarras toujours renaiſſans qui l'environ-

noient. Pour éclairer les démarches des alliés, le Roi fit partir le jeune Comte Finck, sous prétexte de féliciter le Roi d'Angleterre sur sa victoire, mais réellement pour veiller à la conduite du Lord Carteret & pour découvrir les négociations qui pourroient s'entamer dans ce camp. Le Prince de Hesse, Guillaume, frère du Roi de Suède, étoit très-bien intentionné pour les intérêts de l'Empereur. On se servit de son canal pour faire parvenir au Lord Carteret quelques propositions d'accommodement tendantes à concilier la Bavière & l'Autriche; mais cet Anglois ne fut pas assez fin pour dissimuler le fond de ses pensées, & l'on s'apperçut qu'il ne vouloit point d'accommodement, que son maître vouloit la guerre, la Reine de Hongrie le trône impérial pour son époux, & que les uns & les autres désiroient également la ruine du Bavarois. Le Roi d'Angleterre abandonna bientôt le caractère de protecteur de l'Empire qu'il avoit pris; un rôle d'emprunt est difficile à soutenir, on n'est jamais bien que soi-même. Il refusa avec fierté les dédommagemens que divers souverains lui demandoient pour le dégât que ses troupes avoient commis

dans leur pays, & refusa de même le payement des denrées & des fourrages que ces princes lui avoient livrés. Il se servit d'une expression singulière dans une pièce qu'il fit imprimer pour éluder ces bonifications; il y dit: "que c'est le „moins que les princes de l'Empire puissent „faire que de défrayer l'armée de leur libérateur „& de leur sauveur; que cependant il aviseroit „à les payer selon que ces États se conduiroient „envers lui.„ Cette hauteur acheva d'aliéner les esprits. Le monarque le plus despotique ne s'exprime pas en termes plus impérieux. Le Roi agissoit par intérêt; Carteret étoit violent; ces sortes de caractères n'emploient que rarement des expressions modérées.

Pendant que tous ces événemens s'étoient passés sur le Mein, le Prince de Lorraine poursuivoit les François jusqu'au bord du Rhin. Son armée étoit partagée en trois colonnes; tandis qu'elle s'avançoit vers les frontières de l'Alsace, lui & le Maréchal de Khevenhuller se rendirent à l'armée angloise; ce qui étoit d'autant plus facile que Mr de Noailles avoit repassé le Rhin à Oppenheim. Le Roi d'Angleterre voulut établir un concert moyennant lequel les mou-

vemens des deux armées feroient ſi bien compaſſés les uns avec les autres, qu'ils tendroient au même but, qui étoit, ſelon le projet dont on convint, de reprendre la Lorraine. A cette fin le Roi d'Angleterre devoit paſſer le Rhin à Maïence & ſe porter en droiture en Alſace, pour faciliter au Prince de Lorraine les moyens de paſſer le Rhin à Bâle, de prendre la Lorraine, & enſuite de diſtribuer les troupes victorieuſes en quartiers d'hiver, tant en Bourgogne qu'en Champagne. Ces deſſeins étoient vaſtes, l'exécution répondit mal à leur grandeur. Le Roi d'Angleterre, qui ne ſe voyoit arrêté par aucune difficulté, paſſa le Rhin à Maïence & ſe porta ſur Worms. Le Prince de Lorraine, moins heureux, fit paſſer quelques troupes dans une île du Rhin & quelques Hongrois à l'autre bord; celles-là furent repouſſées avec perte: l'île du Rhin fut abandonnée & ce Prince traîna languiſſamment dans le Brisgau la fin d'une campagne dont les commencemens avoient été ſi brillans. Le camp de Worms devint alors par l'inaction des troupes le centre des négociations. Les François ſe ſervirent de toutes ſortes de voies pour tâter le terrain: ils firent

des

des ouvertures au Lord Carteret & hazardèrent quelques propos pour ſonder le guet & voir à quelles conditions on pourroit convenir de la paix. Les deſſeins du Roi d'Angleterre alloient beaucoup au delà de tout ce que la France pouvoit lui offrir avec bienſéance. Le Roi George, qui ſavoit que le Roi de Pruſſe étoit informé de ſes pourparlers, voulut ſe ſervir de ces circonſtances pour lui faire illuſion. Il lui communiqua un projet de pacification, par lequel la France s'offroit d'aſſiſter la Reine de Hongrie dans la conquête de la Siléſie, à condition que celle-ci reconnût l'Empereur & le remît dans la paiſible poſſeſſion de la Bavière. Le Lord Hindfort ſe rendit en Siléſie où le Roi étoit alors, pour lui faire cette ouverture; mais c'étoit d'un air ſi empreſſé, qu'au lieu de convaincre ce prince de la vérité de la choſe, on lui fit ſoupçonner que ces propoſitions de la France étoient fauſſes & controuvées. Les diſpoſitions du Roi d'Angleterre envers la Pruſſe étoient trop connues; ſa mauvaiſe volonté ſe manifeſtoit à l'égard du Comte de Finck. Tout cela confirma le Roi dans l'opinion que cette communication cordiale étoit un piége que lui

tendoit la politique ruſée de Carteret; il répondit cependant au Lord Hindfort, qu'il étoit très-ſenſible aux marques d'amitié que le Roi d'Angleterre lui donnoit dans cette occaſion, mais que comptant ſur la bonne foi de la Reine de Hongrie, ſur la ſageſſe du Roi George & ſur ſa garantie même, il étoit ſûr que ces deux puiſſances n'entreroient jamais dans des vues auſſi oppoſées à leurs engagemens, & dont l'accompliſſement ſeroit plus difficile à effectuer qu'on ne le penſoit. Le miniſtre anglois ne s'attendoit pas à cette réponſe & ne put empêcher que ſon mécontentement n'éclatât ſur ſon viſage. Mais quelle apparence que le Roi de France eût recours à un expédient auſſi ridicule pour moyenner ſa paix avec l'Impératrice Reine, que celui de ſe plonger dans une nouvelle guerre & de ſe rendre lui-même l'artiſan de la grandeur de la maiſon d'Autriche, que les intérêts permanens de ſon royaume l'obligeoient à rabaiſſer? N'étoit-il pas plus naturel de ſuppoſer que c'étoit une fable inventée par le Lord Carteret, pour indiſpoſer le Roi de Pruſſe contre la France? Carteret ne pouvoit-il pas raiſonner ainſi: Le Roi de Pruſſe eſt vif,

il prend feu aiſément, une ouverture pareille à celle que nous lui faiſons, le tranſportera de colère; le Lord Hindfort en profitera en l'aigriſſant au point de le faire déclarer contre la France, & en ce cas nous aurons acheté ce ſecours à bon marché? Il faut avouer cependant que cet avis du Lord Hindfort étoit accompagné de détails ſi ſpécieux, qu'il méritoit qu'on s'en éclaircît avant que de le rejeter tout à fait. Voici ces détails: un certain Hertzel, émiſſaire de la France, étoit venu chez l'Électeur de Maïence pour inſinuer à ce prince les propoſitions qu'il vouloit faire parvenir aux Anglois. Les intrigues des Autrichiens avoient fait élire ce Comte d'Oſtein Électeur de Maïence à la place de Schœnborn qui avoit couronné Charles VII. C'étoit une créature des Autrichiens; il étoit de plus ſoudoyé par les Anglois, auxquels il s'étoit vendu ſans réſerve. On envoya le Comte de Finck à Maïence pour éclaircir ce fait, & l'on mit tout en mouvement en France pour voir s'il y auroit moyen de pénétrer la vérité: toutes ces peines furent perdues. Peut-être que Hertzel avoit tenu de lui-même des propos qui donnèrent lieu à cette hiſtoire;

c'étoit un abyme de mauvaiſe foi; il auroit fallu un nouvel Oedipe pour expliquer ce myſtère.

Une négociation plus importante commençoit à ſe lier alors. La cour de Verſailles ſe propoſoit de faire entrer le Roi de Sardaigne dans les intérêts de la France & de l'Eſpagne. Il ſubſiſtoit à la vérité un traité proviſionnel entre Charles Émanuel & Marie Thérèſe, mais conçu avec tant d'ambiguité & en termes ſi généraux, qu'on pouvoit le rompre ſans manquer de foi. La négociation des François avançoit à Turin, & auroit pu ſe conclure, ſi les François & les Eſpagnols n'euſſent pas trop marchandé ſur de petits intérêts. Le Lord Carteret fut informé de ce qui ſe tramoit à Turin. Il ne marchanda point: ſes offres, aux dépens des Autrichiens, ſurpaſſèrent celles des François, & il l'emporta auprès du Roi de Sardaigne. Par ce traité la Reine de Hongrie lui cédoit le Vigévanaſc, le Tortonois & une partie du duché de Parme, & le Roi de Sardaigne lui garantiſſoit tout ce qu'elle poſſédoit en Italie, s'engageant à la défendre de toutes ſes forces. Ce traité fut ainſi arrangé & conclu à Worms. La

cour de Vienne étoit outrée des ceſſions que les Anglois l'obligeoient de faire ſans ceſſe : on y enviſageoit les Anglois comme de plaiſans garans de la pragmatique Sanction, qui l'ébréchoient ſans ceſſe. Le Roi de Pruſſe jugea cette diſpoſition favorable pour inſpirer aux Autrichiens des ſentimens plus pacifiques ; il leur fit repréſenter que le rôle qu'ils jouoient en Europe ne leur étoit pas convenable ; que ſi l'Empereur paſſoit pour la marionette de Louis XV, ils paſſoient eux pour être celle de George II, & que la paix étoit pour eux le ſeul moyen de ſe tirer de la tutelle de l'Angleterre. Ces repréſentations les piquèrent d'autant plus que les faits étoient véritables ; mais cela n'empêcha pas que l'eſpoir de conquérir la Lorraine ne les entrainât à pourſuivre leurs meſures. Le Roi de Pruſſe vouloit la paix ; il prêchoit la modération à toutes les puiſſances ; il tâchoit d'adoucir les unes & d'arrêter les autres. C'étoit beaucoup que d'empêcher qu'on ne jetât de l'huile dans le feu, il ſe ſeroit éteint à la fin faute d'aliment. Mais les meilleures intentions ne s'accompliſſent pas toujours. Les guinées angloiſes commençoient à mettre en fermentation la ré-

publique de Hollande. Ceux qui étoient du parti d'Orange vouloient la guerre; les vrais républicains vouloient le maintien de la paix. La force des guinées l'emporta enfin sur l'éloquence des meilleurs citoyens, & les Provinces Unies épousèrent les intérêts de la Reine de Hongrie qui leur étoient étrangers, & les desseins de Carteret qu'ils ignoroient: ils envoyèrent *) 20,000 hommes pour renforcer l'armée de Worms, dont 14,000 la joignirent & le reste se débanda.

Le Maréchal de Noailles, après avoir passé une partie de cette campagne derrière le Speyerbach, abandonna cette position pour se rapprocher de Landau, & se trouver à portée de joindre le Maréchal de Coigni qui avoit pris le commandement des troupes du vieux Broglio, au cas que le Prince de Lorraine forçât le passage du Rhin & pénétrât en Alsace. Le Roi George suivit les François jusqu'au Speyerbach, où il termina les opérations de cette campagne, après avoir fait raser les lignes que les François avoient fait construire sur ses bords. Il retourna à Hanovre, & les troupes prirent des

*) Août.

quartiers dans le Brabant & dans l'évêché de Munſter. George, pendant ſon ſéjour à Hanovre, maria ſa fille Marie avec le Prince royal de Danemarck; après quoi il prit le chemin de Londres, pour y faire à ſon Parlement, dans une harangue pompeuſe, le récit de ſes exploits. Pour ſe convaincre du peu de ſuite qu'il y a dans les actions des hommes, il n'y a qu'à faire l'analyſe de cette campagne. On aſſemble une armée ſur le Mein, ſans pourvoir à ſes ſubſiſtances: la faim & la ſurpriſe obligent les alliés à ſe battre; ils ſont vainqueurs des François; ils paſſent le Rhin; ils vont à Worms: le Speyerbach les arrête, ſans qu'ils trouvent des expédiens pour en dépoſter les ennemis; ils avancent enfin ſur le Speyerbach, que Mr de Noailles leur abandonne, & ils ne reçoivent les ſecours des Hollandois que pour prendre des quartiers d'hiver dans le Brabant & dans la Weſtphalie. Rien n'eſt conſéquent dans cette conduite; elle reſſemble à l'opération d'un chimiſte qui cherchant la pierre philoſophale, trouve une couleur dont il pouvoit ſe paſſer. Ce n'eſt point dans l'intention de critiquer la conduite du Roi d'Angleterre que

nous faisons ces réflexions, car bien d'autres généraux en ont fait autant; mais seulement pour convaincre les lecteurs que l'espèce humaine n'est pas aussi raisonnable qu'on voudroit le persuader. Le peu de succès qu'eurent les Autrichiens & les Anglois dans cette campagne de 1743, donna aux François le temps de se reconnoître & de prendre quelques mesures. Ils avoient à la vérité perdu la Bavière; mais leur amour-propre étoit flatté d'avoir empêché leurs ennemis de passer le Rhin & de pénétrer en Alsace. Si la fortune changea souvent de parti dans cette guerre, l'intérêt ne changea pas moins la politique des souverains. Nous avons dit que le Roi de Sardaigne avoit signé le traité de Worms. Ce traité fut publié dans le temps même qu'il négocioit encore avec la France & l'Espagne, & qu'on s'attendoit à Versailles à recevoir d'un jour à l'autre des nouvelles de la conclusion du traité. Les ministres de Louis XV ne furent pas les maîtres de dissimuler leur ressentiment, & trouvant dans la conduite du Roi de Sardaigne des marques de duplicité & de mépris, ils éclatèrent. Le ministre de France fut incessamment

rappelé de Turin; un corps de 10,000 hommes de troupes françoiſes ſe joignit au Marquis de la Mina, qui commandoit ſous Don Philippe dans la rivière de Gènes. La Mina, pour forcer les paſſages du Piémont, tenta de pénétrer par Château-Dauphin, mais le Roi de Sardaigne l'avoit prévenu; il s'y étoit retranché & occupoit deux forts qui ſont ſur des collines à droite & à gauche du paſſage. Les Sardes défendirent ſi vigoureuſement cette gorge, que les François & les Eſpagnols repouſſés de tous côtés ſe retirèrent en Dauphiné, après avoir perdu 6,000 hommes dans cette expédition infructueuſe. La facilité qu'eut la cour de Vienne à faire entrer le Roi de Sardaigne dans ſon alliance, lui perſuada qu'elle pourroit ſe procurer un avantage ſemblable en Ruſſie, pour fortifier par ſon aſſiſtance ce qu'elle appeloit la bonne cauſe. La France le fut & renvoya le Marquis de la Chétardie à Pétersbourg pour s'oppoſer aux deſſeins de ſes ennemis. Cet Envoyé, qui par ſon adreſſe avoit placé Éliſabeth ſur le trône, compta de recevoir dans ſa miſſion des marques de reconnoiſſance de cette cour; il n'en emporta que des témoignages d'ingrati-

tude. Ce pays étoit en grande fermentation. Tant de ſouverains dépoſés avoient indiſpoſé ceux des grands qui avoient tenu à leur fortune; il ne manquoit qu'un chef à la rebellion pour la faire éclater. Les puiſſances qui vouloient à toute force des ſecours de la Ruſſie & qui ne pouvoient les obtenir, profitèrent de ces germes de mécontentement qui commençoient à fermenter, pour tramer contre l'Impératrice une conſpiration qui par bonheur pour cette Princeſſe fut découverte. Pour développer cette dangereuſe intrigue, il faut rappeler que la cour de Vienne avoit vu avec chagrin la cataſtrophe qui perdit le Prince Antoine de Bronſwic & ſon épouſe: c'étoit aſſez que la France eût travaillé à cette révolution pour la rendre odieuſe, d'autant plus qu'il étoit à préſumer que l'Impératrice Éliſabeth n'oublieroit pas le ſervice que la France lui avoit rendu, & marqueroit plus de prédilection pour cette puiſſance que pour l'Autriche, ſurtout à cauſe de la proche parenté de la Reine de Hongrie avec la famille détrônée. Cette ſuppoſition étoit ſuffiſante pour que le miniſtre de Vienne ſe crût en droit de tout entrepren-

dre pour travailler à la ruine de l'Impératrice de Ruſſie. Le Marquis de Botta Adorno, Envoyé de la Reine de Hongrie à Pétersbourg, avoit des inſtructions ſecrètes pour ourdir cette trame: il étoit dans cette cour comme un levain qui aigriſſoit les eſprits de ceux qu'il fréquentoit; il excita des femmes & s'aſſocia avec des perſonnes de tout rang & de tout caractère: il ajouta la calomnie à la trahiſon, en aſſurant de la protection du Roi de Pruſſe ceux qui travailleroient pour ſon beau-frère & pour ſon neveu le jeune Empereur détrôné. L'intention du Marquis de Botta en ſe ſervant du nom du Roi dans cette intrigue étoit de brouiller ce prince avec la Ruſſie, en cas que la conjuration fût découverte. Elle le fut effectivement; mais le knout apprit à l'Impératrice de Ruſſie que Botta en étoit l'auteur. La choſe ſe découvrit par un Ruſſe étourdi & plein de vin qui tint quelques propos ſéditieux dans un des caffés de Pétersbourg. Il fut arrêté par la police: lui & ceux de ſes complices qu'on arrêta, avouèrent tout par la crainte des tourmens. On arrêta 40 perſonnes à Moſcow, dont la dépoſition fut ſemblable à celle des

premiers. La Comteſſe Beſtuchew eut la langue coupée, la femme d'un Beſtuchew, frère du Miniſtre, fut reléguée en Sibérie, & un grand nombre de perſonnes durent les jours infortunés qu'elles paſſèrent dans la ſuite aux ſéductions du Marquis de Botta. Ce Miniſtre avoit eu la précaution de ſe faire relever par un nouveau Miniſtre avant que la conjuration éclatât, pour ne point expoſer ſa perſonne & ſon caractère, au cas que les choſes ne réuſſiſſent point. Il étoit accrédité à la cour de Berlin lorsque la conjuration ſe découvrit. Le Roi ayant appris ce qui ſe paſſoit en Ruſſie, lui fit défendre la cour, & il ſe joignit à l'Impératrice de Ruſſie pour en demander ſatisfaction à la Reine de Hongrie, parce que Botta avoit également offenſé l'Impératrice & le Roi de Pruſſe. Ce qu'il y avoit d'odieux dans la conduite de Botta réjaillit en partie ſur ſa cour. Si les François donnèrent l'exemple d'une ſemblable entrepriſe, les Autrichiens ne devoient pas les imiter. Que deviendroit la ſureté publique & celle des Rois mêmes, ſi l'on ouvroit la porte aux rebellions, aux empoiſonnemens, aux aſſaſſinats? Quelle juriſprudence peut

autoriſer de telles entrepriſes? La politique n'a-t-elle pas des voies honnêtes dont elle peut ſe ſervir, & faut-il perdre tous les ſentimens de probité & d'honneur pour des vues d'intérêt qui même ſont trompeuſes? Il eſt fâcheux que dans ce XVIII ſiècle, plus humain, plus éclairé que ceux qui l'ont précédé, la France & l'Autriche ayent de ſemblables reproches à ſe faire.

La Reine de Hongrie n'avoua ni ne déſavoua ſon Miniſtre. Cette fauſſe démarche de la cour de Vienne pouvoit fournir à celle de Berlin les moyens de s'unir plus étroitement avec celle de Pétersbourg. Le Roi en écrivit à Mr de Mardefeld, ſon Miniſtre auprès de l'Impératrice. Cet habile négociateur eſſaya de donner plus d'étendue au traité qui ſubſiſtoit entre les deux puiſſances. Après bien des longueurs il ne put obtenir qu'une garantie aſſez vague des États pruſſiens, conçue en termes ſi ambigus, qu'il ne valoit pas la peine de l'avoir. Quoique ce traité n'eût aucune force, il pouvoit en impoſer aux cours mal intentionnées à l'égard de la Pruſſe: pour faire illuſion, un ſtras vaut un diamant. C'étoit le

Comte Beſtuchew qui diſſuadoit l'Impératrice de conclure une alliance plus intime avec le Roi de Pruſſe. Mr de la Chétardie, mécontent de ce Miniſtre, travailloit à le déplacer; Mr de Mardefeld fut autoriſé à le ſeconder: l'expérience de Mardefeld ne put rien contre l'étoile de Beſtuchew. Nous nous réſervons à parler plus amplement dans la ſuite de cet ouvrage de toutes les intrigues des miniſtres à la cour de Ruſſie. Les cours étrangères intriguoient également à Berlin. Les Anglois ne quittoient pas leur projet d'engager inſenſiblement le Roi dans la guerre qu'ils faiſoient à la France; & les François déſiroient qu'il vînt à leur ſecours & les aſſiſtât par quelque diverſion. Sur ces entrefaites Voltaire arriva à Berlin. Comme il avoit quelques protecteurs à Verſailles, il crut que cela ſuffiſoit pour ſe donner les airs de négociateur. Son imagination brillante s'élançoit ſans retenue dans le vaſte champ de la politique. Il n'avoit point de lettre de créance, & ſa miſſion devint un jeu, une ſimple plaiſanterie.

Dans cette paix dont jouiſſoit la Pruſſe deux objets intéreſſans lui étoient toujours préſens,

le soutien de l'Empereur, & la paix générale. Pour ce qui regardoit l'Empereur, comme la France l'avoit abandonné, le seul moyen qu'il y eût pour le soutenir, étoit de former, comme nous l'avons dit, une ligue des princes de l'Allemagne, qui levassent l'étendard pour secourir le chef de l'Empire germanique. On avoit déjà essayé d'inspirer ces sentimens aux souverains de l'Allemagne, mais en vain. Le Roi, pour essayer par de nouveaux efforts s'il ne pourroit pas les déterminer à ce que leur intérêt & la gloire demandoient d'eux, entreprit lui-même de s'aboucher avec quelques uns d'entr'eux. Sous prétexte de rendre visite aux Margraves de Bareuth & d'Anspach ses soeurs, il se rendit dans l'Empire; il poussa même jusqu'à Hohen-Oettingen, feignant la curiosité de voir les débris de l'armée bavaroise; mais dans le fond pour délibérer avec le Maréchal de Seckendorff sur les ressorts qu'on pourroit mettre en jeu pour assister l'Empereur. Toutes les tentatives, toutes les représentations, toutes les raisons furent inutiles. Les enthousiastes de la maison d'Autriche se feroient sacrifiés pour elle, & ceux qui étoient attachés à l'Empereur

étoient ſi intimidés par tant de revers qui accabloient ce Prince, qu'ils croyoient perdre leurs États au moment même où ils ſe réſoudroient à le ſecourir. La Ducheſſe douairière de Wurtemberg ſe trouvoit alors à Bareuth; elle déſira que le Roi lui rendît ſes fils, dont elle lui avoit confié l'éducation. Le Roi jugea qu'il ſeroit plus décent que ces Princes partiſſent ſous de plus favorables auſpices; pour cet effet, il obtint de l'Empereur une diſpenſe d'âge avant le terme ordinaire. C'étoit un moyen d'attacher ces jeunes Princes aux intérêts de la France & de la Bavière.

1743. En penſant à la politique, le Roi ne négligeoit pas le gouvernement intérieur de ſes États. Les fortifications de la Siléſie avançoient à vue d'oeil. On fit le grand canal de Plauen pour abréger la communication de l'Elbe à l'Oder. On avoit creuſé le port de Stettin & rendu navigable le canal de la Swine. Des manufactures de ſoie s'élevèrent; l'inſecte qui produit cette matière précieuſe, devint une ſource nouvelle de richeſſe pour les habitans de la campagne, & l'on ouvrit toutes les portes à l'induſtrie. L'Académie des Sciences fut renou-

nouvelée; les Euler, les Lieberkuhn, les Pott, les Marggraf en devinrent les ornemens: Mr de Maupertuis, ſi célèbre par ſes connoiſſances & par ſon voyage de Lapponie, devint le préſident de cette compagnie. Ainſi finit l'année 1743. Toute l'Europe étoit en guerre, tout le monde intriguoit. Les cabinets des princes agiſſoient avec plus d'activité que les armées. La guerre avoit changé de cauſe. Il ne s'agiſſoit au commencement que du ſoutien de la maiſon d'Autriche; & alors, que de ſes projets de conquête. L'Angleterre commençoit à gagner un aſcendant dans la balance des pouvoirs qui ne pronoſtiquoit que des malheurs à la France; la fermeté de l'Impératrice Reine dégénéroit en opiniâtreté, & la généroſité apparente du Roi d'Angleterre en vil intérêt pour ſon électorat. Mais la Ruſſie demeuroit encore en paix. Le Roi de Pruſſe, toujours occupé à tenir en équilibre les puiſſances belligérantes, ſe flattoit d'y parvenir, ſoit par des inſinuations amicales, ſoit par des déclarations plus fortes, ſoit même par quelque oſtentation. Mais que ſont les projets des hommes! L'avenir leur eſt caché; ils ignorent ce qui doit arriver le lende-

main, comment pourroient-ils prévoir les événemens que l'enchaînement des cauſes ſecondes amènera dans ſix mois? Les conjonctures les forcent ſouvent d'agir malgré leur volonté. Dans ce flux & reflux de la fortune, la prudence ne peut que s'y prêter, agir conſéquemment, ne point perdre ſon ſyſtème de vue; mais jamais elle ne pourra tout prévoir.

CHAPITRE IX.

Des négociations de l'année 1744 & de tout ce qui précéda la guerre que la Pruſſe entreprit contre la maiſon d'Autriche.

Les affaires de l'Empire s'embrouilloient de plus en plus. Les ſuccès des Autrichiens faiſoient éclater leur ambition. Il n'étoit plus douteux qu'ils ne vouluſſent détrôner l'Empereur; le Roi d'Angleterre travailloit ſourdement au même but. La foibleſſe de Charles VII & l'énormité des prétentions de la Reine de Hongrie avertiſſoient ſurtout les princes amou-

reux de leur liberté, qu'ils ne feroient pas longtemps ſpectateurs d'une guerre où leur intérêt & leur gloire exigeoient de ne pas laiſſer prendre le deſſus aux anciens ennemis de la liberté germanique. A ces conſidérations générales il s'en joignoit de plus fortes pour le Roi de Pruſſe. Ni la Reine de Hongrie, ni le Roi d'Angleterre ne ſavoient aſſez bien diſſimuler leur mauvaiſe volonté; elle ſe manifeſtoit en toute rencontre. Marie Thérèſe ſe plaignant au Roi George des ceſſions qu'il l'obligeoit de faire, ſurtout de celle de la Siléſie, George lui répondit: „Madame, ce qui eſt bon à pren„dre, eſt bon à rendre.„ Cette anecdote eſt certaine, & l'auteur a vu la copie de cette lettre. Enfin l'on ſavoit que l'Angleterre & l'Autriche ſe propoſoient de forcer la France à faire ſa paix, de manière que la garantie de la Siléſie n'y fût pas inſérée. Qu'on ajoute à ces choſes la conduite du Marquis de Botta à Pétersbourg, & il paroîtra clair que le Roi de Pruſſe n'avoit pas tort d'être ſur ſes gardes, & de ſe préparer même à la guerre, ſi la néceſſité la rendoit néceſſaire. Comme le Roi s'étoit toujours défié des ennemis avec leſquels il avoit fait la paix,

il avoit eu une attention particulière à ſe préparer à tout événement. Une bonne économie avoit en quelque manière réparé les brèches de la dernière guerre, & l'on avoit amaſſé des ſommes qui pouvoient ſuffire, en les employant avec prudence, aux frais de deux campagnes. A la vérité les fortereſſes étoient plutôt ébauchées qu'en état de défenſe; mais les augmentations dans l'armée étoient achevées, les munitions de guerre & de bouche amaſſées pour une campagne. En un mot, l'acquiſition de la Siléſie ayant donné de nouvelles forces à l'État, la Pruſſe étoit capable d'exécuter avec vigueur les deſſeins de celui qui la gouvernoit. Il reſtoit à prendre des meſures pour ne rien appréhender de ſes voiſins, ſurtout pour ſe conſerver le dos libre, ſi l'on ſe propoſoit d'agir d'un autre côté. De tous les voiſins de la Pruſſe l'empire de Ruſſie mérite le plus d'attention, comme le plus dangereux: il eſt puiſſant, & il eſt voiſin. Le Roi appréhendoit moins le nombre de ſes troupes que cet eſſaim de Coſaques & de Tartares qui brûlent les contrées, tuent les habitans ou les amènent en eſclavage; ils ſont la ruine des États qu'ils inondent.

D'ailleurs à d'autres ennemis on peut rendre le mal pour le mal, ce qui devient impoſſible à l'égard de la Ruſſie, à moins d'avoir une flotte conſidérable pour protéger & nourrir l'armée qui dirigeroit ſes opérations ſur Pétersbourg même. Dans la vue de ſe concilier l'amitié de la Ruſſie, le Roi mit tout en œuvre pour y parvenir; il pouſſa même ſes négociations juſqu'en Suède. L'Impératrice Éliſabeth ſe propoſoit alors de marier le Grand Duc ſon neveu, afin de s'aſſurer d'une lignée. Quoique ſon choix ne fût pas fixé, ſon penchant la portoit à donner la préférence à la Princeſſe Ulrique, ſœur du Roi. La cour de Saxe avoit deſſein de donner la Princeſſe Marianne, ſeconde fille d'Auguſte, au Grand Duc, pour gagner du crédit à la faveur de cette alliance auprès de l'Impératrice. Le Miniſtre de Ruſſie, dont la vénalité auroit mis ſa maîtreſſe à l'enchère, s'il avoit trouvé quelqu'un d'aſſez riche pour la lui payer, vendit aux Saxons un contrat de mariage précoce. Le Roi de Pologne le paya, & n'eut que des paroles pour ſon argent. Rien n'étoit plus contraire au bien de l'État de la Pruſſe que de ſouffrir qu'il ſe formât une al-

liance entre la Saxe & la Ruſſie, & rien n'auroit paru plus dénaturé que de ſacrifier une princeſſe du ſang royal pour débusquer la ſaxonne. On eut recours à un autre expédient. De toutes les princeſſes d'Allemagne en âge de ſe marier, aucune ne convenoit mieux à la Ruſſie & aux intérêts pruſſiens que la Princeſſe de Zerbſt. Son père étoit Maréchal des armées du Roi & ſa mère Princeſſe de Holſtein, ſœur du Prince ſucceſſeur au trône de Suède, & tante du Grand Duc de Ruſſie. Nous n'entrons pas dans les détails minutieux de cette négociation; il ſuffit de ſavoir qu'il fallut employer plus de peine pour lui faire prendre de la conſiſtance, que s'il ſe fût agi de la choſe du monde la plus importante. Le père de la princeſſe même y répugnoit: luthérien comme on l'étoit du temps de la réforme, il ne voulut conſentir à voir ſa fille ſe faire ſchismatique, qu'après qu'un prêtre plus traitable lui eut démontré que la religion grecque étoit à peu près la même que la luthérienne. En Ruſſie Mr de Mardefeld cacha ſi bien au Chancelier Beſtuchew les reſſorts qu'il mettoit en jeu, que la Princeſſe de Zerbſt arriva à Pétersbourg au grand étonne-

ment de l'Europe, & que l'Impératrice la reçut à Moſcow avec de ſenſibles marques de ſatisfaction & d'amitié. Tout n'étoit pas applani; il reſtoit encore une difficulté à vaincre: c'étoit que les jeunes promis étoient parens au degré de couſinage. Pour lever cet empêchement, on gagna les popes & les évêques, qui décidèrent que ce mariage étoit très-conforme aux lois de l'égliſe grecque. Le Baron de Mardefeld, non content de ce premier ſuccès, entreprit de transférer la priſon de la famille malheureuſe, de Riga dans quelqu'autre lieu de la Ruſſie, & il y réuſſit. La ſureté de l'Impératrice demandoit qu'elle éloignât du voiſinage de Pétersbourg ces perſonnes, qu'une révolution avoit fait deſcendre du trône & qu'une autre révolution pouvoit y replacer. On les mena au delà d'Archangel, dans un lieu ſi barbare, que le nom même en eſt inconnu. Dans le temps que nous écrivons ces mémoires, le Prince Antoine Ulric de Bronſwic s'y trouve encore. Mr de Mardefeld & le Marquis de la Chétardie, qui ſe crurent forts après l'arrivée de la Princeſſe de Zerbſt, voulurent couronner l'oeuvre en faiſant renvoyer

le grand Chancelier Beſtuchew, ennemi de la France par caprice & attaché à l'Angleterre. C'étoit un homme ſans génie, peu habile dans les affaires, fier par ignorance, faux par caractère, double même avec ceux qui l'avoient acheté. Les intrigues de ces miniſtres eurent aſſez d'influence pour ſéparer les deux frères. Le grand Maréchal Beſtuchew fut envoyé à Berlin en qualité de Miniſtre plénipotentiaire de la Ruſſie; mais le Chancelier, trop bien ancré à la cour, ſe ſoutint contre tous les aſſauts qu'on lui donna. Mr de Mardefeld fut aſſez habile pour ne point paroître mêlé dans ces intrigues. Mr de la Chétardie, moins prévoyant, s'y montra à découvert. Dès-lors, ſans que la cour eût d'égard pour ſon caractère ni pour les ſervices qu'il avoit rendus, on l'obligea de quitter la Ruſſie avec précipitation & d'une manière peu honorable. Après que l'Impératrice ſe fut déterminée au choix de la Princeſſe de Zerbſt pour le mariage du Grand Duc, on eut moins de peine à la faire conſentir à celui de la Princeſſe de Pruſſe Ulrique avec le nouveau Prince royal de Suède. C'étoit ſur ces deux alliances que la Pruſſe fondoit ſa ſureté. Une

princeſſe de Pruſſe près du trône de Suède ne pouvoit être l'ennemie du Roi ſon frère, & une Grande Ducheſſe de Ruſſie, élevée & nourrie dans les terres pruſſiennes, devant au Roi ſa fortune, ne pouvoit le deſſervir ſans ingratitude. Quoiqu'on ne pût alors rendre l'alliance de la Ruſſie plus ſolide, ni remplacer le Chancelier Beſtuchew par un miniſtre mieux intentionné, on eut recours à d'autres moyens pour ouvrir un cœur à portes de fer: ce fut là la rhétorique dont Mr de Mardefeld ſe ſervit jusqu'à l'année 1745, pour tempérer la mauvaiſe volonté d'un homme auſſi mal diſpoſé. Tous ces faits que nous venons de détailler, montrent bien que le Roi de Pruſſe n'avoit pas parfaitement réuſſi dans ſes intrigues & que ce qu'il put obtenir de la Ruſſie ne répondoit pas entièrement à ſes eſpérances. C'étoit toujours beaucoup que d'avoir aſſoupi pour un temps la mauvaiſe volonté d'une puiſſance auſſi dangereuſe; & qui gagne du temps a tout gagné. On fit encore un eſſai pour une aſſociation des princes de l'Empire. On pouvoit compter ſur le Landgrave de Heſſe, ſur le Duc de Wurtemberg, ſur l'Électeur de Cologne & l'Électeur Palatin; on avoit

ébranlé l'Évêque de Bamberg: mais il falloit acheter leur assistance; point d'argent, point de prince d'Allemagne. La France ne voulut point consentir aux subsides qu'il lui en eût coûté, & la chose manqua une troisième fois. Il auroit été à souhaiter qu'on eût pu s'entendre avec la cour de Saxe; mais on y rencontra plus d'obstacles que partout ailleurs. Le Roi de Pologne étoit mécontent de ce que la paix de Breslau ne l'avoit pas mis en possession de la Moravie; il croyoit conquérir des provinces à coups de plume. Il étoit jaloux de ce que la maison de Brandebourg avoit acquis la Silésie & de ce qu'il n'avoit rien gagné à cette guerre: il croyoit ses prétentions sur la succession de Charles VI les mieux fondées: il envioit la couronne impériale à l'Électeur de Bavière & détestoit les François, qu'il accusoit de l'avoir trompé. Des dispositions aussi favorables n'échappèrent pas à la cour de Vienne. Ce négociateur féminin, la vieille Demoiselle Kling, étoit toujours à Dresde; elle ménagea si bien l'esprit du Roi, de la Reine, du Comte * * * & du confesseur, qu'elle les amena à la résolution de s'allier avec la Reine de Hongrie. Bientôt la

négociation ne rencontra plus d'obſtacles. On conclut une alliance défenſive entre l'Autriche, l'Angleterre & la Saxe, dont les articles ſecrets furent ſignés à Varſovie. Les parties contractantes ſe gardèrent bien de les publier. Cela n'empêcha pas que le Roi de Pruſſe ne s'en procurât une copie; & comme ce traité fut une des cauſes principales de la guerre que le Roi déclara dans la ſuite à la Reine de Hongrie, il ſera néceſſaire que nous en rapportions quelques articles qui juſtifieront aux yeux de la poſtérité la guerre qu'elles produiſirent. Art. 2. "Pour cet effet les alliés s'engagent derechef à „une garantie toute expreſſe de tout royau„me, états, pays & domaines qu'ils poſſèdent „actuellement *ou doivent poſſéder en vertu du „traité d'alliance fait à Turin en* 1703, des trai„tés de paix d'Utrecht & de Bréda, du traité de „paix & d'alliance communément appelé la „quadruple alliance, du traité de pacification & „d'alliance conclu à Vienne le 10 Mars 1731, „de l'acte de garantie donné en conſéquence & „paſſé en loi de l'Empire le 11 Février 1732, de „l'acte d'acceſſion ſigné pareillement en conſé„quence à la Haye le 20 Février 1732, du

„traité de paix ſigné à Vienne le 18 Novembre „1738, de l'acceſſion qui y a été faite & ſignée à „Verſailles le 3 Février 1739; tous leſquels „traités ſont pleinement rappelés & confirmés „ici, autant qu'ils peuvent concerner les alliés, „& qu'ils n'y ont pas dérogé ſpécialement par „le préſent traité.“ Quiconque lit cet article avec impartialité, doit y trouver le germe d'une alliance offenſive préparée contre le Roi de Pruſſe. La Reine de Hongrie ſe fait garantir des États qu'elle poſſédoit du temps de ces traités allégués & qu'elle a perdus par la ſuite. Si cette Princeſſe & le Roi d'Angleterre avoient agi de bonne foi, ne devoient-ils pas rappeler également dans cette alliance le traité de Breslau? Si nous dépouillons cet article du ſtile énigmatique dont il eſt enveloppé, on y voit une garantie formelle des États que l'Impératrice Reine doit poſſéder conformément à la pragmatique Sanction, & par conſéquent de la Siléſie. Mais l'article 13 de ce traité de Worms auquel le Roi de Pologne avoit accédé, explique même les moyens dont la cour de Vienne ſe ſervira pour récupérer ſes provinces perdues; le voici: Art. 13. „Et auſſitôt que l'Italie ſera

„délivrée d'ennemis & hors de dangers appa-
„rens d'être envahie derechef, non seulement
„Sa Majesté la Reine de Hongrie pourra en
„retirer une partie de ses troupes, mais si elle le
„demande, le Roi de Sardaigne lui fournira ses
„propres troupes pour les employer à la sureté
„des États de Sa Majesté la Reine en Lombar-
„die, afin qu'elle puisse se servir d'un plus grand
„nombre des siennes *en Allemagne*; tout comme
„à la réquisition du Roi de Sardaigne, la Reine
„de Hongrie fera passer ses troupes dans les
„États dudit Roi, s'il le falloit pour en défen-
„dre les passages qu'une armée ennemie entre-
„prendroit de forcer, & pour délivrer d'ennemis
„tous les États du Roi de Sardaigne & les mettre
„hors de danger d'être envahis derechef.„ Voilà
donc la Reine de Hongrie qui veut retirer ses
troupes d'Italie pour les employer en Alle-
magne. Contre qui sera-ce? Contre la Saxe?
elle a fait une alliance avec le Roi, Électeur de
ce pays. Contre la Bavière? elle a si bien hu-
milié l'Empereur, qu'elle possède son patri-
moine. Ce ne peut donc être que contre le
Roi de Prusse qu'elle médite une nouvelle
guerre. Le Roi d'Angleterre, selon les enga-

gemens qu'il avoit pris par le traité de Breslau, devoit communiquer fidellement à celui de Pruſſe tous les traités qu'il feroit. Il ſe garda bien de rien dire de celui-ci. La raiſon en étoit claire. Ce qui s'étoit forgé à Worms & ce qui fut ratifié à Turin & à Varſovie, renverſoit tout ce que le Roi d'Angleterre même avoit ſtipulé par le traité de Breslau. Ces nouvelles alliances furent communiquées aux États généraux, & ce fut de la Haye qu'on apprit ce qui en faiſoit la teneur. Selon les règles de la ſaine politique, les cours de Vienne & de Londres n'auroient pas dû démasquer ſi vîte leurs deſſeins. Ces cours avoient encore les armes à la main & combattoient contre la France & l'Eſpagne, de la Lombardie au Rhin & même en Flandre. Ne pouvoit-on pas prévoir, à moins que le Roi de Pruſſe ne fût devenu entièrement ſtupide, qu'il n'attendroit pas de ſang froid qu'on prît des meſures pour l'accabler, & que plutôt il feroit les derniers efforts pour prévenir les deſſeins de ſes ennemis? Il eſt évident que la Pruſſe ne trouvoit plus de ſureté dans la paix de Breslau; il falloit donc en chercher ailleurs. La ſituation étoit critique. Il falloit, ou que

le Roi s'abandonnât au hazard des événemens, ou qu'il prît un parti violent, ſujet aux plus grandes viciſſitudes. Les miniſtres repréſentoient à ce Prince, que quiconque ſe trouve bien, ne doit pas ſe mouvoir; que c'eſt une mauvaiſe aſſertion en politique de faire la guerre pour l'éviter, & qu'il falloit tout attendre du bénéfice du temps. Le Roi leur répondoit que leur timidité les aveugloit; que c'étoit une grande imprudence de ne pas prévenir à temps un malheur, quand on a les moyens de s'en garantir; qu'il ſentoit qu'en faiſant la guerre il expoſoit ſa nobleſſe, ſes ſujets, ſon État & ſa perſonne à des hazards inévitables; mais que cette criſe demandoit une déciſion & qu'en pareils cas le plus mauvais parti étoit celui de n'en prendre aucun.

Pour voir d'un coup d'oeil les raiſons que le Roi crut avoir de déclarer la guerre à la Reine de Hongrie & les raiſons que lui oppoſoient ſes miniſtres, nous ferons uſage d'un mémoire qu'il leur envoya écrit de ſa main, dont voici la copie: „Pour prendre un parti „judicieux, il ne faut point ſe précipiter. J'ai „mûrement réfléchi ſur la ſituation où nous

„nous trouvons, & voici les remarques que je „fais sur la conduite de mes ennemis, en la „résumant pour mieux constater leurs desseins. „1) Pourquoi par la paix de Breslau la Reine „de Hongrie s'est-elle si obstinément opiniâtrée „à se réserver les hautes montagnes de la haute „Silésie, qui sont d'un si modique rapport? „Certainement l'intérêt n'y a aucune part. J'y „découvre un autre dessein; c'est de se con„server, par la possession de ces montagnes, „des chemins avantageux pour s'en assurer l'en„trée lorsqu'elle le jugera à propos. 2) Quelle „raison a obligé les Autrichiens & les Anglois „à s'opposer sous main à la garantie du traité „de Breslau que Mardefeld négocioit à Péters„bourg, si ce n'est que cette garantie empêchoit „ces puissances de rompre le traité? Vous ré„pondez que la politique des Anglois est sim„ple; qu'ils veulent m'isoler, afin que n'ayant „d'autre garantie que la leur, je dépende uni„quement d'eux. J'ose demander à Messieurs „les Ministres, si supposant aux Anglois l'une „ou l'autre de ces intentions, elles nous sont „favorables ou désavantageuses? 3) Pourquoi „le Lord Carteret ne se hâte-t-il pas de termi-

„ner

„ner les petits différens au ſujet de quelques „frontières litigieuſes entre le pays de Minden „& celui de Hanovre, pour un péage des Ha„novriens ſur l'Elbe, enfin pour les bailliages „qui nous ſont hypothéqués dans le Mecklen„bourg? C'eſt qu'il ne ſe ſoucie point du tout „d'établir une bonne harmonie entre nos deux „cours. Le Comte de Podewils ſuppoſe que „la maiſon de Hanovre a autant d'intérêt que „celle de Brandebourg à terminer ces diffé„rens. Pourquoi-donc ne le fait-elle pas? „Mais le Roi d'Angleterre voudroit envahir le „Mecklenbourg, Paderborn, Oſnabruck & l'évê„ché de Hildesheim, & il voit que ces vues d'a„grandiſſement ſont incompatibles avec une „étroite liaiſon entre la Pruſſe & l'Angleterre. „4) Peut-on compter ſur les promeſſes d'un „prince qui manque à ſes engagemens? Le Roi „d'Angleterre promit, lorsqu'il aſſembla l'année „1743 ſon armée ſur le Rhin, de ne rien entre„prendre, ni contre les États héréditaires de „l'Empereur, ni contre ſa dignité; & à préſent, „conjointement avec la Reine de Hongrie, il „prend des meſures pour le forcer à l'abdication. „5) Rappelez-vous les intrigues du Marquis de

„Botta à la cour de Pétersbourg; ne tendoient-„elles pas à remettre la famille exilée ſur le „trône? Pourquoi? Parce qu'il ſavoit que l'Im-„pératrice Éliſabeth étoit dans nos intérêts & „qu'il s'attendoit que le Prince Antoine devant „le rétabliſſement de ſa famille à la cour de „Vienne, il lui ſeroit à jamais dévoué & parta-„geroit ſa haine pour tout ce qui eſt pruſſien. „De plus, à quel deſſein fit-il uſage de mon „nom dans cette abominable conjuration, ſi „ce n'étoit pour me brouiller avec l'Impératrice, „au cas que ſa trame fût découverte? C'étoit, „dites-vous, par un effet de la tendreſſe que „la Reine de Hongrie a pour ſes parens. Hélas! „trouvez-moi de grands princes qui reſpectent „les liens du ſang. 6) Vous croyez qu'on ne „doit pas mépriſer la garantie du traité de Bres-„lau qu'a donnée le Roi d'Angleterre. Et je „vous réponds que toutes les garanties ſont „comme des ouvrages de filigrane, plus propres „à ſatisfaire les yeux qu'à être de quelque „utilité. 7) Mais je veux bien vous abandon-„ner tout ce que je viens de vous marquer. „Vous fera-t-il poſſible de donner une bonne „interprétation au traité de Worms & à celui

„de Varſovie? Le langage des miniſtres au-
„trichiens eſt que ce traité n'a pour objet que
„l'Italie. Liſez les deux articles que j'ai cités
„& vous verrez clairement qu'ils regardent en
„général l'Allemagne & qu'en particulier ces
„articles m'ont directement en vue. 8) Cette
„alliance avec la Saxe eſt encore moins inno-
„cente; elle livre aux Autrichiens un paſſage &
„des ſecours pour m'attaquer dans mes propres
„foyers. Vous ſoutenez que cette alliance ne
„s'eſt faite que pour procurer des préſens réci-
„proques aux miniſtres qui ſont à la tête des
„affaires dans les deux cours. En vérité je ne
„m'y attendois pas; il faut avouer que vous
„avez l'eſprit tranſcendant. 9) Voici une autre
„queſtion: Attendra-t-on que la Reine de
„Hongrie ſoit délivrée de tous ſes embarras,
„qu'elle ait la paix avec les François, qu'elle
„force l'Empereur à l'abdication? Attendra-
„t-on, dis-je, qu'elle puiſſe ſe ſervir de toutes
„ſes forces, de celles des Saxons & de l'argent
„de l'Angleterre, pour nous attaquer avec tous
„ces avantages au moment que nous ſerons dé-
„pourvus d'alliés, & que nous n'aurons d'autres
„reſſources que celles de nos propres forces?

„Vous ſoutenez que la Reine de Hongrie ne „terminera pas cette guerre dans une ſeule „campagne, que ſes pays ſont ruinés, ſes reve- „nus arriérés de dix ans, & qu'elle ne ſentira ſon „épuiſement qu'après la paix. Je réponds que „tout le monde ne convient pas que ſes finan- „ces ſoient auſſi épuiſées que vous le ſuppoſez. „De vaſtes États lui fourniſſent de grandes reſ- „ſources. Qu'on ſe ſouvienne qu'à la fin de la „guerre de Succeſſion, guerre qui avoit englouti „des tréſors, l'Empereur Charles VI ſoutint en- „core toute une campagne contre les François „ſans ſubſides étrangers, lorſque la Reine Anne „fit la paix d'Utrecht ſéparément. Faut-il „attendre qu'Annibal ſoit aux portes pour ſe „déclarer contre lui? Qu'on ſe ſouvienne qu'en „l'année 1733 le Comte Zintzendorff parloit „que les François ne paſſeroient pas le Rhin, „pendant qu'ils bombardoient & prenoient „Kehl. La ſécurité ajoute que lorſque le feu „Roi acquit la Poméranie ultérieure, tout le „monde crut que la Suède feroit revivre tôt „ou tard ſes droits ſur cette province, & cepen- „dant cela n'arriva pas. Cette comparaiſon eſt „fauſſe, & ce raiſonnement tombe de lui-même.

„Comment mettre en parallèle un royaume „ruiné, épuisé & démembré comme la Suède, „avec la puissante maison d'Autriche, qui loin „d'avoir fait des pertes, médite actuellement „des conquêtes? Les partisans outrés de la „Reine de Hongrie soutiennent qu'il n'y a „point d'exemple que la maison d'Autriche ait „commencé une guerre pour récupérer des „provinces perdues. Il ne faut citer de tels „faits qu'à des ignorans. Cette maison n'a-„t-elle pas voulu reconquérir la Suisse? Com-„bien de guerres n'a-t-elle pas faites pour „rendre la Hongrie héréditaire? Et quelle „étoit cette guerre entreprise par Ferdinand II „pour chasser Fréderic V, Électeur palatin, de „la Bohème, dont il avoit été élu Roi par les „vœux des peuples? Ne fut-ce pas une guerre „sanglante que la maison d'Autriche fit à Beth-„lem Gabor pour lui ravir la Transylvanie? „Enfin qu'est-ce qui excite à présent la Reine „de Hongrie à presser les François avec tant „d'ardeur, si ce n'est l'espérance de reconqué-„rir l'Alsace, la Lorraine, & de détrôner l'Em-„pereur? Raisonnoit-on bien à Vienne quand „on y disoit: il est impossible que le Roi de

„Pruſſe nous attaque, car aucun de ſes aïeux „ne nous a fait la guerre? Ne nous trompons „point: les exemples du paſſé, fuſſent-ils „même vrais, ne prouvent rien pour l'avenir. „Cette aſſertion-ci eſt plus ſûre: tout ce qui „eſt poſſible peut arriver. 10) Pour fortifier „tous ces argumens par des preuves plus pal- „pables, je n'ai qu'à vous rappeler un propos „que Mr de Molé, Général autrichien paſſant „par Berlin, tint à Mr de Schmettau: ma cour „n'eſt pas aſſez mal aviſée pour attaquer la Si- „léſie; nous ſommes alliés avec la cour de „Dresde; le chemin de la Luſace mène à Ber- „lin le plus directement; c'eſt là où il nous „convient de faire la paix. Vous direz que „Molé parloit au hazard. Mais voyez ce qui „confirme que le deſſein de faire la paix à „Berlin étoit celui de la cour de Vienne. Le „Prince Louis de Bronſwic avoit entendu par- „ler de ce même plan à la Reine de Hongrie, „au ſervice de laquelle il étoit; il en avoit „fait confidence à ſon frère le Duc régnant, & „celui-là me l'avoit communiqué. Un aveu „de la bouche de l'ennemi tient lieu d'une dé- „monſtration. Je conclus que nous n'avons

„rien à gagner en attendant, mais tout à per-
„dre; qu'il faut donc faire la guerre & qu'il
„vaut mieux, s'il le faut, périr avec honneur
„que de se laisser accabler avec honte quand
„on ne peut plus se défendre."

Cependant le Roi ne se précipita point. Le temps n'étoit pas encore venu d'éclater; il attendoit des conjonctures favorables, pour le faire avec tout l'avantage possible. Dans ce temps-là l'Empereur croyant ses affaires désespérées, envoya le Comte de Seckendorff à Berlin, pour engager le Roi de Prusse à le soutenir. Seckendorff se croyoit assez fort pour obliger la Saxe à changer de parti. Il assura que les François agiroient avec vigueur, que leurs intentions étoient sincères: il pressa beaucoup le Roi de se déclarer; l'heure n'en étoit pas encore venue, & il lui fit la réponse contenue dans ces points:

1) Avant de s'engager avec l'Empereur & la France, Sa Majesté regarde comme un préalable que l'alliance du Roi avec la Russie & la Suède soit conclue. 2) La Suède promettra de faire une diversion dans le pays de Brême, en même temps qu'une armée françoise atta-

quera le pays de Hanovre. 3) La France promettra d'agir offenſivement ſur le Rhin & de pourſuivre vivement les Autrichiens, lorsque la diverſion que le Roi ſe propoſe de faire les attirera en Bohème. 4) La Bohème ſera démembrée des États de la Reine de Hongrie, & le Roi en poſſédera les trois cercles les plus voiſins de la Siléſie. 5) Les puiſſances alliées ne feront point de paix ſéparée, mais reſteront conſtamment unies pour travailler à l'abaiſſement de la nouvelle maiſon d'Autriche. L'article des conquêtes n'étoit ajouté à ce projet qu'à tout hazard, au cas que la fortune favoriſât cette entrepriſe. Il étoit prudent de s'accorder d'avance ſur un partage qui dans la ſuite auroit pu brouiller les alliés.

Ces meſures ſe prenoient cependant avec beaucoup de circonſpection. Le Roi connoiſſoit la molleſſe des François dans leurs opérations de guerre & le peu d'attachement qu'ils avoient montré pour les intérêts de leurs alliés; il n'y avoit que la néceſſité qui pût amener cette nouvelle liaiſon. Il falloit ſe préparer aux oppoſitions qu'on éprouveroit de la part de l'Angleterre, gouvernée par un roi vindi-

catif & un miniſtre fougueux. Le Parlement avoit accordé au Roi toutes les ſommes qu'il lui avoit demandées: ſoutenu de ces richeſſes, le Roi pouvoit faire ſortir des armées de terre & porter la guerre juſqu'au bout du monde. Cependant ces premières propoſitions d'alliance ne furent pas reçues à Verſailles avec l'accueil auquel on devoit s'attendre. On continua néanmoins à négocier, pour conduire cette criſe politique à une heureuſe fin. Deux pédans, l'un François & l'autre Allemand, s'étoient aviſés de former un projet d'aſſociation pour les cercles de l'Empire; l'un étoit le Sr de Chavigni & l'autre le Sr de Bunau; ils y procédèrent avec toutes les reſtrictions des formalités, ſelon les lois de l'Empire & la bulle d'or: cet ouvrage lourd & peſant fut auſſitôt oublié que lu. Au lieu de penſer à cette aſſociation la cour de Verſailles prit, moyennant des ſubſides, les troupes heſſoiſes au ſervice de l'Empereur. Cela dérangea les meſures du Roi d'Angleterre, qui comptoit de les joindre à ſon armée. On eſſaya encore de diſſuader le Duc de Gotha de donner ſes troupes aux puiſſances maritimes; cela ne réuſſit pas, car le Duc avoit

déjà reçu des ſubſides. Le miniſtère de Verſailles étoit nouveau; il s'étoit peu mis au fait des affaires, de ſorte qu'il attribuoit la paix ſéparée que le Roi avoit faite avec la Reine de Hongrie à la légéreté de ſon eſprit. Un préalable néceſſaire, dès qu'on vouloit ſe lier avec la France, étoit de rectifier les idées des miniſtres ſur ce point. Le Baron de Chambrier, depuis vingt ans Miniſtre de Pruſſe à la cour de Verſailles, étant âgé, & n'ayant pas aſſez de liaiſons avec les gens en place pour ſe ſervir auprès du Roi de leur crédit, avoit d'ailleurs peu traité de grandes choſes & étoit ſcrupuleuſement circonſpect. Cela fit juger au Roi qu'il falloit envoyer quelqu'un à cette cour qui fût plus délié & plus actif, pour ſavoir à quoi s'en tenir avec elle. Son choix tomba ſur le Comte de Rottembourg. En 1740 il avoit paſſé du ſervice de France à celui de Pruſſe; il étoit en liaiſon de parenté avec tout ce qu'il y avoit de plus illuſtre à la cour; il pouvoit par ces raiſons ſe procurer des connoiſſances qui auroient échappé à d'autres, & par conſéquent informer le Roi de la façon de penſer de Louis XV, de ſes miniſtres & de ſes maî-

treſſes ; car il falloit une bouſſole pour s'orienter. Le trop grand feu du Comte Rottembourg étoit tempéré par le phlegme de Mr de Chambrier ; tous deux pouvoient rendre des ſervices utiles à l'État. Le Comte de Rottembourg partit donc pour Verſailles. Il fit faire ſes premières inſinuations par le Duc de Richelieu & par la Ducheſſe de Châteauroux : on l'envoya à Mr Amelot, Miniſtre des affaires étrangères, qui ne paſſoit pas pour partiſan de la Pruſſe. Mais le Cardinal Tencin, le Maréchal de Belle-Isle, d'Argenſon, Miniſtre de la guerre, Richelieu & la maîtreſſe du Roi ſe déclarèrent pour le Comte de Rottembourg. Les articles propoſés au Maréchal de Seckendorff ſervirent de baſe à la négociation qui s'entama avec la France. On inſiſtoit le plus ſur ce que l'armée françoiſe de l'Alſace pourſuivît les Autrichiens & leur reprît la Bavière, & qu'une autre armée françoiſe entrât en même temps en Weſtphalie. Le Roi de ſon côté ſe réſervoit de n'entrer en jeu qu'après avoir conclu ſon alliance avec la Suède & la Ruſſie. Ce dernier article lui laiſſoit la liberté d'agir ou de n'agir pas, ſelon que les événemens lui paroîtroient favorables ou contraires.

Il ſe flattoit de ſuſpendre encore le moment de la rupture; mais la tournure que prirent les affaires générales, ainſi que les ſuccès des armées autrichiennes en Alſace, l'obligèrent bientôt à ſe déclarer contre la Reine de Hongrie. L'alliance des Pruſſiens étoit tout ce qui pouvoit arriver alors de plus avantageux à la France. Son propre intérêt devoit le plus fortement l'animer à faciliter ces arrangemens; mais qui peut compter ſur le ſyſtème d'une cour gouvernée & balottée par des intrigues, & ſur la vigueur & l'activité des troupes, lorsque des généraux timides & ſans nerf les commandent? Vers l'été *) de la même année, le Comte de Teſſin vint à Berlin, en qualité d'Ambaſſadeur de Suède, demander la Princeſſe de Pruſſe Ulrique en mariage pour le Prince de Holſtein, élu ſucceſſeur au trône de Suède. Il étoit ſuivi par la fleur de la nobleſſe; il avoit toutes les qualités qu'il faut pour la repréſentation, de la dignité, même de l'éloquence, mais l'eſprit frivole & ſuperficiel. Les nôces ſe célébrèrent **) à Berlin avec magnificence. Le Prince Guil-

*) Mois de Mai.

**) Août.

laume, frère du Roi, épouſa la Princeſſe par procuration du Prince royal. On remarqua plus de magnificence dans ces fêtes que dans les précédentes: tenir un juſte milieu entre la frugalité & la profuſion eſt ce qui convient à tous les princes. Mais pendant qu'on danſoit & ſe réjouiſſoit à la cour, on travailloit aux préparatifs de la campagne qu'on étoit ſur le point d'ouvrir.

CHAPITRE X.

Campagnes d'Italie, en Flandre, ſur le Rhin, & enfin celle du Roi.

La campagne d'Italie s'ouvrit au mois d'Avril par le paſſage du Tanaro & la priſe de Nice & de Villefranche. Les généraux françois & eſpagnols ne purent s'accorder ſur leurs opérations ultérieures. Le Prince de Conti prétendoit que les paſſages qui conduiſent de Nice en Piémont n'étoient pas praticables & qu'il falloit chercher d'autres chemins pour y pénétrer.

Dans cette vue il enfile le col de Tende, attaque les troupes ſavoyardes à Montalbon, force leurs barricades & la nature même, prend d'aſſaut le fort Dauphin, & pénètre ainſi en Piémont. Il faut avouer que ce début de campagne eſt un des plus brillans qu'on ait vus dans cette guerre. Le Prince de Conti avance; il aſſiége Coni. Le Roi de Sardaigne, pour faire lever ce ſiége, marche à lui. Conti le bat; mais la crue des eaux, la vigoureuſe réſiſtance des aſſiégés & le manque de ſubſiſtances, obligent ce prince à lever le ſiége & à ſe retirer en Savoïe, après avoir fait ſauter les fortifications de Démont. Cette campagne fit plus d'honneur à ſes talens qu'elle ne fut utile à la France. Le Prince de Lobkowitz, qui alors étoit en pleine marche pour attaquer le Roi de Naples, informé des ſuccès du Prince de Conti, ſe décontenance: il déſeſpère de ſa fortune, ſe retire à Monte Rotondo & de là à Florence, toujours talonné par Don Carlos & le Marquis de Gages. Nous ſupprimons les petits avantages que les François & les Eſpagnols eurent ſur les Autrichiens, pour en venir aux expéditions maritimes. Les flottes françoiſes & eſpagnoles

fortirent au commencement du printemps de la rade de Toulon: elles attaquèrent dans la Méditerranée la flotte angloiſe commandée par l'Amiral Matthews. Après la bataille, les François & les Eſpagnols ſe retirèrent à Carthagène & les Anglois à Port-Mahon. L'action fut ſans doute indéciſe, puisque les deux flottes ſe retirèrent; cependant elle ne laiſſa pas de faire honneur à l'Amiral eſpagnol Navaro & au capitaine françois. La cour de France envoya l'Amiral Court en exil, & en puniſſant différens officiers qui avoient ſervi ſur cette flotte, elle témoigna ſon mécontentement. De leur côté les Anglois traduiſirent l'Amiral Matthews devant le conſeil de guerre; le Vice-amiral fut conduit en priſon: les deux partis étoient donc auſſi peu ſatisfaits l'un que l'autre d'une bataille indéciſe, dont les François & les Anglois eurent la honte & les Eſpagnols la réputation. Ces actions de mer n'étoient que le prélude des grands coups que la cour de Verſailles ſe propoſoit de frapper dans cette campagne. Son objet capital étoit d'obliger les Anglois à rappeler dans leur île les troupes qu'ils avoient en Flandre. Pour cet effet, avant même l'ouver-

ture de la campagne, le Comte de Saxe conduisit à Dunkerque 10,000 hommes; le fils du Prétendant, nommé le Prince Édouard, s'y rendit aussi. On fit des préparatifs pour un embarquement. L'Angleterre allarmée appela des secours étrangers; 6,000 Hollandois & 6,000 Anglois des troupes du Lord Stairs furent transportés dans ce royaume. Les Hollandois, qui manquoient de vaisseaux de guerre, armèrent des vaisseaux marchands & les envoyèrent à leurs alliés pour remplir leurs engagemens. Le Roi de la Grande Bretagne, saisi d'épouvante, réclama même le contingent prussien. Le Roi répondit qu'il se mettroit à la tête de 30,000 hommes pour passer dans cette île, si le Roi étoit attaqué. George trouva ce secours trop fort & se désista de ses poursuites. C'étoit pour l'Europe un problème politique que les intentions du conseil de Versailles dans cette entreprise. Vouloit-il établir le Prince Édouard en Angleterre, ou étoit-ce un leurre pour affoiblir les troupes alliées en Flandre? Ces simples préparatifs d'une descente produisirent aux François pour le commencement de la campagne tout ce qu'auroit produit une diversion réelle. Pour ce

qui

qui regarde le projet d'établir le Prince Édouard en Angleterre, il avoit été formé par le Cardinal Tencin; il tenoit ſon chapeau de la nomination du Prétendant, & pour lui témoigner ſa reconnoiſſance, il eſſaya, autant qu'il étoit en lui, de procurer à ſon fils la couronne d'Angleterre. L'expédition manqua, parce que les vents furent contraires: excuſe banale de tous les marins. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que l'Amiral de cette flotte, nommé Roquefeuille, n'oſa tenter le paſſage de la Manche en préſence d'une flotte ſupérieure. Les troupes françoiſes n'avoient point vu de Roi à leur tête depuis que Louis XIV avoit ceſſé d'y paroître. Quelques campagnes malheureuſes avoient découragé les armées: on crut que la préſence du maître ſeroit le ſeul aiguillon capable de réveiller dans les troupes l'inſtinct de l'honneur & de la gloire. Une femme, par amour pour la patrie, entreprit de tirer Louis XV de la vie oiſive qu'il menoit, pour l'envoyer commander ſes armées: elle ſacrifia à la France les intérêts de ſon cœur & de ſa fortune; c'étoit Madame de Châteauroux. Elle parla avec tant de force, elle exhorta, elle preſſa ſi vive-

ment le Roi, que le voyage de Flandre fut réſolu. Une action auſſi généreuſe & même héroïque, mérite d'autant plus d'être inſérée dans les faſtes de l'hiſtoire, que les maîtreſſes qui l'ont précédée, n'ont employé leur crédit que pour le malheur du royaume. Louis XV ouvrit la campagne en Flandre par le ſiége de Menin. Le gouverneur de la place, peu verſé dans ſon métier, la rendit après une légère réſiſtance. Immédiatement après, les François entreprirent le ſiége d'Ypres, qui quoique mieux défendue, eſſuya le même deſtin. La force des armes françoiſes conſiſte dans les ſiéges; ils ont les plus habiles ingénieurs de l'Europe; l'artillerie nombreuſe qu'ils emploient dans leurs opérations, les aſſure de la réuſſite de leurs entrepriſes. Le Brabant & la Flandre ſont le théâtre de leurs exploits, parce qu'ils y peuvent étaler tout l'art de leurs ingénieurs. Quantité de canaux & de rivières facilitent le tranſport de leurs munitions de guerre & ils ont leurs frontières à dos. Ils réuſſiſſent mieux dans la guerre de ſiéges que dans celle de campagne.

Mais revenons aux alliés que nous avons quittés pour un temps. Les troupes que le

Roi d'Angleterre avoit commandées l'année précédente, avoient hiverné, comme nous l'avons dit, dans le Brabant & en Weſtphalie. Les troupes du Prince de Lorraine avoient pris leurs quartiers dans le Brisgau & dans la Bavière. Le Maréchal de Coigni commandoit en Alſace. Les débris des troupes impériales étoient diſtribués chez des amis de l'Empereur, la plupart cependant aux environs d'Oettingen. La cour de Vienne perdit cet hiver le Maréchal de Khevenhuller: la Reine de Hongrie honora ſa mémoire de quelques larmes. Le Maréchal Traun le remplaça & reçut le commandement de la grande armée, qui portoit le nom du Prince de Lorraine, mais dont en effet il étoit le chef. Comme ce Prince de Lorraine jouera un grand rôle dans cette hiſtoire, nous croyons qu'il ne ſera pas inutile de le faire connoître. Il étoit brave, aimé des troupes, poſſédoit bien le détail des vivres, étoit peut-être trop facile à ſuivre les impreſſions que ſes favoris lui donnoient, & ſe livrant aux charmes de la ſociété, paſſoit pour boire quelquefois avec excès. Ce Prince épouſa à Vienne l'Archiducheſſe Marianne,

sœur cadette de la Reine; il conduisit sa nouvelle épouse dans le Brabant, dont on l'avoit fait Gouverneur; après quoi il revint à Vienne recevoir les ordres de la cour pour la campagne qui alloit s'ouvrir. Le dessein des Autrichiens étoit de reprendre la Lorraine, & de porter l'Empereur à l'abdication de l'Empire, pour recouvrer par ce sacrifice ses pays héréditaires. Leur armée s'assembla à Heilbronn; de là elle s'avança sur Philippsbourg, où Seckendorff s'étoit réfugié avec les débris des troupes bavaroises. A la nouvelle de l'approche du Prince de Lorraine, Mr de Coigni renforça les troupes impériales de tous les régimens allemands qui servoient dans son armée. Tous les préparatifs du Prince de Lorraine annonçoient qu'il avoit intention de passer le Rhin; ce passage lui étoit facilité par le traité que le Roi d'Angleterre venoit de conclure avec l'Électeur de Maïence. La partialité de ce prince pour la cour de Vienne étoit trop marquée pour qu'on s'y trompât, & les subsides qu'il tiroit des Anglois ne laissoient aucun doute que, malgré sa neutralité, il n'accordât aux troupes de la Reine le passage par Maïence, si on l'exigeoit de lui.

Les Autrichiens, qui jouiſſoient déjà en imagination de leur fortune, ne pouvoient s'empêcher de laiſſer échapper de temps en temps des traits de fierté & d'arrogance. Ils faiſoient conſtruire un pont à Manheim & agiſſoient deſpotiquement dans le Palatinat. L'Électeur s'en trouva offenſé, comme de raiſon. Cela donna lieu à des brouilleries & finit par un meſſage du Prince de Lorraine à l'Électeur pour lui ſignifier que s'il ne donnoit pas ſon pont de Manheim ſur le champ, il le lui feroit enlever de force. En attendant le Maréchal de Coigni, dont l'intention étoit de défendre les bords du Rhin depuis Maïence jusqu'à Fort-Louis, s'étoit poſté avec ſes forces principales ſur les bords de la Queich, d'où il s'avança vers Spire, & pouſſa ſes détachemens jusqu'à Worms & même jusqu'à Oppenheim. Ce mouvement ſe fit ſur ce qu'il apprit que Mr de Bærenklau avec un détachement de l'armée de la Reine avoit marché à Germersheim vers Fribourg. Bærenklau fit jeter un pont ſur un bras du Rhin près de Stockſtadt, pour donner le change aux François & les attirer de ce côté-là. En même temps le Prince de

Lorraine fit un mouvement avec ſon armée comme s'il avoit intention de paſſer le Necker avec ſa droite pour ſe joindre à Bærenklau. Le Maréchal de Coigni, trop crédule, ſe laiſſa abuſer par ces vaines démonſtrations, & commit deux fautes tout de ſuite; l'une en faiſant paſſer le Rhin à Seckendorff, qu'il chargea de défendre la partie de ce fleuve qui coule entre Spire & Lauterbourg; l'autre en ſe portant avec ſon armée vers Worms & Frankenthal. Il lui étoit facile de juger que le Prince de Lorraine avoit réſolu de pénétrer en Alſace & d'uſer de toutes les ruſes de la guerre pour l'en éloigner le plus qu'il lui ſeroit poſſible. Il devoit ſavoir d'ailleurs que ce prince pouvoit diſpoſer du pont de Maïence, à quoi l'armée françoiſe n'étoit en état de porter aucun obſtacle. Il ſemble que ſon projet de défenſe étoit défectueux en tout point. Son armée étoit ſéparée par corps, qui n'occupoient pas même les vrais poſtes d'où ils auroient pu diſputer aux ennemis le paſſage du Rhin. Les experts ont été de l'opinion qu'il auroit dû raſſembler en un corps les troupes tant impériales que françoiſes; qu'il devoit ſe camper entre la

Queich & le Speyerbach, garnir de petits détachemens les bords du Rhin depuis Fort-Louis jusqu'à Philippsbourg, faire battre l'eſtrade par cette cavalerie, pour être averti à temps de l'endroit où les ennemis ſe préparoient à paſſer, tenir ſes troupes prêtes à marcher au premier ordre & attaquer ſans balancer avec toutes ſes forces le premier corps autrichien qui auroit paſſé le Rhin. Si le Prince Charles paſſoit ce fleuve à Maïence, il reſtoit à Mr de Coigni à choiſir les poſtes de la Queich ou du Speyerbach, que le Prince n'auroit oſé attaquer. De plus, Mr de Coigni couvroit également par cette poſition la baſſe Alſace & la Lorraine. Ce Maréchal, dont l'armée n'étoit pas auſſi forte que celle des ennemis & qui avoit des ordres trop reſtreints, prit des meſures bien différentes. Dès que le Prince de Lorraine & Traun furent informés des fauſſes démarches des François, ils détachèrent Mr de Nadaſti par leur gauche, avec tous les bateaux qu'ils avoient aſſemblés à la ſourdine, pour jeter des ponts ſur le Rhin à un village appelé Schreck. Nadaſti fit auſſitôt paſſer le Rhin en bateau à 2,000 pandours ſous les ordres du partiſan Trenck; ils ſurprirent &

défirent un détachement de trois régimens impériaux, qui par une négligence impardonnable ne s'étoient en aucune manière précautionnés contre les furprifes. Nadafti lui-même avoit déjà paffé le Rhin *) à la tête de 9,000 houfards, tandis que l'on achevoit tranquillement derrière lui la conftruction des ponts. Au bruit de ce paffage, Seckendorff avec 20,000 hommes fe joignit à un corps de François que le jeune Coigni commandoit; ils volèrent au fecours de ces trois régimens impériaux dont nous avons fait mention; avant que le Prince de Waldeck eût levé fon camp de Retingheim pour joindre Nadafti. Tous les officiers de cette armée conjurèrent Seckendorff d'attaquer Nadafti, qu'il auroit pu facilement culbuter dans le Rhin; par ce feul coup il auroit anéanti les deffeins du Prince de Lorraine. Seckendorff ne voulut jamais s'y prêter; il fe contenta d'engager une légère efcarmouche avec les Hongrois; & comme il apprit que le Maréchal de Coigni s'étoit retiré à Landau, il marcha par Germersheim pour le joindre au plutôt. Dès le 2 de Juillet le Prince de Lorraine fe vit maître du

*) 1 Juillet.

cours du Rhin depuis Schreck jusqu'à Maïence. Nadasti & le Prince de Waldeck étoient déjà à l'autre bord. Bærenklau avoit de même passé ce fleuve du côté de Maïence. Le Prince de Lorraine employa trois jours à passer ses ponts avec la grande armée. A peine y eut-il une tête sur l'autre bord, qu'il envoya un détachement pour prendre Lauterbourg & s'emparer de ses lignes. Nadasti poussa jusqu'à Weissenbourg; il le prit de même & se posta dans ses lignes; les Autrichiens firent 1600 prisonniers dans cette expédition. Mr de Coigni s'apperçut alors combien il lui importoit de gagner la basse Alsace avant le Prince de Lorraine, & il le prévint en prenant Weissenbourg par escalade, & en forçant les retranchemens, où il éprouva une résistance vigoureuse. Nadasti, délogé de ce poste, se retira sur la grande armée qui campoit auprès de Lauterbourg, & qui n'osa secourir Weissenbourg, parce que les détachemens de Bærenklau & de Léopold Daun ne l'avoient pas encore jointe. Mr de Coigni tira parti de ces délais, & de la crue du Rhin qui empêchoit la jonction des corps ennemis; il passa la Motter auprès de Haguenau & se

campa à Biſchweiler. L'éloignement de Mr de Coigni fit naître l'idée au Prince de Lorraine de bloquer Fort-Louis, qu'on diſoit mal-approviſionné. En conſéquence Nadaſti & Bærenklau prirent poſte *) à Wœrd, à Beinheim & ſur les îles qui entourent Fort-Louis. La crue du Rhin ſauva cette place: la garniſon regagna la communication de Strasbourg; on la renforça & on la pourvut de vivres. Ce coup manqué, le Prince de Lorraine porta ſes troupes légères ſur les ailes de l'armée françoiſe & dans le bois de Haguenau, ce qui empêchoit celle-ci d'envoyer des partis au delà de la Motter. Le Maréchal de Coigni embarraſſé de la ſituation où il ſe trouvoit, en avoit informé la cour. Louis XV, pour ſauver l'Alſace, réſolut de mener lui-même 40,000 hommes de l'élite de ſon armée de Flandre au ſecours de Mr de Coigni, à qui l'on ordonna de temporiſer & ſurtout de conſerver ſes troupes. Ce fut ce qui détermina Mr de Coigni à changer de meſures & à éviter tout engagement. Nadaſti, renforcé de troupes réglées, commençoit à s'étendre vers les hauteurs de Reichshofen & Waſenbourg, comme

*) 12 Juillet.

s'il avoit deſſein de tourner le camp françois par Lichtenberg & Buchsweiler; ſur quoi Mr de Coigni ſe retira par Brumat à Strasbourg. *) Il ſe poſta ſur le canal de Molsheim, qu'il abandonna bientôt pour gagner les défilés de Pfalzbourg & de Ste Marie aux mines. Il fit ces mouvemens pour empêcher le Prince de Lorraine, qui étoit à Brumat & qui faiſoit conſtruire des ponts ſur la Motter, d'occuper les gorges des montagnes par lesquelles l'armée du Roi devoit paſſer pour le joindre. Le Roi de France étoit arrivé le 4 d'Août à Metz, où il attendoit les troupes de Flandre, pour fondre à leur tête ſur l'armée du Prince de Lorraine & la détruire s'il étoit poſſible. Le Maréchal de Schmettau avoit été envoyé par le Roi de Pruſſe auprès de Louis XV, tant pour rendre compte des mouvemens de l'armée françoiſe, que pour preſſer le Roi de remplir ſes engagemens, en pourſuivant jusqu'en Bavière les troupes de la Reine lorsqu'elles repaſſeroient le Rhin. Schmettau apprit au Roi très-Chrétien que le Roi de Pruſſe entreroit en campagne le 17 d'Août & qu'il emploieroit 100,000 hommes

*) 31 Juillet.

à la diverſion qu'il alloit faire en faveur de l'Alſace. Ce Maréchal mit tout en uſage pour donner aux armées françoiſes plus d'activité & de vigueur; & peut-être y ſeroit-il parvenu, ſi Louis XV ne fût pas tombé malade à Metz. Cette maladie commença par des maux de tête, que ſes médecins & chirurgiens crurent provenir d'un abcès dans le cerveau; ils déclarèrent le mal ſans reſſource. Auſſitôt on entoura le Roi de confeſſeurs, de prêtres & de tout l'attirail dont ſe ſert l'égliſe romaine pour envoyer les moribonds dans l'autre monde. L'Évêque de Soiſſons, fanatique imbécille, ne vendit ſes huiles & ſes ſacremens à ſon maître qu'à condition qu'il ſacrifieroit Madame de Châteauroux. La Ducheſſe fut obligée de partir de Metz, ayant reçu l'ordre rigoureux de ne jamais reparoître devant le Roi. Ce ne fut ni l'extrême onction ni les ſacremens qui ſauvèrent la vie à ce prince. Un chirurgien très-ordinaire ſe préſenta, & aſſura qu'il le tireroit d'affaire, pourvu qu'on lui donnât la liberté d'agir; il ne trouva point de concurrent, & moyennant une bonne doſe d'émétique, ce prince releva de cette maladie, qui n'avoit

été cauſée que par une indigeſtion. Les médecins de la cour perdirent leur réputation; mais les affaires générales en ſouffrirent davantage. Pendant la maladie du Roi, le Duc de Harcourt étoit arrivé à Pfalzbourg. Nadaſti avoit déjà pris Saverne & ſe diſpoſoit à pénétrer par les gorges que le Duc occupoit, mais infructueuſement: quoique ſouvent attaqué, le Duc y tint jusqu'au 16, que le ſecours de Flandre s'approcha pour joindre l'armée. Le Prince de Lorraine avoit déjà reçu l'ordre de ſe retirer; il prenoit des meſures pour l'exécuter, & il ne tenoit qu'au Maréchal de Noailles d'en profiter; mais ſa circonſpection outrée gâta tout; Schmettau perdoit ſa peine & ſon temps à l'encourager. Et quel riſque couroit la France? Quand Mr de Noailles auroit été battu, les troupes de la Reine étoient également obligées de quitter l'Alſace, & ſi les François étoient victorieux, ils détruiſoient l'armée autrichienne, qui vivement pourſuivie, au lieu de repaſſer ſes ponts du Rhin, ſe ſeroit noyée dans ce fleuve. Alors les François & les Bavarois s'avancèrent à pas lents vers Hochfeld, où Nadaſti s'étoit déjà retiré. Noailles fit trois détache-

mens sur la Motter, & il apprit par Mr de Lœwendahl, qui avoit marché vers Drusenheim, que les Autrichiens avoient abandonné leur camp de Brumat, pour s'approcher de leurs ponts de Beinheim. Le Comte de Belle-Isle fut alors envoyé de Suffelsheim avec un corps; les François passèrent la Motter & suivirent les Autrichiens. Mr de Belle-Isle obligea l'ennemi à quitter le village de Suffelsheim avec perte, & Mr de Noailles se mit en marche pour joindre Mr de Lœwendahl. Le soir même les grenadiers françois attaquèrent le village d'Achenheim, défendu par des grenadiers autrichiens & des troupes hongroises. Les François emportèrent le village & s'amusèrent à des formalités superflues, tandis que le Prince de Lorraine mit ce temps à profit pour repasser le Rhin sur ses ponts de Beinheim, qu'il rompit avant l'aube du jour. Les François firent sonner cette affaire fort haut: c'étoient des rodomontades; la perte de part & d'autre ne monta pas à 600 hommes, & le Prince de Lorraine continua paisiblement sa marche par la Souabe & le haut Palatinat, pour entrer en Bohème. Schmettau, qui étoit auprès de la personne du Roi, étoit désespéré

de la molleſſe des François. Il préſentoit des mémoires au Roi, il preſſoit les miniſtres, il écrivoit aux maréchaux; mais il eût plutôt transporté des montagnes que de tirer cette nation de ſon engourdiſſement. Le moment déciſif où les François pouvoient ruiner l'armée de la Reine étant paſſé ſans qu'ils daignaſſent en profiter, Schmettau tâcha de diſſuader les maréchaux du deſſein qu'ils avoient de mettre le ſiége devant Fribourg; ce fut encore en vain. Tout ce qu'il put obtenir, ce furent quelques renforts de troupes allemandes qu'on s'engagea de donner aux troupes impériales, pour que Mr de Seckendorff pût déloger les Autrichiens de la Bavière. La cour promit qu'au printemps de l'année 1745 on porteroit ces troupes au nombre de 60,000 hommes. Ainſi dès le commencement de l'alliance des Pruſſiens & des François, ces derniers manquèrent aux deux articles principaux de leur traité. Ils laiſſèrent échapper le Prince de Lorraine ſans le pourſuivre, & cette armée qu'ils devoient envoyer en Weſtphalie, n'y parut point. Cependant Mr de Seckendorff marcha peſamment & à pas comptés pour s'approcher du Lech, & Louis

XV à la tête de 70,000 François fit le siége de Fribourg, prit cette place à la fin de la campagne & en fit raser les fortifications.

Les avantages du Prince de Lorraine en Alsace engagèrent le Roi de Prusse à se déclarer plutôt qu'il ne l'avoit projeté. Il étoit fort à craindre que l'ascendant des troupes autrichiennes ne forçât les François à en passer par les conditions que l'arrogance de ces ennemis leur voudroit prescrire; & dans ce cas il n'étoit pas douteux que la Reine n'eût employé toutes ses forces pour reprendre la Siléfie. Cependant les arrangemens politiques que la cour de Berlin s'étoit proposé de prendre, étoient encore bien éloignés de se réaliser. Le Comte Bestuchew, qui se crut affermi depuis qu'il avoit fait chasser de Russie Mr de la Chétardie, engagea l'Impératrice Élisabeth à faire le voyage de Moscow pour s'y faire couronner, & ensuite à entreprendre le pélérinage de Kiowie en faveur de je ne sais quel Saint. L'Impératrice avoit des favoris, Bestuchew voulut leur susciter des rivaux. Une nouvelle occupation rendit l'Impératrice invisible à sa cour: c'étoit le triomphe du ministre. Bientôt les ordres furent donnés que ceux qui

avoient

avoient à négocier avec la Ruſſie, au lieu de s'adreſſer à l'Impératrice, s'adreſſaſſent dorénavant à ſon miniſtre. Ce nouvel arrangement valut de groſſes ſommes au Comte de Beſtuchew; & Mr de Mardefeld s'apperçut à regret que les guinées angloiſes commençoient à prévaloir chez ce miniſtre ſur les écus pruſſiens. Dans tous les projets que l'on forme, il faut ſe contenter des à peu près. L'alliance de la Ruſſie n'étoit pas telle qu'on auroit pu la déſirer; mais en pouſſant la guerre avec vigueur, le Roi pouvoit eſpérer de la finir, avant que la Ruſſie, lente dans ſes réſolutions, en eût pris d'aſſez déciſives pour le gêner dans ſes opérations de campagne.

Voici l'arrangement général qui fut pris pour entrer en Bohème, & pour forcer la Reine à rappeler ſes troupes de l'Alſace. La grande armée pruſſienne devoit entrer ſur trois colonnes en Bohème. Celle que le Roi voulut conduire, devoit longer la rive gauche de l'Elbe, en la remontant jusqu'à Prague; la ſeconde, ſous la conduite du Prince Léopold d'Anhalt, devoit traverſer la Luſace, & gardant l'Elbe à droite ſe rendre en même

temps à Prague : ces colonnes couvroient l'artillerie & des vivres pour trois mois qu'on avoit embarqués sur l'Elbe afin de les conduire à Leutmeritz. Le Maréchal de Schwérin, avec une troisième colonne, devoit déboucher de la Siléfie par Braunau & se joindre au reste de l'armée, pour former en même temps l'investissement de Prague. Outre cette armée le vieux Prince d'Anhalt avoit un corps de 17,000 hommes dont il couvroit l'électorat, & Mr de Marwitz commandoit 22,000 hommes destinés à la défense de la haute Siléfie. L'Empereur avoit fait expédier des lettres réquisitoriales au Roi de Pologne, Électeur de Saxe, par lesquelles il lui demandoit le passage par ses États pour ses troupes auxiliaires de Prusse qui devoient entrer en Bohème. Auguste étoit alors à Varsovie. Ces lettres furent insinuées à ses ministres, qui gouvernoient la Saxe en son absence, par ce Winterfeld qui avoit négocié à Pétersbourg & s'étoit si fort distingué dans les premières campagnes. Les Saxons furent étourdis de cette proposition; ils vouloient gagner du temps, mais les Prussiens étoient déjà sur leur territoire. Ils protestèrent & se récrié-

rent inutilement contre une démarche dont le but principal étoit d'empêcher que l'Empire ne reçût l'affront de voir opprimer & détrôner son Empereur. Pendant qu'on murmuroit à Dresde, qu'on étoit furieux à Varsovie, qu'à Londres on se voyoit prévenu, & que la crainte se répandoit à Vienne, le Roi marcha droit sur Pirna, où les régimens du duché de Magdebourg, qui avoient pris leur route par Leipsic, le joignirent. Toute la Saxe étoit en mouvement. Les troupes s'assembloient par pelotons aux environs de Dresde: l'on se hâtoit de fortifier cette capitale; les bras des artisans mêmes furent employés pour faire des coupures dans le quartier qu'on appelle la Nouvelle Ville. Les ministres saxons vouloient marquer de la fierté & ils étoient en même temps saisis de crainte; ils accordoient trop d'un côté & refusoient obstinément des bagatelles. Si le Roi avoit voulu s'emparer de ce pays, cette besogne auroit été expédiée en huit jours. Enfin ils donnèrent des subsistances, ils prêtèrent des bateaux pour traverser l'Elbe, ils laissèrent passer la flotte chargée de vivres au milieu de Dresde; mais on y doubla la garnison, les

canons furent mis en batterie, les portes fermées & barricadées, & l'on en refusa l'entrée aux officiers prussiens. Cette conduite des Saxons annonçoit clairement leur mauvaise volonté. On les jugea de mauvais voisins, capables de profiter des malheurs qui pourroient arriver aux Prussiens dans cette guerre; mais on ne les crut pas assez téméraires pour se sacrifier en faveur de la Reine de Hongrie, d'autant plus que le corps qui étoit à la disposition du vieux Prince d'Anhalt, devoit leur inspirer une conduite plus prudente.

On fit précéder la marche des troupes d'un manifeste qui contenoit en gros les motifs de la ligue de Francfort, formée entre l'Empereur, la Prusse, l'Électeur Palatin & le Landgrave de Hesse, pour le soutien du système & des libertés de l'Empire, & pour maintenir son chef: l'on publia en même temps des lettres patentes en Bohême, par lesquelles on avertissoit les sujets de ce royaume de ne point prendre fait & cause contre les troupes auxiliaires de l'Empereur, lequel ils devoient désormais considérer comme leur souverain légitime.

Ce fut le 23 d'Août que le Roi arriva sur les frontières de la Bohème: 4 régimens de housards & 4 bataillons précédoient d'un jour la marche de l'armée, pour amasser les vivres nécessaires aux troupes. Le Margrave, qui commandoit la seconde ligne, entra dans le camp que le Roi venoit de quitter; aucun ennemi ne s'opposa aux opérations des troupes. La petite flotte chargée des magasins fut la première qui rencontra des obstacles en entrant en Bohème; elle étoit obligée de passer au pied d'un rocher sur lequel est situé le château de Tetschen: les ennemis qui l'occupoient, roulèrent de grosses pierres dans l'Elbe, & y ajoutèrent une estacade pour en rendre la navigation impraticable. On fut obligé de détacher avec quelques troupes le Général Bonin, qui attaqua & fit prisonnier un capitaine hongrois avec 70 hommes. La rivière fut promptement déblayée & la navigation redevint libre: cet incident retarda la marche de deux jours. L'armée se porta sur la rivière d'Éger. Les housards surprirent auprès d'un bourg nommé Murzifai des troupes de l'ennemi; ils en défirent 300, & en amenèrent 50 prisonniers. On ap-

prit par leur dépoſition que Mr de Bathyani étoit venu de Bavière ſur la Béraun avec un corps de 12,000 hommes; on ſut auſſi qu'il avoit jeté 3,000 hommes dans Prague, auxquels on avoit joint un corps de milice de 12,000 combattans. Le Roi arriva le 2 de Septembre auprès de Prague avec tous les corps qui compoſoient ſon armée; il ſe campa près de la chapelle de la Victoire; le Maréchal de Schwérin & le Prince Léopold inveſtirent ce qu'on appelle le grand côté de la ville. Il fallut 8 jours pour tranſporter de Leutmeritz au camp la groſſe artillerie & les vivres. Leutmeritz reçut un bataillon en garniſon, pour veiller à la ſureté des magaſins, qu'on ne pouvoit pas faire avancer faute de chevaux; car la Muldau, qui ſe jette à Melnick dans l'Elbe, n'eſt point navigable; ce temps fut employé à faire tous les préparatifs dû ſiége. Dans cet intervalle on fut informé par des eſpions, que Mr de Bathyani raſſembloit un gros magaſin dans la ville de Béraun; des houſards qu'on détacha pour reconnoître les chemins qui mènent à cette ville, confirmèrent le rapport. Le Roi fut tenté d'enlever ce magaſin; il détacha le Général Haake

avec 5 bataillons & 600 houſards pour s'en emparer. Mr de Bathyani en eut vent, quoiqu'on eût pris toutes les précautions poſſibles pour que le ſecret fût gardé. Bathyani renforça ce poſte, & lorsque Mr de Haake paſſa le pont de Béraun & qu'il eut forcé la porte de la ville, il apperçut deux gros corps de cavalerie qui paſſoient la rivière à ſa droite & à ſa gauche pour tomber ſur ſes deux flancs. Il abandonna auſſitôt l'attaque & ſe poſta ſur des hauteurs où il forma un quarré de ſon infanterie. Ayant été vivement attaqué par cette cavalerie & par un gros corps d'infanterie hongroiſe, il trouva le moyen de faire ſavoir au camp de Prague le danger qui le menaçoit. Le Roi vola à ſon ſecours avec 80 eſcadrons & 16 bataillons; mais Mr de Haake avoit vaillamment repouſſé les ennemis & s'étoit dégagé lui-même avant que le ſecours pût le joindre. Le projet ſur Béraun manqua ainſi & Mr de Bathyani fit tranſporter en hâte ſon magaſin de cette ville à Pilſen. Il auroit fallu ſans doute retourner à Béraun, chaſſer Mr de Bathyani de Pilſen & lui enlever ſon magaſin; c'étoit le moyen d'empêcher l'armée autrichienne de

profiter des vivres qu'il avoit eu le temps d'amaſſer, de rejeter le Prince de Lorraine dans la haute Autriche, & de gagner la fin de cette campagne en demeurant en poſſeſſion de la Bohême; mais les vivres de l'armée étoient mal adminiſtrés & les Pruſſiens manquoient d'un Mr de Sechelles.

Le 10 au ſoir on ouvrit la tranchée devant Prague à trois endroits différens; ſavoir au plateau de St Laurent, à Bubenitz vis-à-vis du moulin de la baſſe Muldau, & à la montagne de Ziska. Le Comte de Truchſes commandoit la première attaque, le Margrave Charles la ſeconde; la troiſième étoit ſous la direction du Maréchal de Schwérin. On ne perdit rien la première nuit. Le lendemain le Maréchal fit attaquer le fort de Ziska en plein jour, l'emporta après y avoir fait jeter des bombes, & prit tout de ſuite deux petites redoutes qui étoient derrière le premier & que les François qui les avoient conſtruites appeloient des nids d'hirondelles. Le Roi ſe trouvoit préciſément à la tranchée de Bubenitz; il en ſortit avec beaucoup d'officiers, pour voir comment tourneroit l'attaque du Ziska. Les ennemis apper-

çurent cette foule de monde, tournèrent leur canon de ce côté, & un malheureux coup emporta le Prince Guillaume, frère du Margrave Charles, le même qui avoit ſi vaillamment combattu à Molwitz pour la gloire de ſa patrie. On fit avancer incontinent les batteries, de ſorte qu'elles battoient en brèche la courtine qui eſt entre le baſtion de St Nicolas & St Pierre. Le 15 les batteries du Margrave Charles, à force de jeter des bombes, mirent le feu au moulin à eau & détruiſirent les écluſes de la Muldau. Les eaux en devinrent ſi baſſes, qu'elle étoit partout guéable & qu'on pouvoit prendre la ville d'emblée, y ayant de ce côté-là un aſſez grand eſpace ſans rempart & ſans muraille. Mr de Harſch, qui commandoit dans la ville, commença à déſeſpérer de ſon ſalut: ce Gouverneur s'apperçut que le 16 de grand matin un gros corps de grenadiers défiloit du côté de Bubenitz; il prévit l'aſſaut qu'on ſe préparoit à lui donner, demanda de capituler & ſe rendit priſonnier de guerre avec ſa garniſon, qui conſiſtoit en 12,000 hommes. Ce ſiége ne dura que 6 jours; il coûta aux aſſiégeans 40 morts & 80 bleſſés. Le même jour les portes

furent consignées, & la garnison fut conduite en Silésie, où elle fut distribuée dans les places. La prise de Prague faisoit un beau commencement de campagne. On devoit supposer qu'il feroit impression sur les Saxons & qu'ils se déclareroient moins que jamais pour la Reine de Hongrie; il étoit à présumer qu'en dégarnissant leur électorat, ils ne le livreroient pas eux-mêmes au Prince d'Anhalt, qui pouvoit ruiner Leipsic, le siége de leur commerce, le nerf de leur État & la ressource de leur crédit; mais l'or des Anglois l'emporta à Dresde sur des intérêts plus durables. Il se présentoit alors pour l'armée prussienne le choix de deux opérations. L'une, que le Roi préféroit, étoit de passer la Béraun, de chasser Mr de Bathyani de la Bohème, de s'emparer de Pilsen & du magasin considérable qu'on y formoit pour l'armée du Prince de Lorraine & de pousser jusques aux gorges de Com & de Fort qui ouvroient les chemins de la Bohème aux Autrichiens du côté du haut Palatinat. Il est sûr que le Prince de Lorraine pouvoit se jeter sur Éger, où les Saxons l'auroient joint; qu'il pouvoit suivre, en longeant l'Éger, le chemin que le Maréchal

de Belle-Isle avoit pris dans sa retraite de Prague; mais d'où seroient venues les subsistances pour cette armée? Le margraviat de Bareuth étoit trop stérile pour en fournir, & de plus, qui auroit défendu l'Autriche, dont Mr de Marwitz étoit en état de faire seul la conquête, ne trouvant rien devant lui qui pût l'arrêter? C'étoit donc sans contredit le projet qu'on auroit dû exécuter. L'Empereur, le Roi de France, particulièrement le Maréchal de Belle-Isle, insistèrent pour que les Prussiens se portassent du côté de Tabor, de Budweis, de Neuhaus, afin d'établir une communication avec la Bavière & de donner au Prince de Lorraine de la jalousie au sujet de l'Autriche. Le Maréchal de Belle-Isle soutenoit que la faute de n'avoir pas occupé ces postes l'année 1741, avoit été cause de tous les malheurs que les François & les Bavarois avoient essuyés; mais ce qui est bon dans une conjoncture, l'est-il de même dans une autre? Sans doute que ces postes étoient nécessaires en 1741 aux alliés, qui possédoient encore la Bavière & même la haute Autriche; mais en 1744 il n'y avoit que des Autrichiens dans ces provinces; d'ailleurs c'étoit donner

beau jeu aux ennemis que de pouſſer une pointe qui éloignant l'armée du Roi de Pruſſe de ſes frontières, donnoit aux Saxons la liberté de ſe joindre au Prince de Lorraine ou de faire même quelque entrepriſe ſur Prague. De tous les partis le plus ſage auroit été de ne point trop s'éloigner de Prague, d'amaſſer dans cette capitale, ainſi qu'à Pardubitz & dans d'autres villes, des vivres pour les troupes & de voir venir les ennemis. Le Roi marqua dans ce moment trop de foibleſſe; par condeſcendance pour ſes alliés il déféra trop à leurs ſentimens, & craignant d'être accuſé, s'il tenoit ſon armée clouée à Prague, de n'avoir d'autre objet que de s'aſſurer des trois cercles qu'on lui avoit promis, il entreprit cette malheureuſe expédition. On ne fit pas moins de fautes dans l'exécution de ce projet.

On négligea le tranſport des farines de Leutmeritz à Prague; on ne renvoya point en Siléſie l'artillerie qui avoit ſervi au ſiége de Prague, & l'on ne laiſſa en garniſon dans cette ville immenſe que ſix bataillons, qui ne ſuffiſoient pas pour en défendre la moitié. Quand vous remontez à la droite de

la Muldau, laiſſant Prague derrière vous, vous trouvez un pays montueux & difficile, auſſi mal peuplé qu'aride. Si vous avancez onze milles en tirant vers l'Orient, vous découvrez la ville de Tabor, ſituée ſur un rocher, bâtie au quinzième ſiècle par Ziska, ce fameux brigand huſſite, qui ravagea ſa patrie en combattant pour elle. Dans ces temps reculés Tabor paſſoit pour imprenable; de nos jours elle ſe prendroit d'emblée. La ſituation eſt avantageuſe; mais la ville eſt petite & n'a pour défenſe qu'une mauvaiſe muraille. De là en tirant vers le Midi vous trouvez la Luſchnitze, petite rivière guéable de toute part, mais dont les bords dans beaucoup d'endroits ſont eſcarpés; après l'avoir paſſée, vous traverſez dans l'eſpace de trois milles des bois & des rochers, au ſortir desquels vous entrez dans une plaine abondante & trouvez Budweis à deux milles devant vous. Cette ville eſt ſituée ſur la Muldau, fortifiée d'ouvrages de terre, & d'une enveloppe que d'un côté l'on avoit commencée vis-à-vis de Budweis vers le Sud. A trois quarts de mille de l'autre côté de la Muldau ſe trouve Frauenberg. Ce châ-

teau occupe le haut d'une colline & eſt devenu fameux par un ſiége de 6 mois que les François y ont ſoutenu. Tel étoit le pays où l'armée pruſſienne alloit agir.

Comme les Saxons ne s'étoient point encore déclarés, l'armée ſe mit en marche le 17 Septembre pour Conraditze. De là le Général de Naſſau fut détaché avec 10 bataillons & 40 eſcadrons pour faire l'avant-garde de l'armée, & celle-ci fut partagée en deux colonnes; la droite, ſous les ordres du Prince Léopold, côtoyoit la Mulda & fut obligée de ſe faire des chemins; la colonne de la gauche, conduite par le Maréchal Schwérin enfiloit le grand chemin de Prague à Tabor, en ſuivant pied à pied l'avant-garde. On avoit réglé de plus que ces colonnes ne laiſſeroient entre leurs camps qu'une étendue au plus d'un demi-mille d'Allemagne; derrière la colonne de la gauche ſuivoient les caiſſons de farine couverts par 1500 hommes, ſous la direction du Général Poſadowsky. Tabor, Budweis & Frauenberg ſe rendirent presque ſans ſe défendre au Général Naſſau. L'armée arriva le 26 à Tabor, où les colonnes ſe rejoignirent; mais Poſadowsky

n'amena que la moitié de ſes caiſſons, c'eſt à dire pour 15 jours de farine; les chevaux & les bœufs de cet attirail avoient éte négligés au point, que la moitié en avoit péri, ſans cependant qu'on eût vu d'ennemi pendant toute la marche. Ce fut là le principe de tous les malheurs qui arrivèrent depuis. A peine l'armée étoit-elle à deux marches de Prague que Mr de Bathyani envoya un détachement de quelques milliers de Croates & de houſards à Béraun & à Kœnigſaal; cette dernière ville eſt ſituée au confluent de la Béraun dans la Muldau à deux milles au-deſſus de Prague. Ces troupes légères infeſtèrent tellement les avenues, qu'elle interceptèrent toutes les livraiſons que le plat pays devoit faire, & que les communications étant coupées, l'armée pruſſienne fut quatre ſemaines ſans recevoir de nouvelles ni de Prague ni de ce qui ſe paſſoit dans le reſte de l'Europe. On enleva deux malles deſtinées pour le Roi, de ſorte qu'il ignoroit non ſeulement la marche des Saxons, mais encore où pouvoit être l'armée du Prince de Lorraine. Il doit paroître étrange qu'une armée auſſi forte que la pruſſienne n'ait pu tenir

le plat pays en reſpect, le contraindre aux livraiſons néceſſaires, ſe procurer des ſubſiſtances, & avoir des eſpions en abondance pour être informée du moindre mouvement des ennemis; mais il faut ſavoir qu'en Bohème la grande nobleſſe, les prêtres & les baillis ſont trés-affectionnés à la maiſon d'Autriche; que la différence de religion inſpiroit une averſion invincible à ce peuple auſſi ſtupide que ſuperſtitieux, & que la cour avoit ordonné aux payſans, qui tous ſont ſerfs, d'abandonner leurs chaumières à l'approche des Pruſſiens, d'enfouir leurs bleds, & de ſe réfugier dans les forêts voiſines; elle avoit ajouté la promeſſe de réparer tout le dommage qu'ils pourroient ſouffrir de la part des Pruſſiens. L'armée ne trouvoit donc que des déſerts ſur ſon paſſage, des villages vuides: perſonne n'apportoit au camp des denrées à vendre, & le peuple, qui craignoit les punitions rigoureuſes des Autrichiens, ne pouvoit être engagé par quelque ſomme que ce fût à donner les nouvelles qu'on lui demandoit des ennemis. Ces embarras furent encore augmentés par un corps de 10,000 houſards que les Autrichiens

avoient

avoient fait venir de Hongrie & qui coupèrent les communications à l'armée dans un pays qui n'étoit qu'un composé de marais, de bois, de rochers & de tous les défilés qu'un terrain peut renfermer: l'ennemi avoit, avec cette supériorité en troupes légères, l'avantage de savoir tout ce qui se faisoit dans le camp du Roi, & les Prussiens n'osoient aventurer leurs batteurs d'estrade, à moins de les compter pour perdus, vu la supériorité de ceux des ennemis; de sorte que l'armée du Roi, toujours retranchée à la romaine, étoit réduite à l'enceinte de son camp. Le manque de vivres joint à cette gêne où se trouvoient les Prussiens, les obligea de retourner sur leurs pas. Le Maréchal de Schwérin étoit d'avis de se porter sur Neuhaus, pour augmenter la jalousie que les ennemis pouvoient avoir à l'égard de l'Autriche. Le Prince Léopold soutenoit qu'il falloit se porter sur Budweis, qui étoit occupé par Mr de Nassau. Sur ces entrefaites un espion apporte la nouvelle que l'armée du Prince de Lorraine étoit à Protiwin. Cet avis décida sur le parti qu'il y avoit à prendre. L'armée repassa la Muldau & se campa sur les hauteurs de Wod-

nian; mais à peine y fut-on arrivé, qu'on reconnut la fauſſeté de l'avis: cela mit de la méſintelligence entre Mr de Schwérin & le Prince Léopold, & le Roi fut ſouvent dans le cas d'interpoſer ſon autorité pour empêcher que la jalouſie de ces deux Maréchaux ne nuiſît au bien général. Mr de Janus, Lieutenant-colonel dans les houſards de Thierry, avoit été détaché pour preſſer les livraiſons que les habitans de ces contrées devoient faire à Tabor: le beſoin en étoit d'autant plus preſſant, que les farines de l'armée tiroient vers leur fin. Janus marcha avec 200 houſards à un village nommé Muhlhauſen, ſitué au bord de la Muldau. L'ennemi en fut informé; un corps conſidérable de houſards tomba ſur lui; c'étoit un brave homme & il perdit la vie pour ne point avoir la réputation d'avoir été battu: tout ſon corps fut diſſipé. Nadaſti fit des ponts à cet endroit même & s'avança droit à Tabor pour l'attaquer. Le Prince Henri, frère du Roi, qui y étoit tombé malade, & le Colonel Kalnein qui y commandoit, lui firent comprendre qu'on ne s'empare pas d'une ville défendue par des Pruſſiens, avec de la cavalerie légère. Ce

fut alors qu'on apprit que le Prince de Lorraine occupoit un camp fort, derrière la Wotawa, à deux milles de Pisek; que les Saxons l'avoient joint, & que son intention étoit de couper les Prussiens de la Sasawa & par conséquent de Prague, en passant la Muldau derrière l'armée. Le manque de subsistances, l'obstacle que Nadasti mettoit à en amasser, la possibilité pour les Autrichiens de faire ce mouvement, détermina les Prussiens à s'approcher de Tabor; ils passèrent le 8 d'Octobre la Muldau sur le pont de Teyn. L'arrière-garde fut vivement harcelée par des pandours & des housards; ils ne réussirent point à l'entamer comme ils s'y étoient attendus. Le brave Colonel Rouch des housards leur prit un bataillon de Dalmatiens qui s'aventura trop, & rejoignit l'armée, triomphant d'un corps bien supérieur au sien, qui l'avoit attaqué. L'armée reprit le camp de Tabor, pour donner au Général Du Moulin, qui étoit détaché à Neuhaus, le temps de la rejoindre. Les Autrichiens étoient si sûrs de couper l'armée prussienne de Prague, que par leurs ordres on amassoit des magasins pour eux à Beneschau & même dans le cercle

de Chrudim. Le Roi ſe repentit trop tard de n'avoir pas mieux garni la ville de Prague de troupes. Le projet de prendre des quartiers d'hiver entre Tabor, Neuhaus, Budweis & Frauenberg étoit mal conçu; il n'y avoit de là à Prague aucune ville qui eût ſeulement des murailles, & dont on pût par conſéquent ſe ſervir pour établir la communication avec la capitale. La Muldau étoit partout guéable & couverte à ſa rive gauche de forêts impénétrables, dont des troupes légères pouvoient tirer parti pour harceler ſans ceſſe les quartiers des Pruſſiens. Si cependant les vivres n'euſſent pas manqué, le Roi auroit pu ſe ſoutenir entre la Saſawa & la Luſchnitz; mais le manque de vivres eſt le plus fort argument à la guerre, & le danger de perdre Prague s'y joignant, l'armée pruſſienne fut obligée de rétrograder. On étoit encore irréſolu ſi l'on abandonneroit ou conſerveroit les poſtes de Tabor & de Budweis, en s'en éloignant entièrement avec l'armée. On avoit ſans doute à craindre que l'ennemi ne forçât ces villes; d'autre part il falloit conſidérer qu'on avoit été obligé de laiſſer à Tabor 300 malades ou bleſſés qu'on n'avoit pu

transporter faute de voitures. On ne vouloit pas abandonner ces braves gens; on réſolut donc de laiſſer garniſon dans ces deux endroits, & l'on eſpéroit que ſi l'on en venoit à une bataille avec les Autrichiens, comme cela paroiſſoit probable après leur jonction avec les Saxons, les ennemis battus trouveroient ces poſtes ſur leur chemin & ſeroient contraints de ſe rejeter vers Pilſen. Ce raiſonnement étoit entièrement faux; car dans un cas preſſant, il vaut mieux perdre 300 malades que de hazarder quelques milliers d'hommes dans des villes où ils ne peuvent ſe défendre. Au contraire, ſi l'on ſe propoſoit de ſe battre, il falloit raſſembler toutes ſes forces, pour être mieux en état de battre l'ennemi, & ces deux miſérables trous ne pouvoient pas empêcher le Prince de Lorraine de faire ſa retraite comme il le jugeroit à propos. Mais, diſoit-on, le Maréchal de Seckendorff étoit déja arrivé en Bavière; il avoit rejeté Bærenklau en Autriche, il avoit nettoyé d'ennemis tout cet électorat, à la réſerve d'Ingolſtadt, de Braunau & de Straubingen. Soit, mais les ſuccès des Impériaux ne devoient pas empêcher les Pruſſiens de ſe conduire prudemment, &

ces avantages n'étoient pas assez forts pour qu'on pût impunément commettre des fautes. Dans cette situation le poste de Beneschau devenoit de la dernière importance; il falloit l'occuper avant le Prince de Lorraine, parce qu'il étoit inattaquable & qu'il pouvoit décider entre les mains des ennemis du destin de l'armée: la seule ressource qu'on auroit eue encore, auroit été de passer la Sasawa à Rattay, pour tirer des vivres de Pardubitz. Le Maréchal de Schwérin se mit pour cet effet à la tête de 15,000 hommes; il prit non seulement le camp de Beneschau, mais il s'empara encore des magasins considérables qu'on y avoit amassés pour les Autrichiens. Le Roi le joignit le 14 d'Octobre; l'avant-garde de l'ennemi étoit déjà en marche pour s'y rendre. L'armée séjourna huit jours entre Beneschau & Konopitz. On y apprit la nouvelle désagréable, à laquelle cependant on devoit s'attendre, qu'un détachement de 10,000 Hongrois avoit fait prisonnier à Budweis le régiment de Creutz & à Tabor celui des pionniers. Ainsi, pour sauver 300 malades, on perdit 3,000 hommes. Le Roi, qui se repentoit d'avoir, pour ainsi dire, aban-

donné ces régimens, envoya ordre par huit perſonnes différentes au Général Creutz qui commandoit dans Budweis, d'évacuer la ville & de ſuivre l'armée; mais aucune n'arriva juſqu'à lui. Budweis ſe rendit, après avoir conſommé toutes les munitions que les circonſtances avoient permis d'y laiſſer. Tabor fut pris à tranchée ouverte, par une brèche que l'ennemi avoit faite à la muraille. La première de ces villes ſoutint un ſiége de 8 jours, Tabor un de 4 & Frauenberg ſe rendit, parce que les Autrichiens avoient coupé le ſeul canal par lequel la garniſon recevoit ſes eaux. Comme il étoit à craindre que les vivres ne manquaſſent à l'armée, Mr de Winterfeld fut détaché, avec quelques bataillons & un régiment de houſards, pour aſſurer la communication avec le magaſin de Leutmeritz. Mais l'avant-garde du Prince de Lorraine dont nous avons parlé, s'étant apperçue que les Pruſſiens les avoient prévenus à Beneſchau, ſe retira ſur Neweclow & de là ſur Marſchowitz, où elle fut jointe par l'armée combinée des Autrichiens & des Saxons. Le Roi apprit cette nouvelle avec plaiſir, dans l'eſpérance que le moment de venger les affronts

qu'il avoit reçus à Tabor & à Budweis étoit arrivé. Dans cette vue, le 24 d'Octobre après midi, il mit l'armée en marche sur 8 colonnes, pour attaquer l'ennemi, après avoir passé des chemins que jamais troupes n'avoient traversés; il arriva au déclin du jour sur une hauteur qui n'étoit qu'à un quart de mille de l'armée autrichienne; les Prussiens s'y formèrent & y passèrent la nuit. Le lendemain le Roi & les principaux officiers allèrent reconnoître l'ennemi dès la pointe du jour. On trouva qu'il avoit changé de camp & qu'il s'étoit posté vis-à-vis du flanc droit des Prussiens, sur une hauteur escarpée, au pied de laquelle dans un terrain marécageux couloit une eau bourbeuse; ce fond séparoit les deux armées. Ce côté étoit entièrement inattaquable. On plaça quelques bataillons de grenadiers dans un taillis d'où la droite de l'ennemi pouvoit être vue; on la trouva aussi avantageusement placée que sa gauche. L'impossibilité de réussir dans une telle attaque en fit abandonner le dessein, & l'on résolut de retourner au camp de Beneschau. Les grenadiers qui avoient servi à reconnoître l'ennemi, firent l'arrière-garde. Les Autrichiens, qui s'atten-

doient à être attaqués, ne s'apperçurent pas de la retraite de leurs ennemis, dont une montagne leur déroboit les mouvemens: il n'y eut qu'une légère escarmouche à l'arrière-garde, & les Prussiens reprirent paisiblement leur poste de Beneschau. Lorsqu'une armée où il se trouve 150 escadrons, séjourne au-delà de huit jours dans le même camp, il n'est pas étonnant que les fourrages viennent à lui manquer, surtout lorsque c'est un pays de montagnes & de bois, & qu'il est impossible d'obliger le plat pays à livrer des subsistances. C'est ce qui força le Roi à choisir un autre camp, où il pût trouver des fourrages & qui en même temps le rapprochât de sa boulangerie. L'armée décampa donc le lendemain, passa la Sasawa à Borschitz & vint se poster auprès de Pyscheli. En même temps Mr de Nassau fut détaché avec 10 bataillons & 30 escadrons, pour déloger de Kamerbourg un corps ennemi de 10,000 hommes, tant troupes réglées que hongroises. Mr de Nassau l'attaqua sur une hauteur avantageuse qu'il occupoit; quelques coups de canon mirent l'ennemi en désordre; il abandonna son poste pour repasser la Sasawa à Rattay. Mr de Nassau les cotoya & s'apperce-

vant qu'ils vouloient gagner Kolin avant lui, il les prévint, & s'empara de ce poſte. Depuis l'eſcarmouche de Kamerbourg, perſonne n'eut des nouvelles de Mr de Naſſau, qui de ſon côté ne put en faire parvenir aucune, tant les troupes légères des Autrichiens avoient par leur nombre la ſuperiorité ſur celles des Pruſſiens: ils étoient dans un terrain fourré, avoient la faveur du pays, étoient informés de tout, tandis que les Pruſſiens n'étoient inſtruits de rien. Les Autrichiens agiſſoient de tous les côtés pour ſe procurer cette ſupériorité ſur les Pruſſiens; ils penſèrent ſurprendre à Pardubitz avec ſon régiment le Colonel Zimernau, qui avoit dans ce fort la garde du magaſin: 1500 grenadiers & 600 houſards, venus de la Moravie, ſe déguiſèrent en payſans, & ſous prétexte de livrer au magaſin, ils eſſayèrent de s'introduire dans la ville au moyen de leurs chariots. La trame fut découverte par un Autrichien qui lâcha imprudemment un coup de piſtolet; les gardes des portes & des ravelins firent feu ſur cette troupe, qui perdit ſoixante hommes. Cette défenſe fit beaucoup d'honneur à la vigilance de Mr de Zimernau, & laiſſa aux

ennemis le regret d'avoir inutilement perdu du monde. Peu après que le Roi eut pris le camp de Pyſcheli, le Prince de Lorraine prit celui de Beneſchau; il avoit le pays à ſa dévotion, les cercles lui livroient ſes vivres & il parvint à ſubſiſter quelques jours encore là où les Pruſſiens auroient péri de faim s'ils y ſuſſent reſtés: il ſe porta enſuite ſur Kamerbourg, où il paſſa la Saſawa, dirigeant ſa marche ſur Janowitz en gardant ces marais à dos. Le deſſein du prince, ou pour mieux dire du vieux Maréchal Traun, étoit d'obliger le Roi d'opter entre la Siléſie ou la Bohème. Si le Roi reſtoit auprès de Prague, les ennemis lui coupoient la communication avec la Siléſie, & ſi le Roi tiroit vers Pardubitz, Prague & la Bohème étoient perdus. Ce projet étoit beau & digne d'admiration: le Maréchal Traun y ajoutoit la ſage précaution de choiſir toujours des camps inattaquables, pour ne point être obligé de combattre malgré lui. Si le Roi avoit pu aller aux ennemis au moment où ils décampèrent, il auroit pu les forcer au combat, ou il auroit gagné ſur eux le poſte de Kuttenberg, ce qui auroit ruiné tous leurs deſſeins. Le manque de pain, raiſon

ſi ſouvent alléguée dans le récit de cette campagne, empêcha cette opération. Cependant, pour tenter l'impoſſible, le Roi avança le lendemain avec l'aile de l'armée; le Prince Léopold devoit ſuivre avec le pain qu'on attendoit de Prague. Le bonheur voulut qu'à Koſteletz, où le Roi prit ſon camp, il trouvât pour trois jours du pain, du vin & des viandes deſtinées aux ennemis; il fit diſtribuer ces proviſions à ſes troupes. Son intention étoit de gagner le lendemain Janowitz; mais il fut trompé par des eſpions qui aſſurèrent que le Prince de Lorraine y étoit déjà. On tourna donc ſur la gauche & l'armée ſe campa à Kaurzim, à un mille de l'Elbe. Ce ne fut qu'alors qu'on apprit que Mr de Naſſau étoit à Kolin & qu'un convoi de pain arriveroit inceſſamment de Leutmeritz à l'armée; pour en faciliter le tranſport, on garnit de grenadiers Brandeis & Nienburg. Le lendemain le Prince Léopold rejoignit l'armée; le jour d'après on ſe porta ſur Planiany. L'ennemi avoit eu deſſein d'y venir; auſſi y trouva-t-on d'abondantes ſubſiſtances. L'aile droite des Pruſſiens étoit au couvent de Zasmuky, éloigné d'un quart de mille de la gauche

des Autrichiens: des marais & des bois ſéparoient les deux armées. Cependant il y avoit tout à craindre pour Pardubitz; les Autrichiens en étoient plus près d'une demi-marche que les Pruſſiens. On y envoya avec 8 bataillons & 10 eſcadrons Mr Du Moulin, qui paſſa par Kolin & couvrit Pardubitz & les magaſins. Le point principal alors étoit de gagner Kuttenberg: il n'y avoit point de temps à perdre, ſi l'on y vouloit devancer les ennemis. Quoique les troupes fuſſent fatiguées de trois marches conſécutives, il fut réſolu que par un effort on arriveroit le lendemain à Kuttenberg, où que l'on forceroit le Prince Charles au combat. Ni l'un ni l'autre n'arriva. Un brouillard épais qui dura depuis 6 heures du matin jusqu'à midi, fit perdre la moitié de cette journée, & quelque diligence qu'on fît dans la ſuite, il fut impoſſible d'arriver à la fin du jour plus loin qu'à Groſs-Gubel, où l'on dreſſa les tentes. L'armée avoit la ville de Kolin & l'Elbe à dos à la diſtance d'un demi-mille; ſes deux ailes étoient appuyées à des villages; une petite plaine étoit devant le front bornée par un bois touffu, où campoit le Prince de Lorraine: ce Prince ſe

ſervit de l'avance que ſa poſition lui donnoit ſur celle des Pruſſiens, & dès le ſoir il envoya un gros détachement pour occuper la hauteur de Jean Baptiſte, fort eſcarpée & qui domine ſur tous les environs. Le Roi auroit voulu ſe battre avant d'avoir conſommé ſes magaſins; une affaire générale convenoit à ſes intérêts; mais elle ne convenoit pas à ceux des Autrichiens, & ils l'évitèrent toujours ſoigneuſement. Tandis que le Prince de Lorraine & Traun s'établiſſoient ſur la cime des rochers, Nadaſti vint ſe placer ſur la droite des Pruſſiens avec 6,000 Hongrois; Guilan, avec un corps de la même force, ſe mit dans le bois qui bornoit le front de la plaine; Trenck & Moratz ſe mirent ſur la gauche avec leurs troupes légères, pour reſſerrer l'armée dans ſon camp & l'empêcher d'en ſortir pour aller fourrager. Il paroîtra peut-être étrange que les Pruſſiens n'ayent rien tenté pour déloger ces corps de leur voiſinage; mais ces corps avoient des défilés devant eux, & on ne pouvoit venir à eux qu'avec déſavantage. La mauvaiſe nourriture des troupes, la miſère & les fatigues qu'elles avoient ſouffertes, occaſionnèrent un grand nombre

de maladies; il n'y avoit pas 100 hommes par régiment exempts de la dyſſenterie; les officiers n'étoient pas mieux; les fourrages du camp étoient conſommés; on ne pouvoit avoir des vivres que de l'autre côté de l'Elbe; la ſaiſon devenoit plus rude de jour en jour; toutes ces raiſons obligèrent à repaſſer l'Elbe à Kolin & à cantonner les troupes pour conſerver & rétablir les malades. L'armée décampa le 9 de Novembre & fit ſa retraite en ſi bon ordre, que quand même le Prince de Lorraine auroit voulu l'entamer, on auroit pu ſur ce terrain engager avec avantage une affaire générale. Dix bataillons garnirent la ville de Kolin, poſtés derrière des murailles qui formoient un retranchement naturel; on plaça les batteries ſur des éminences plus près de la ville, d'où elles dominoient ſur tout le terrain: Kolin & Pardubitz devenoient alors des poſtes importans, parce qu'ils aſſuroient la communication avec la Siléſie comme avec Prague. Entre ces deux têtes on établit des poſtes le long de la rivière, & derrière cantonnoient les troupes. A peine les Pruſſiens eurent-ils paſſé l'Elbe que les pandours attaquèrent Kolin; mais ils

y furent ſi mal reçus, qu'ils perdirent l'envie d'y revenir. La nuit du 12 les grenadiers de la Reine avec toutes les troupes hongroiſes tentèrent une nouvelle attaque & furent partout repouſſés vigoureuſement; ils y perdirent 300 ſoldats tués; Trenck, ce fameux pillard, y fut bleſſé. Le Prince de Lorraine croyoit la campagne finie & auroit voulu donner aux troupes un repos qu'elles avoient bien mérité par les fatigues qu'elles avoient eſſuyées en Alſace & en Bohème: la cour de Vienne penſa autrement, & elle donna des ordres exprès au Prince de Lorraine de continuer les opérations. Le Roi ſe flattoit de l'idée que l'ennemi prendroit ſes quartiers entre l'Elbe & la Saſawa; dans le deſſein où il étoit de tomber deſſus par Pardubitz & Kolin & de nettoyer d'Autrichiens les cercles de Czaslau & de Chrudim. Il avoit pris ſon quartier à Turnow, proche de Pardubitz; celui du Prince Léopold étoit peu éloigné de Kolin. L'ennemi fit dans ce temps-là des mouvemens qui ſembloient dénoter qu'il avoit quelque deſſein ſur Pardubitz; ce qui engagea ce Prince à s'approcher davantage des quartiers de la gauche. Sur ces entrefaites

on

on intercepta des lettres de Vienne; elles annonçoient un grand deſſein, qui devoit s'exécuter le 18 de Novembre. Le Général d'Einſiedel, qui commandoit à Prague, mandoit que l'ennemi faiſoit travailler à des échelles dans tous les villages voiſins, & le Général Naſſau avertiſſoit qu'il s'attendoit dans quelques jours à être attaqué à Kolin; il n'y avoit rien à craindre pour Pardubitz, où ſe trouvoit l'aile gauche de l'armée.

De mille en mille le long de l'Elbe il y avoit des poſtes d'infanterie, & 40 eſcadrons de houſards étoient diſtribués entre deux, pour veiller aux patrouilles & ſur les moindres mouvemens des troupes de la Reine. Par ces précautions le Roi devoit toujours être averti d'avance, au cas que l'ennemi tentât le paſſage de l'Elbe; il n'y avoit donc proprement que la ville de Prague pour laquelle il y eût à appréhender. Le Roi y envoya Mr de Rottembourg avec ſes dragons & trois bataillons, pour en renforcer la garniſon. Ce jour critique, le 18, arriva enfin & ne produiſit de la part de l'ennemi que beaucoup de marches & de contremarches; le 19 parut plus déciſif. On

entendit dès les 5 heures du matin des décharges du gros canon & un feu d'infanterie assez vif. Le Roi envoya de tous côtés pour savoir où l'on tiroit; tout le monde étoit dans la prévention que c'étoit quelque nouvelle tentative sur Kolin. Les coups qu'on entendoit, se tiroient à la droite de l'armée, & comme le Général Nassau s'étoit attendu à quelque entreprise du Prince de Lorraine sur son poste & qu'on ne recevoit point d'autre nouvelle, on ajouta trop légèrement foi à ces apparences. On demeura dans cette incertitude jusqu'à midi, qu'un officier de housards fit au Roi le rapport, que pendant la nuit les troupes de la Reine avoient fait des ponts auprès de Solnitz; que la négligence des patrouilles avoit été cause qu'on ne s'en étoit apperçu qu'à la pointe du jour; que le Lieutenant Colonel de Wédel, dont le bataillon se trouvoit le plus proche, y avoit marché; que malgré le feu de 50 canons, il avoit repoussé trois fois les grenadiers autrichiens; que pendant 5 heures il avoit disputé ce passage au Prince de Lorraine; que les housards qu'il avoit envoyés à l'armée pour l'avertir de sa situation, ayant été tués en chemin

par des ulans qui s'étoient gliſſés dans les bois voiſins, faute de ſecours il s'étoit retiré en bon ordre par la forêt de Wiſchenjowitz pour rejoindre l'armée. Ce paſſage de l'Elbe étoit fâcheux, ſoit que la négligence des houſards en fût cauſe ou non & cette entrepriſe décidoit de toute la campagne. Le temps employé à ſe plaindre du deſtin auroit été perdu; on ne ſongea qu'à remédier au mal autant que les circonſtances le permettoient. L'armée reçut d'abord ordre de ſe raſſembler à Wiſchenjowitz, qui étoit au centre de ſes cantonnemens; on ne laiſſa à Pardubitz que 3 bataillons ſous les ordres du Colonel Retzow. L'armée ſe trouva à ſon rendez-vous le ſoir à 9 heures campée en front de bandière, à l'exception du corps de Mr de Naſſau qui étoit à Kolin, & de 2 bataillons détachés, l'un à Brandeis & l'autre à Nienbourg. Le bataillon de Wédel perdit 2 officiers & 100 hommes tant morts que bleſſés à l'affaire de Solnitz, qui ſera à jamais mémorable dans les faſtes pruſſiens. Cette belle action valut à Wédel le nom de Léonidas. Le Prince de Lorraine, ſurpris qu'un ſeul bataillon pruſſien lui eût diſputé pendant 5 heures le paſſage

de l'Elbe, dit aux officiers qui l'accompagnoient: la Reine feroit trop heureuſe ſi elle avoit dans ſon armée des officiers comme ce héros.

La ſituation critique où ſe trouvoient les affaires, porta le Roi à raſſembler les principaux officiers de ſes troupes, pour délibérer avec eux ſur le parti qu'il y avoit à prendre. La queſtion rouloit ſur deux objets: marcheroit-on à Prague pour ſe maintenir dans ce royaume, ou évacueroit-on Prague & la Bohême pour ſe retirer en Siléſie. Chacun de ces partis avoit des inconvéniens. Le Prince Léopold étoit d'avis de marcher à Prague, puiſqu'il y avoit encore quelque amas de farine à Leutmeritz, & qu'en abandonnant Prague on feroit en même temps obligé d'abandonner la groſſe artillerie que les chemins ne permettroient pas de traîner avec ſoi, outre le riſque que la garniſon avoit à courir par une retraite, au moins de 30 milles, jusqu'à ce qu'elle pût regagner par Leutmeritz & la Luſace les frontières de la Siléſie. Le Roi étoit du ſentiment qu'il falloit marcher en Siléſie, parce que c'étoit le parti le plus ſûr. Le projet de ſe maintenir à Prague donnoit à l'ennemi la facilité de couper

à l'armée toute communication avec la Silésie. Les Saxons en auroient fait autant sur leurs frontières, de sorte que cette armée auroit été ruinée avant le printemps, faute de vivres, de recrues, d'armes, de munitions de guerre, & de chevaux de remonte pour la cavalerie. D'ailleurs les communications fermées, d'où seroient venues les sommes pour payer les troupes, acheter des magasins &c. Comment le Général de Marwitz avec 22,000 hommes pouvoit-il couvrir les deux Siléfies contre l'armée du Prince de Lorraine? Ces raisons décidèrent pour le retour en Siléfie, où l'armée trouvoit toutes les ressources dont elle avoit besoin pour se rétablir, où les places fortes étoient remplies de magasins, le pays de subsistances, où l'on regagnoit la communication avec le Brandebourg, où enfin ni argent, ni chevaux, ni ressources ne pouvoient manquer. Et pour prendre les choses réellement telles qu'elles étoient, le Roi ne faisoit de perte en se retirant de la Bohème que celle de sa grosse artillerie. Tous les généraux se rangèrent de cet avis.

La résolution qui avoit été prise sur le champ, devoit être exécutée de même. Le

Roi fit partir un homme de confiance & de reſſource, nommé Bulow, ſon Aide de camp, pour porter à tous les corps détachés, ainſi qu'à la garniſon de Prague, l'ordre d'évacuer la Bohème. Mr de Naſſau fut inſtruit de prendre le chemin de Chlumetz ou de Néchanitz pour rejoindre l'armée, tandis que le Roi feroit vis-à-vis du Prince de Lorraine les mouvemens les plus convenables pour faciliter cette jonction. Bulow fut aſſez heureux pour traverſer des détachemens de houſards ennemis, & pour porter ſes ordres à ceux auxquels il devoit les rendre. Ce parti devenoit d'autant plus néceſſaire, que la garniſon de Prague n'avoit de ſubſiſtances que pour ſix ſemaines, & que la faim l'auroit contrainte de ſe rendre, ſi l'on avoit attendu ce terme. Le 20 de Novembre le Roi s'approcha de Chlumetz, afin de ſeconder les mouvemens de Mr de Naſſau; il demeura dans ce poſte, pour laiſſer à ce détachement le temps de gagner Bitſchow & Néchanitz. Le 22 l'armée ſe mit entre Pardubitz & Kœnigsgrætz, au village de Woititz, qui couvroit le défilé de Néchanitz. Les malades & le bagage ſous une bonne eſcorte prirent les devans pour

la Siléſie, afin d'alléger la marche des troupes. Mr de Retzow évacua Pardubitz; le 24 toute la cavalerie marcha à la rencontre de Mr de Naſſau & l'amena rejoindre l'armée. On fit défiler l'infanterie par Kœnigsgrætz, pour ſe cantonner dans les villages qui ſont en deça de l'Elbe. On reſta le 25 & le 26 dans cette poſition. Le 27 l'armée ſe partagea en trois colonnes, dont l'une prit le chemin du comté de Glatz; la ſeconde, que le Roi conduiſoit, paſſa par les gorges de Braunau; & la troiſième, conduite par Mr Du Moulin, enfila le chemin de Trautenau à Schatzlar. La première colonne ne fut point inquiétée dans ſa marche. La brigade de Truchſes, qui étoit à la ſeconde colonne & qui en faiſoit l'arrière-garde, fut attaquée en paſſant le ruiſſeau de la Métau proche du village de Pleſs. Truchſes s'amuſa mal à propos à eſcarmoucher avec les pandours, & il eut 40 hommes tant morts que bleſſés. Ce qui caractériſe bien l'eſprit hongrois, c'eſt qu'au milieu de cette eſcarmouche quelques cochons ſe mirent à crier dans le village de Pleſs; ce fut le ſignal de la trève, les pandours abandonnèrent les Pruſſiens & coururent tous

au village égorger des bêtes qu'ils aimoient mieux manger que de se battre : il y a surement dans l'histoire peu d'exemples d'escarmouches aussi vives, qui ayent eu un dénouement aussi grotesque. La colonne de Mr Du Moulin fut attaquée au village d'Else, mais avec si peu de vigueur, que cela ne mérite aucune considération. La colonne où étoit le Roi arriva le 4 Décembre à Tannhausen; le vieux Prince d'Anhalt y arriva presque en même temps. Le Prince Léopold étoit attaqué d'une maladie qui faisoit craindre pour ses jours. Le Maréchal de Schwérin avoit pris de l'humeur & quitta l'armée avant le retour en Silésie. Le Roi fut obligé de se rendre à Berlin, afin d'y prendre les arrangemens nécessaires pour la campagne prochaine, & de préparer en même temps les voies à quelques négociations, que l'on pouvoit rendre plus vives au cas que les circonstances l'exigeassent. Voici ce qui arriva aux autres corps dans leur retraite. Mr de Winterfeld ramena heureusement son détachement de Leutmeritz en Silésie; il fut harcelé en chemin, mais ses bonnes dispositions tinrent les Hongrois en respect. La garnison de Prague ne suivit

pas littéralement les ordres qu'elle avoit reçus. Mr de Einſiedel devoit faire ſauter les ouvrages du Wiſcherad & de St Laurent, il devoit faire crever les canons de la groſſe artillerie & en brûler les affuts, jeter dans l'eau les fuſils dont la garniſon de la Reine avoit été armée. Mr de Einſiedel crut fauſſement que ce premier ordre ſeroit révoqué ; il en ſuſpendit l'exécution jusqu'au moment de ſon départ: il fut trop tard alors. Lorsqu'il vit que le moment d'évacuer la ville approchoit, il raſſembla tous les chevaux qu'il put trouver, pour amener avec lui 42 pièces de campagne autrichiennes, à la place du gros canon qu'il falloit abandonner. Ce fut le 26 de Novembre que la garniſon ſortit de Prague. Mr de Einſiedel avoit ſi mal pris ſes précautions, que ſes troupes défiloient encore par la porte St Charles, que déjà 400 pandours s'étoient d'un autre côté introduits dans la ville. Ces Hongrois attaquèrent l'arrière-garde. Mr de Rottembourg, qui s'y trouvoit, fit tirer ſur eux quelques canons chargés à mitraille qui les continrent. Cette garniſon arriva le 30 à Leutmeritz. On s'y arrêta quelques jours, afin de s'y pourvoir de pain & de

proviſions. Quand Mr de Einſiedel arriva à Leipe, il apprit que les Saxons vouloient lui diſputer le chemin de la Siléſie; car le Prince de Lorraine n'avoit ſuivi le Roi que jusqu'à Nachod, d'où il avoit pris la route de la Moravie, & les Saxons celle des cercles de Buntzlau & de Leutmeritz. Il y eut quelques eſcarmouches en chemin avec les troupes légères des ennemis, mais peu importantes. Comme il arriva à Hochwald, bourg ſitué à deux milles de Friedland & à trois des frontières de la Siléſie, il apperçut un gros corps & apprit par des transfuges & des eſpions que c'étoit une partie du corps ſaxon aux ordres du Chevalier de Saxe, auquel 2,000 grenadiers autrichiens s'étoient joints. Mr de Einſiedel, qui ne s'étoit jamais trouvé en pareil cas, perdit entièrement contenance; il fut long-temps indécis s'il attaqueroit ces Saxons qui s'étoient fait des retranchemens avec de la neige entaſſée, ou s'il traverſeroit la Luſace pour rentrer en Siléſie. Les ennemis avoient fait de ſi grands abatis ſur le chemin de Friedland, qu'il étoit devenu impraticable dans cette ſaiſon. Mr de Rottembourg voyant que l'incertitude de Mr de Einſiedel laiſ-

ſeroit périr les troupes de froid & de miſère, fit reconnoître les chemins de la Luſace & prit en même temps la réſolution d'attaquer le Chevalier de Saxe, en ſe chargeant de l'événement. Un Capitaine, nommé Cottwitz, Saxon de naiſſance, déſerta la nuit & avertit le Chevalier des deſſeins de Rottembourg. Rottembourg ſe voyant trahi, profita de la trahiſon même. Il ſe mit le lendemain de bon matin en marche par ſa gauche & entra en Luſace. Les Saxons n'étoient occupés qu'à leur défenſe, & ils furent inſtruits en même temps qu'un gros corps pruſſien aux ordres de Mr de Naſſau défiloit par la Siléſie pour leur tomber à dos; ils étoient ſi occupés de ces nouvelles, que la garniſon de Prague leur échappa heureuſement. Mr de Rottembourg cheminoit toujours; un colonel Vitzthum, qui commandoit ſur la frontière de la Luſace, voulut s'oppoſer à ſon paſſage; mais lorsqu'il vit le nombre des Pruſſiens auquel il auroit à faire, il ſe déſiſta de ſon oppoſition. Le Général ſaxon Arnheim, ſous les ordres duquel il étoit, envoya un autre officier pour interdire le paſſage aux Pruſſiens; mais Rottembourg en l'accablant de politeſſes pourſuivit ſa

route & arriva le 13 Décembre aux frontières de la Siléſie, où ces troupes furent employées à former la chaîne des quartiers depuis la Luſace jusqu'au comté de Glatz. Telle fut la fin de cette campagne, dont les préparatifs annonçoient de plus heureux ſuccès. Ce grand armement, qui devoit engloutir la Bohème & même inonder l'Autriche, eut le ſort de cette flotte, nommée l'invincible, que Philippe II d'Eſpagne mit en mer pour conquérir l'Angleterre.

Il faut convenir qu'il eſt plus difficile de faire la guerre en Bohème que partout ailleurs. Ce royaume eſt environné d'une chaîne de montagnes qui en rendent l'entrée & la ſortie également dangereuſes. Prît-on même la ville de Prague, il faudroit une armée pour la garder; ce qui affoiblit trop le corps qui doit agir contre l'ennemi. On n'y peut aſſembler des magaſins qu'en hiver, où les habitans ſont contraints par la rigueur de la ſaiſon de demeurer dans leurs villages. Quelques contrées fertiles peuvent fournir des ſubſiſtances pour de grandes armées; les fourrages ſecs & le fourrage verd ne ſauroient y manquer: mais d'autres cercles montueux & chargés de bois ſont trop ſtériles

pour qu'une armée y séjourne long-temps. D'ailleurs on n'y trouve aucune place tenable, & si les Autrichiens veulent chasser l'ennemi de ce royaume sans en venir à une bataille, ils sont maîtres de l'affamer en lui coupant ses communications; à quoi cette chaîne de montagnes dont la Bohème est environnée, fournit tout ce qu'un officier intelligent peut désirer en fait de gorges & de postes propres à intercepter les convois. Il n'y a qu'une seule méthode à suivre pour prendre ce royaume.

Aucun général ne commit plus de fautes que n'en fit le Roi dans cette campagne. La première fut certainement de ne s'être pas pourvu de magasins assez considérables pour se soutenir au moins six mois en Bohème. On sait que pour bâtir l'édifice d'une armée il faut se souvenir que le ventre en est le fondement; mais ce n'est pas tout. Il entre en Saxe, sans ignorer que les Saxons avoient accédé au traité de Worms: ou il falloit les forcer à changer de parti, ou il falloit les écraser avant de mettre le pied en Bohème. Il fait le siége de Prague & envoie un foible détachement à Béraun contre Mr de Bathyani; si les troupes n'avoient pas fait des prodiges de

valeur, il auroit été cauſe de leur perte. Prague priſe, il étoit certainement de la bonne politique de marcher avec la moitié de l'armée droit à Mr de Bathyani, de l'écraſer avant l'arrivée du Prince de Lorraine & de prendre le magaſin de Pilſen, la perte duquel auroit empêché les Autrichiens de retourner en Bohême: ils auroient été obligés d'amaſſer de nouveau des ſubſiſtances, ce qui demande du temps; de ſorte que cette campagne auroit été perdue pour eux. Si l'on ne s'y eſt pas pris avec aſſez de zèle pour remplir les magaſins pruſſiens, il ne faut point l'imputer au Roi, mais aux commis des vivres, qui ſe faiſoient payer les livraiſons & laiſſoient les magaſins vuides. Mais comment ce Prince eut-il la foibleſſe d'adopter le projet de campagne du Maréchal de Belle-Isle qui le mena à Tabor & à Budweis, lorsqu'il convenoit lui-même que ce projet n'étoit conforme ni aux conjonctures, ni à ſes intérêts, ni aux lois de la guerre? Il n'eſt pas permis de pouſſer la condeſcendance auſſi loin. Cette faute en entraîna une foule d'autres à ſa ſuite. Enfin étoit-il bien permis de mettre ſon armée en cantonnemens, l'ennemi ne campant qu'à une marche de

ces quartiers? Tout l'avantage de cette campagne fut pour les Autrichiens. Mr de Traun y joua le rôle de Sertorius, & le Roi celui de Pompée. La conduite de Mr de Traun eſt un modèle de perfection que tout militaire qui aime ſon métier doit étudier, pour l'imiter s'il en a les talens. Le Roi eſt convenu lui-même qu'il regardoit cette campagne comme ſon école dans l'art de la guerre, & Mr de Traun comme ſon précepteur. La fortune eſt ſouvent plus funeſte aux princes que l'adverſité: la première les enivre de préſomtion; la ſeconde les rend circonſpects & modeſtes.

CHAPITRE XI.

Les Autrichiens font une invaſion dans la haute Siléſie & dans le comté de Glatz; ils ſont repouſſés par le Prince d'Anhalt & le Général Lehwald. Négociations en France. Mort de Charles VII. Intrigues des François en Saxe. Autres négociations avec les François. Négociations avec les Anglois pour la paix: difficulté qu'y met le traité de Varſovie. L'Angleterre promet ſes bons offices. Préparatifs pour la campagne. Le Roi part pour la Siléſie. Le jeune Électeur de Bavière fait en 1745 *la paix de Fuſſen avec l'Autriche.*

1745. A peine le Roi eut-il quitté l'armée que les Autrichiens voulurent profiter de ce qu'ils appeloient la terreur des Pruſſiens. Ils entrèrent dans la haute Siléſie & dans le comté de Glatz. Mr de Marwitz, dont le corps cantonnoit aux environs de Troppau, ſe retira avant l'appro-

l'approche de l'ennemi à Ratibor, où il mourut. Le Prince Thierry reconduisit ce corps par Cosel & Brieg, pour joindre l'armée aux environs de Neisse. Mr de Lehwald, qui commandoit dans le comté de Glatz, se retira de même vers la capitale, avant que l'ennemi fût à portée. Ces retraites se firent sans perte, parce qu'en rétrogradant à propos, on fit manquer aux Autrichiens l'occasion d'en profiter. Le Roi se vit alors obligé de retourner en Silésie, pour prendre avec le vieux Prince d'Anhalt des mesures capables de déranger les projets du Prince de Lorraine. Le Prince d'Anhalt amassa un gros corps auprès de Neisse. Le 7 Janvier *) il passa la rivière & marcha droit à l'ennemi; ses troupes s'assembloient à la pointe du jour & passoient les nuits en cantonnemens resserrés. A son approche, Traun abandonna le poste de Neustadt & reprit le chemin de la Moravie. Dans cette retraite les Autrichiens couchèrent cinq jours sur la neige; il en périt beaucoup de froid & beaucoup désertèrent. Le Prince d'Anhalt ne put entamer qu'une partie de leur arrière-

*) 1745.

garde, ſur laquelle il fit quelques priſonniers, après quoi il prit poſte à Jægerndorff & à Troppau. Mr de Naſſau, avec un corps de 6,000 hommes, nettoya la haute Siléſie, vers Ratibor & de l'autre côté de l'Oder, des Hongrois qui l'infeſtoient; Mr de Lehwald, avec un nombre pareil de troupes, revint à Glatz, pour chaſſer de ce comté les Autrichiens qui vouloient s'y établir. Naſſau délogea ſans peine les Hongrois de Troppau, & fondit brusquement ſur Oderberg & de là ſur Ratibor, dès que Mr de Traun fut de retour en Moravie: 3,000 ennemis furent ſurpris dans Ratibor; les Hongrois ayant vainement tenté de s'ouvrir un paſſage à la pointe de l'épée, voulurent ſe ſauver par le pont de l'Oder; mais la foule qui ſe preſſoit d'y paſſer, le fit rompre; en même temps les Pruſſiens forcèrent la ville, & ce qu'ils ne paſſèrent pas au fil de l'épée, ſe noya ou fut pris. Un autre corps hongrois, commandé par le Général Caroli, n'attendit pas l'approche de Mr de Naſſau & ſe retira de Pleſſe dans la principauté de Teſchen. Dans ce temps-là Mr de Lehwald s'avançoit vers Wenzel Wallis, qui s'étoit porté ſur Habelſchwerd. Cette ville

eſt ſituée dans une vallée qui confine à la Moravie. Lehwald entra par Johannesberg dans le pays de Glatz, & ſe trouva bientôt vis-à-vis des ennemis, poſtés dans un terrain avantageux auprès du village de Plomnitz; devant leur front ſerpentoit un ruiſſeau dont les bords en bien des endroits étoient d'un accès difficile. Rien n'arrêta Mr de Lehwald; il *) attaqua les Autrichiens, les troupes ſurmontèrent tous les obſtacles, elles franchirent le ruiſſeau, gravirent la montagne & fondirent ſi brusquement & avec tant d'audace ſur l'ennemi, qu'ils le chaſſèrent de ſon poſte. Les Autrichiens tentèrent de ſe reformer dans un bois qui étoit derrière le champ de bataille; mais ils en furent empêchés par les grenadiers pruſſiens, qui les pourſuivirent la baïonnette au bout du fuſil. Derrière ce bois il y avoit une petite plaine, puis un taillis, dont l'ennemi tenta pour la ſeconde fois de profiter; mais on l'attaqua ſi impétueuſement, que la confuſion devint entière & la fuite générale. Lehwald n'avoit que 400 houſards, qu'on crut ſuffire dans un pays montueux & difficile; s'il

*) 13 Février.

avoit eu plus de cavalerie, peu d'ennemis auroient échappé. Ce corps, qui s'enfuit en Bohême, perdit 900 hommes à cette affaire. Les Pruſſiens prirent 3 canons & firent 100 hommes priſonniers; il ne leur en coûta que 30 ſoldats tant morts que bleſſés. On regretta beaucoup le brave Colonel Gaudi, officier de réputation; il avoit rendu un ſervice important au feu Roi au ſiége de Stralſund; il indiqua un paſſage par lequel on ſe rendit maître du retranchement des Suédois en le tournant du côté de la mer, qui alors étoit baſſe. Tant de ſuccès auſſi rapides encouragèrent les Pruſſiens & ôtèrent aux troupes de la Reine l'envie de prolonger davantage cette campagne. Chacun retourna de ſon côté dans les quartiers d'hiver & demeura tranquille chez ſoi.

La fortune avoit encore marqué ſa faveur aux Pruſſiens par la naiſſance d'un fils dont la Princeſſe de Pruſſe étoit accouchée *); ce qui aſſuroit la ſucceſſion à la branche régnante, qui jusqu'alors ne s'étoit étendue qu'aux trois frères du Roi. A Berlin la cour attendoit l'arrivée du Maréchal de Belle-Isle, que Louis XV envoyoit à ſes al-

*) le 25 Septembre 1744.

liés, pour concerter avec eux les mesures à prendre pour l'ouverture de la campagne prochaine. Le Maréchal s'étoit rendu à Munich, de là à Cassel, où il fut averti d'éviter pour se rendre à Berlin le chemin par le pays de Hanovre. On lui indiqua une route plus sûre qui menoit par le Eichsfeld à Halberstadt. Le Maréchal, imbu de son caractère d'Ambassadeur & du titre de Prince d'Allemagne, rejeta cet avis, & par une suite de cet aveuglement, prit le chemin ordinaire. A peine arrive-t-il à Elbingerode, que des dragons hanovriens l'arrêtent; il a la présence d'esprit de déchirer tous ses papiers. On le mène en triomphe à Hanovre, où le conseil s'applaudit d'avoir pris un Maréchal de France, l'homme de confiance de la ligue de Francfort, enfin un homme qui jouoit un si grand rôle en Europe: il est transféré en Angleterre; on lui donne pour prison le château de Windsor, où il reste quelques mois, & il n'est échangé qu'après la bataille de Fontenoy. La fierté du Roi de France souffroit de l'affront que les Hanovriens lui faisoient dans la personne de son ambassadeur. On disoit à Versailles que les Hano-

vriens avoient manqué dans cette occaſion au reſpect dû à la majeſté impériale & au droit des gens, en arrêtant ſur les grands chemins & comme un voleur un homme revêtu d'un caractère public. On diſoit à Londres qu'après la déclaration de guerre, tout officier françois qui paſſoit ſans paſſe-port ſur les terres du Roi d'Angleterre, pouvoit être arrêté de bon droit: qu'on regardoit le Maréchal de Belle-Isle comme officier & non comme Ambaſſadeur, ce caractère n'étant point indélébile & n'étant valable qu'à la cour où le miniſtre eſt accrédité. Il n'y avoit proprement que la vengeance du Roi d'Angleterre d'intéreſſée à l'humiliation du Maréchal de Belle-Isle. George le regardoit comme l'auteur de la guerre d'Allemagne, comme un homme qui l'avoit forcé à donner ſa voix à l'Empereur Charles VII, & qui l'avoit contraint l'année 1741 d'accepter la neutralité, lorsque le Maréchal de Maillebois menaçoit l'électorat de Hanovre. Le Maréchal de Belle-Isle étoit donc regardé comme l'ennemi juré de la maiſon de Bronſwic. A ces déſagrémens publics qu'eſſuyoit Louis XV, il s'en joignoit de particuliers. La Ducheſſe de Châteauroux,

exilée de Metz, mourut de douleur d'avoir eſſuyé un traitement ſi rigoureux. La convaleſcence du Roi réveilla ſes premiers feux; l'Amour que la Religion avoit offenſé, s'en vengea à ſon tour en ranimant plus vivement que jamais dans le cœur du Roi ſa paſſion pour ſa maîtreſſe. Dans le temps qu'on négocioit ſon retour, il apprend qu'elle eſt morte. Jamais ſacrement ne cauſa tant de remords que celui que Louis XV avoit reçu à Metz; il ſe reprocha la mort d'une perſonne qu'il avoit tendrement aimée, des déſirs qu'il ne pouvoit plus ſatisfaire, & des regrets inutiles émurent ſi violemment ſa ſenſibilité, qu'il ſe retira pour quelque temps du monde. La maladie de ce Prince, funeſte à ſes alliés & à ſa maîtreſſe, lui procura au moins la ſatisfaction la plus douce qu'un ſouverain puiſſe avoir, celle d'obtenir le nom de Louis le Bien-aimé, déſignation préférable au titre de Saint & de Grand que la flatterie & rarement la vérité donne aux rois.

Si le Roi de France éprouvoit des contre-temps, la Pruſſe étoit expoſée à des malheurs plus réels, depuis la fâcheuſe campagne de 1744 en Bohême: d'auxiliaire elle étoit deve-

nue partie belligérante, & le theâtre de la guerre, qui avoit été en Alsace, s'étoit transporté sur les frontières de la Siléfie. La mauvaise volonté des Saxons s'étoit manifeftée assez ouvertement pour qu'on pût prévoir que si cela dépendoit d'eux, ils tâcheroient d'attirer la guerre au cœur des anciens États prussiens. Il falloit, pour réfister à ces ennemis, des dépenses exorbitantes, & avec cela même il auroit été presque impossible d'éviter la ruine du plat pays. Ces considérations faisoient envisager la paix comme l'unique moyen de se tirer d'une situation aussi critique. La France s'étoit engagée d'assister efficacement les Prussiens. Le Roi écrivit une lettre pathétique à Louis XV, pour lui rappeler ses engagemens; il parut par sa réponse qu'il étoit aussi froid pour l'intérêt de de ses alliés que sensible aux siens propres; cependant la guerre de Bohème ne s'étoit faite que pour sauver l'Alsace.

Il ne manquoit plus pour embrouiller davantage la politique des puissances européennes, que la mort de l'Empereur Charles VII. Ce prince décéda le 18 de Janvier de l'année 1745. Il pousta la bienfaisance à l'excès, & la libéralité

à un tel point, qu'il fut réduit lui-même à l'indigence: il perdit deux fois ſes États, & ſans ſa mort qui prévint les malheurs qui l'attendoient, il ſeroit ſorti pour la troiſième fois de ſa capitale en fugitif. Ce fut là le moment de la diſſolution de la ligue de Francfort, à laquelle les François avoient déjà porté atteinte en ne rempliſſant aucun des articles de cette alliance. Le nom de l'Empereur avoit légitimé l'aſſociation des Princes qui avoient pris ſa défenſe; toutes leurs démarches avoient été conformes aux lois de l'Empire; dès qu'il ne fut plus, l'objet de cette liaiſon étoit détruit. Les princes de l'Empire n'avoient plus un but commun, & les mêmes intérêts ne les attachoient plus à ceux de la Pruſſe. Il étoit facile de prévoir que la nouvelle maiſon d'Autriche tenteroit l'impoſſible pour faire rentrer dans ſa maiſon la couronne impériale. A Verſailles on regardoit en ſecret la mort de l'Empereur comme un heureux dénouement, qui alloit terminer les embarras de la France. On étoit las de lui payer des ſubſides conſidérables, & l'on ſe flattoit de faire avec la Reine de Hongrie un troc de la couronne impériale contre une bonne

paix. Ce qui donnoit le plus d'avantage à la cour de Vienne pour l'élection, c'étoit que le tiers des électeurs étoit aux gages du Roi d'Angleterre & que l'Électeur de Maïence, dont l'influence avoit du poids dans les délibérations de l'Empire, étoit dévoué à la Reine de Hongrie. De plus, quel candidat pouvoit-on opposer au Grand Duc de Toscane? L'Électeur Palatin étoit trop foible, le jeune Électeur de Bavière n'avoit point encore l'âge prescrit par la bulle d'or pour être éligible. Le trône impérial étoit regardé comme incompatible avec celui de la Pologne, ce qui sembloit exclure l'Électeur de Saxe; il ne restoit donc que le Grand Duc de Toscane, soutenu par les armées de la Reine de Hongrie, par l'argent des Anglois & par les intrigues du clergé. La cour de Versailles sentoit les difficultés qu'elle rencontreroit cette fois à exclure le Grand Duc du trône; elle voulut cependant lui susciter des rivaux, pour rendre les conditions de son accommodement plus avantageuses. Le Comte de Saxe contribua le plus à faire tomber le choix de la cour sur Auguste III, Roi de Pologne. Mr d'Argenson saisit vivement cette idée, dans la vue de

brouiller par cette rivalité le Roi de Pologne & la Reine de Hongrie: il ne crut trouver d'oppoſition à l'exécution de ce projet que de la part de la Pruſſe, étant exactement informé des ſujets de mécontentement qui ſubſiſtoient entre ces deux princes.

En effet le Roi de Pologne n'avoit rien négligé pour rendre le Roi de Pruſſe irréconciliable. Dès le commencement de l'année 1744 Auguſte avoit eſſayé de faire accéder la république de Pologne à l'alliance qu'il venoit de conclure avec la maiſon d'Autriche, & qui n'étoit proprement qu'un renouvellement de garantie de la pragmatique Sanction. Il repréſenta à la diète de Varſovie la néceſſité d'augmenter l'armée de la couronne de 20,000 hommes, pour réſiſter aux deſſeins d'un voiſin ambitieux, qui alloit incontinent fondre ſur la république: il conclut une alliance offenſive & défenſive avec la Ruſſie; tout le monde ſe diſoit à l'oreille que c'étoit contre la Pruſſe. Le Roi de Pologne ayant paſſé par la Siléſie pour ſe rendre à la diète de Pologne, il n'y eut point d'impoſtures qu'il ne débitât, tant à Varſovie qu'aux autres cours de l'Europe, ſur le peu d'égards qu'on

avoit eus pour sa famille & pour sa personne, quoique tous les respects qu'on doit aux têtes couronnées lui eussent été rendus. Le passage des troupes prussiennes par la Saxe fit crier encore plus fort: on leur alléguoit comme exemple pareil, qu'en l'année 1711 les Saxons avoient passé par le Brandebourg pour attaquer les Suédois; ils trouvoient ces exemples bons pour eux & mauvais pour les autres. On avoit offert au Roi de Pologne d'avoir soin de ses intérêts, de marier la Princesse Marianne sa fille au fils de l'Empereur. Les ministres françois & prussiens n'épargnèrent pas même des offres considérables pour gagner le Comte de * * * & pour lui persuader de prendre le parti de l'Empereur: le tout en vain. La place étoit déjà prise & occupée par les Anglois, les Autrichiens & les Russes. Tant de traits de mauvaise volonté de la part des Saxons n'empêchèrent pas qu'avant la guerre le Roi ne permît à 6 régimens qu'ils avoient en Pologne de traverser la Silésie pour se rendre en Lusace.

Selon le traité du Roi de Pologne avec la Reine de Hongrie, il ne devoit en cas de guerre lui fournir que 6,000 hommes. Dès que les

Prussiens furent en Bohème, 22,000 Saxons se joignirent aux Autrichiens, & la Saxe interdit aux Prussiens le passage des vivres & des munitions de guerre; cela étoit équivalent à une déclaration de guerre dans les formes. Le Roi de Prusse crut devoir avertir ces voisins si acharnés contre lui, des mauvaises affaires qu'ils alloient s'attirer à eux-mêmes: cette déclaration, peut-être faite à contretemps, révolta leur amour propre & augmenta encore la haine qu'ils avoient pour les Prussiens. Lorsque ceux-ci abandonnèrent la Bohème, le Comte * * * attribua leur malheur à son habileté; il dit que la Reine de Hongrie devoit la Bohème à la valeur des troupes saxonnes, & se vanta d'en avoir chassé les Prussiens.

* * *, non content de ces fanfaronades, avoit surtout à coeur de brouiller le Roi de Prusse avec la république de Pologne. Il faut se rappeler qu'il y a une loi sévère dans cette république contre ceux qui corrompent un membre de la diète. * * *, à force de récompenses, engagea un Staroste nomme Wilczewsky, à déclarer en pleine diète, que le ministre prussien l'avoit corrompu moyennant la somme de 5,000 ducats;

ce qu'il fit d'un air repentant & d'un ton de vérité qui auroit pu ſéduire ; mais il fut ſévèrement examiné, & confondu par ſes propres dépoſitions. La diète de Grodno fut rompue incontinent, après qu'elle eut rejeté l'alliance de l'Autriche & l'augmentation de l'armée. La Pologne fourmilloit alors de mécontens, comme c'eſt l'ordinaire dans les États républicains, où la liberté ne ſubſiſte que par les partis différens qui contiennent alternativement l'ambition des factions contraires. Ces mécontens offrirent au Roi de Pruſſe de faire une confédération contre les Czartorinsky, les Potocky, ou proprement contre Auguſte III. Ç'auroit été le moyen de ſuſciter bien des embarras au Roi de Pologne ; mais le Roi de Pruſſe, qui loin de vouloir attiſer le feu de la guerre, déſiroit de l'éteindre, eut aſſez de modération pour conſeiller à ces Palatins de ne point troubler la tranquillité de leur patrie ; il fit même offrir à ce prince qui l'avoit ſi vivement offenſé, & qui vouloit retourner en Saxe, toutes les ſuretés qu'il pouvoit ſouhaiter pour ſon paſſage par la Siléſie. Les refus d'Auguſte III ne ſe reſſentirent pas de la politeſſe qui régnoit autrefois à ſa cour ; il

prit le chemin de la Moravie, province dont il méditoit la conquête en 1742. Il s'aboucha avec l'Empereur à Olmutz, d'où il pourſuivit ſon chemin par Prague pour ſe rendre à Dresde. * * * & ſon épouſe ſe rendirent à Vienne, où ils recueillirent les fruits de leur politique.

Dès que * * * fut de retour à Dresde, il expédia ſon premier commis, ſon homme de confiance, un certain Saul, à la cour de Vienne, pour régler avec Bartenſtein, Miniſtre de la Reine, le partage de la Siléſie. Ce fut un article ſecret, qu'on ajouta au traité de Varſovie. On promettoit au Roi de Pologne la principauté de Glogau & celle de Sagan; il s'engageoit à faire agir offenſivement ſes troupes en Siléſie, à renoncer à ſes prétentions à la couronne impériale & à donner ſa voix au Grand Duc de Toſcane; il offroit de plus de porter ſon corps d'auxiliaires à 30,000 hommes. On diffère ſur les avantages que la Reine de Hongrie promit au Roi de Pologne; quelques perſonnes prétendent que la cour de Vienne ſe chargea ſimplement d'avoir ſoin de ſes intérêts à la pacification générale, & qu'elle promit au Comte * * * la principauté de Teſchen avec

la dignité de prince de l'Empire. Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt pas naturel que le Roi ait été ſéduit par ces dernières conditions: la vraiſemblance donne du poids au partage de la Siléſie ſtipulé par le traité; & ce qui augmente les apparences, c'eſt que le Comte de St Séverin, qui étoit pour lors Ambaſſadeur de France en Pologne, crut avoir découvert cette particularité, dont le bruit étoit aſſez généralement répandu.

Tant de traités entre la cour de Vienne & celle de Dresde augmentoient les ombrages que la Pruſſe en devoit prendre. Le temps d'ouvrir la campagne approchoit. Cagnoni, chargé des affaires de la Pruſſe à Dresde, reçut ordre de faire expliquer le Comte de * * * ſur l'uſage auquel il deſtinoit les troupes ſaxonnes qui étoient en Bohème, & en un mot de tirer de lui une déclaration cathégorique, ſi ces troupes attaqueroient les provinces de la domination pruſſienne ou non. * * * battit la campagne & crut diſſimuler ſes intentions, qui étoient connues à toute l'Europe. Ces deux cours étoient en ces termes, lorsque la France fit propoſer au Roi de mettre la couronne impériale

ſur

ſur la tête d'un ennemi qui l'avoit ſi grièvement offenſé. Si ce prince n'avoit conſulté que ſon reſſentiment, il auroit rejeté bien loin une ſemblable propoſition. Il prit un parti plus modéré. La ſaine politique demandoit qu'il employât tous les moyens poſſibles de déſunir deux cours qui s'étoient liguées contre lui: au cas que le titre d'Empereur flattât le Roi de Pologne, ſes prétentions & celles de la Reine de Hongrie devoient les rendre irréconciliables; alors le Roi avoit beau jeu, car en s'accommodant avec la maiſon d'Autriche, il pouvoit fruſtrer Auguſte du trône qu'il briguoit. Mais ce qui rendoit ce projet de la France impoſſible dans l'exécution, c'eſt que la couronne impériale & celle de Pologne ne pouvant pas ſe réunir ſur la même tête, il auroit fallu préalablement qu'Auguſte abdiquât celle de Pologne, ce qui ne lui étoit pas permis ſelon les lois de ce royaume. Le Roi de Pruſſe ne fit donc point le difficile, ſe prêtant à tout ce que la France exigeoit de lui pour travailler conjointement avec elle à ce projet chimérique. Mr le Chevalier de Court avoit été chargé de cette négociation à Berlin: il s'étoit attendu à trou-

ver de la part du Roi plus de réſiſtance à conſentir à l'élévation de ſon ennemi, et il regarda ſon conſentement comme une marque de la condeſcendance de ce prince pour ſa cour.

Mais le Roi n'eut pas lieu d'être auſſi ſatisfait des plans que ce miniſtre propoſoit pour la campagne prochaine. Malgré ſes paroles emmiellées, on s'appercevoit que le deſſein de la France n'étoit point de faire des efforts en faveur de ſes alliés. On ne vouloit prendre aucun arrangement pour les ſubſiſtances de l'armée de Bavière; on vouloit différer le plus que l'on pourroit l'ouverture de la campagne. Les Allemands devoient aſſiéger Paſſau, les François Ingolſtadt, & perſonne ne penſoit aux entrepriſes que les Autrichiens pouvoient tenter dans cet intervalle. L'armée de Mr de Maillebois s'étoit retirée de la Lahn derrière le Mein; les François vouloient la renforcer & la laiſſer dans l'inaction. Les principales forces de cette monarchie devoient ſe porter en Flandre, où Louis XV avoit réſolu de faire une ſeconde campagne; & la diverſion dans le pays de Hanovre, ſtipulée par le traité de Verſailles. fut abſolument rejetée alors par le miniſtère,

Après que le Roi eut épuisé toutes les raisons qui auroient pu faire charger de sentiment le Ministre de France, il dressa une espèce de mémoire, qu'il envoya à Louis XV, dans lequel les opérations militaires des armées étoient adaptées aux vues politiques des deux cours, & leurs mouvemens compassés d'après la situation actuelle où elles se trouvoient, d'après les conjonctures présentes, & la possibilité de l'exécution. Il y étoit proposé de porter l'armée de Maillebois au delà de la Lahn entre la Franconie, la Westphalie & le bas Rhin, afin de brider l'Électeur de Hanovre par ce voisinage & de l'empêcher d'envoyer des secours en Bohême pour favoriser l'élection du Grand Duc. Cette armée servoit de plus à tenir tous ces cercles en respect, de même qu'à protéger l'Électeur Palatin, le Landgrave de Hesse & tous les alliés du défunt Empereur. Quand même ce moyen n'auroit pas été suffisant pour exclure entièrement le Grand Duc du trône impérial, il rendoit toujours les François maîtres de traîner en longueur cette élection, & qui gagne du temps a tout gagné. Le Roi insistoit également pour qu'on pourvût l'armée de Bavière de subsistan-

ces, ainſi que d'un bon général, & qu'elle s'aſſemblât auſſitôt que les Autrichiens commenceroient à remuer dans leurs quartiers, afin que les Pruſſiens & les Bavarois fiſſent leurs efforts en même temps contre leurs communs ennemis. Il avertiſſoit auſſi ſes alliés que la campagne de 1744 l'ayant fait revenir de la maxime de pourſuivre avec ardeur ſa pointe, il ne s'enfonceroit plus dans le pays de la Reine qu'autant qu'il pourroit être ſuivi de ſes ſubſiſtances; qu'ayant les Autrichiens & les Saxons ſur les bras, étant de plus menacé des Ruſſes, il avoit beſoin de redoubler de prudence, & que ſi les François ne prenoient pas de bonnes meſures pour traverſer l'élection impériale, il ſe trouveroit néceſſité à faire ſa paix avec la Reine de Hongrie. Les François envoyèrent ſur cela Mr de Valori à Dresde, pour perſuader au Roi de Pologne de briguer le trône impérial; mais le traité de Varſovie, l'aſcendant des Ruſſes à cette cour, & les guinées angloiſes lioient les mains aux Saxons.

Ce prélude confirmoit la cour de Berlin dans l'opinion que le Grand Duc deviendroit Empereur, que l'armée des alliés ſeroit mal-

heureuſe en Bavière, que les François n'auroient à cœur que leur campagne de Flandre & que leurs alliés feroient ſagement de penſer à eux-mêmes. Il auroit été à ſouhaiter qu'on eût pu parvenir à pacifier tous ces troubles, afin de prévenir une effuſion de ſang inutile; mais les tiſons de la diſcorde jetoient de nouvelles étincelles ſur toute l'Europe, & la bourſe des grandes puiſſances n'étoit pas encore épuiſée. Les Pruſſiens entamèrent à tout hazard une négociation avec les Anglois; ils ſe fondoient ſur l'eſpérance de trouver alors les eſprits plus enclins à la paix, & ſur une révolution qui venoit d'arriver dans le miniſtère anglois. Depuis que le Lord Carteret avoit fait le traité de Worms, la nation angloiſe avoit changé de diſpoſitions à ſon égard. On lui reprochoit d'être emporté & fougueux, & d'outrer tout par un effet de ſa vivacité. Un mécontentement général obligea le Roi à renvoyer un miniſtre qui étoit entré dans toutes ſes vues, & qui couvroit ſous l'apparence de l'intérêt national tous les pas que George faiſoit en faveur de ſon électorat: ce prince eut la mortification de ne pas pouvoir diſpoſer des ſceaux, & fut obligé

de les remettre au Duc de Newcaſtle. Le Lord Harrington devint Miniſtre; le peuple appela ce nouveau conſeil la faction des Pelhams, parce que ceux qui le compoſoient, étoient de cette famille. Ces nouveaux miniſtres écartèrent toutes les créatures de Carteret; mais ils ne pouvoient rompre les traités qu'il avoit conclus, ni changer ſubitement le mouvement impulſif qu'il avoit donné aux affaires générales de l'Europe. Carteret étoit faux, ſans garder les ménagemens que les caractères les plus malhonnêtes emploient pour déguiſer leurs vices. Harrington avoit la réputation d'homme de probité; plus timide que ſon prédéceſſeur, il réparoit ce défaut par toutes les qualités d'une ame bien née. Prévenu par le caractère perſonnel du miniſtre, on tenta par ſon moyen de trouver quelque acheminement à la paix générale. Voici quelques idées eſquiſſées qu'on lui communiqua: on pourvoira Don Philippe d'un établiſſement en Italie; la France gardera de ſes conquêtes, Ypres & Furnes, moyennant quoi l'Eſpagne prolongera pour 20 années, ou plus, la contrebande des Anglois; tous les alliés reconnoî-

tront Empereur le Grand Duc de Toſcane; la Pruſſe demeurera en poſſeſſion de la Siléſie ſelon la teneur du traité de Breslau. Les miniſtres anglois déclinèrent la négociation ſur ces articles; c'eſt que le Roi déſiroit la continuation de la guerre & qu'il contrecarra toutes les meſures des Pelhams pour la terminer. La cauſe de ces refus obſtinés fut enfin découverte à la Haye. Le plus beau génie & en même temps l'homme le plus éloquent de l'Angleterre, le Lord Cheſterfield, étoit alors ambaſſadeur en Hollande; il ne cacha point au Comte de Podewils, miniſtre de Pruſſe auprès des États généraux, que le traité de Varſovie mettoit des entraves à la bonne volonté des Pelhams, que par conſéquent le Roi de Pruſſe ne pouvoit point ſe flatter de réuſſir par des négociations, mais devoit s'oppoſer vigoureuſement aux deſſeins de ſes ennemis, qui tramoient ſa perte. Cela n'empêcha pas que les fréquentes inſinuations du miniſtre pruſſien à Londres ne conciliaſſent entièrement au Roi de Pruſſe l'affection du nouveau miniſtère, qui fit aſſurer ce prince qu'il n'attendoit que les occaſions pour le ſervir. Le conſeil de Milord Cheſterfield étoit le meilleur qu'on pût ſuivre.

On continua de négocier, mais l'attention principale du Roi se tourna sur tous les objets qui pouvoient lui assurer d'heureux succès pour la campagne prochaine. Un des plus importans sans doute étoit de former en Silésie de gros magasins; rien ne fut épargné pour les rendre considérables. On fit des efforts pour recompléter les troupes. Le soldat étoit largement entretenu dans les quartiers d'hiver, la cavalerie étoit remontée & complète; plus de 6,000,000 furent tirés du trésor pour fournir à tant de frais; outre cela les États avancèrent à titre d'emprunt 1,500,000 écus. Toutes ces sommes furent dépensées pour que le Roi pût réparer en 1745 les fautes qu'il avoit faites en Bohème en 1744. Après avoir mis la dernière main à ces préparatifs, le Roi partit *) de Berlin pour se rendre en Silésie.

Il apprit en chemin que l'Électeur de Bavière avoit signé avec la Reine de Hongrie le traité de Fussen. Voici comment cette paix fut amenée. Immédiatement après la mort de l'Empereur, Seckendorff s'étoit démis du commandement de l'armée; mais il en avoit si mal

*) 15 Mars.

disposé les quartiers, que ces troupes étoient toutes éparpillées; le terrain qu'elles occupoient, étoit trop vaste. Les Autrichiens, maîtres des places fortes & du cours du Danube, voyoient de quelle importance il étoit pour eux de finir d'un côté, avant de commencer leurs opérations d'un autre, & jugèrent par la position des Bavarois & de leurs alliés qu'ils en auroient bon marché. Mr de Bathyani prévint ses ennemis, qui étoient trois fois plus forts que lui, mais qui ne vouloient se rassembler qu'à la fin de Mai. A la tête de 12,000 hommes, qui faisoient toutes ses forces, il paroît entre Braunau & Scharding, fond sur les quartiers dispersés des alliés & leur prend Pfarrkirchen, Wilshofen & Landshut, avec le peu de magasins que les Bavarois y avoient amassés, en même temps qu'un autre détachement d'Autrichiens passe le Danube à Deckendorff, coupe les Hessois des Bavarois, les oblige à passer l'Inn, ensuite à mettre les armes bas, & chasse les Bavarois fugitifs au delà de Munich. Le jeune Électeur, à peine souverain, est obligé de quitter sa capitale à l'exemple de son père & de son grand père; il se retire à Augsbourg. Mr

de Ségur, avec les François & les Palatins qu'il avoit sous son commandement, n'éprouva pas un sort plus favorable; il fut battu en se retirant auprès de Pfaffenhofen; les Autrichiens occupèrent en même temps le pont du Rhin, ce qui le mit dans la nécessité de gagner Donauwert avant l'ennemi. Tandis que les Bavarois, fuyant comme un troupeau sans berger, se sauvoient à Friedberg, Seckendorff reparut à la cour de l'Électeur de Bavière dans ce bouleversement total, non point comme un héros qui trouve des ressources dans son génie lorsque le vil peuple désespère, mais comme une créature de la cour de Vienne & avec l'intention de séduire un jeune Prince sans expérience & accablé de malheurs. Les François avoient déjà dès la campagne précédente soupçonné ce Maréchal de s'être laissé corrompre, parce qu'en Alsace il n'avoit pas agi contre les Autrichiens conformément à ce qu'on devoit attendre de lui; on l'avoit trouvé sans énergie lorsqu'il attaquoit l'ennemi, & mou dans la poursuite lorsqu'il pouvoit le détruire. On l'accusoit d'avoir exprès séparé les quartiers des alliés, pour les livrer pieds & poings liés à leurs ennemis. On

avançoit même qu'il avoit reçu de la Reine de Hongrie 300,000 florins des arrérages qui lui étoient dûs par l'Empereur Charles VI, pour décider l'Électeur de Bavière à faire sa paix. Il y a apparence que la cour de Vienne lui avoit fait entrevoir des avantages; on pouvoit lui avoir promis cette somme; mais alors la cour de Vienne n'étoit guère en état de l'acquitter. Ce qui dépose le plus contre lui, ce sont les mouvemens qu'il se donna pour accélérer ce traité de Fussen. Il produisit de fausses pièces au jeune Électeur; il lui montra des lettres supposées du Roi de Prusse, dans lesquelles celui-ci lui faisoit part de la paix qu'il alloit conclure avec la Reine de Hongrie; il releva des avantages imaginaires que les armes de cette princesse avoient remportés en Flandre & en Italie; enfin il le conjura de terminer ses différens avec elle, pour éviter sa ruine totale. L'Électeur, jeune & sans expérience, se laissa entraîner par les créatures de la cour de Vienne, dont Seckendorff l'avoit environné. L'Empereur son père lui avoit dit en mourant: „N'oubliez jamais les services que le Roi de „France & le Roi de Prusse vous ont rendus,

„& ne les payez pas d'ingratitude.“ Ces paroles, qu'il avoit dans l'eſprit, rendirent un moment ſa plume immobile entre ſes doigts; mais l'abyme où il ſe trouvoit, les impoſtures de Seckendorff & l'eſpérance d'une meilleure fortune, le déterminèrent à ſigner le traité de Fuſſen le 22 d'Avril de l'année 1745. Par ce traité la Reine de Hongrie renonça à tout dédommagement & promit de rétablir l'Électeur dans la poſſeſſion entière de ſes États; de ſon côté l'Électeur renonça pour lui & pour ſa poſtérité à toutes les prétentions que la maiſon de Bavière avoit aux États de la maiſon d'Autriche; il adhéra à l'activité de la voix de Bohème & engagea la ſienne pour l'élection du Grand Duc à la dignité impériale; il promit de plus de renvoyer ſes auxiliaires, à condition qu'ils ne ſeroient point inquiétés dans leur retraite, & que la Reine de Hongrie s'engageroit à ne plus tirer de contributions de la Bavière. Ces derniers articles furent ſi mal obſervés par les Autrichiens, qu'ils déſarmèrent les Heſſois & les menèrent comme priſonniers en Hongrie, & que ſous prétexte d'arrérages, ils tirèrent encore de groſſes contributions de la Bavière.

C'eſt ainſi que finit la ligue de Francfort, & que les Autrichiens firent voir que lorsqu'ils ſont ſoutenus par la proſpérité, rien n'eſt plus dur que le joug qu'ils impoſent. Mais quel ſpectacle plus inſtructif pour les *biſognoſi di gloria* & pour les politiques qui ſe flattent de déterminer les futurs contingens, que le réſumé de ce qui arriva au commencement de cette année? L'Empereur décède, ſon fils fait la paix avec la Reine de Hongrie, le Grand Duc de Toſcane va devenir Empereur, le traité de Varſovie ligue la moitié de l'Europe contre la Pruſſe, l'argent pruſſien retient la Ruſſie dans l'inaction, l'Angleterre commence à pencher pour la Pruſſe. Le Roi avoit bien pris ſes meſures pour ſe défendre; c'étoit donc de la campagne qui alloit s'ouvrir qu'alloient dépendre la réputation & la fortune des Pruſſiens.

CHAPITRE XII.

Campagne d'Italie. Campagne de Flandre. Ce qui ſe paſſa ſur le Rhin. Événemens qui précédèrent les opérations de l'année 1745.

Pour ne point interrompre dans la ſuite le fil de notre narration, nous croyons qu'il eſt à propos de rapporter en abrégé ce qui ſe paſſa en Italie, en Flandre & ſur le Rhin, avant que d'en venir aux opérations des troupes pruſſiennes en Siléſie. Il faut ſe rappeler que Mr de Gages avoit pris ſon quartier à Terny & qu'il établit ſes Eſpagnols & ſes Napolitains des deux côtés du Tibre. Mr de Lobkowitz avoit ſon quartier à Imola; l'armée de Don Philippe étoit en partie en Savoie & en partie dans le comté de Nice. Les Eſpagnols ouvrirent la campagne par la priſe d'Oneglia. L'armée françoiſe & eſpagnole s'aſſembla aux environs de Nice. Le Prince de Lobkowitz s'avança alors jusqu'à Céſène; Mr de Gages marcha à lui, le battit le

31 Mars auprès de Rimini, lui prit 700 prisonniers, le poursuivit jusqu'à Lugo; le Prince Lobkowitz se retira de là par Boulogne, passa le Panaro & se posta à Campo Santo. Mr de Gages passa presque en même temps le Panaro auprès de Modène & s'avança sur les bords de la Trébie, d'où il s'ouvrit une communication avec l'Infant par l'État de Gènes. Mr de Lobkowitz marcha à Parme, où il assembla 15,000 hommes, dans l'espérance d'empêcher la jonction des deux armées; mais Mr de Gages passa l'Apennin & la rivière de Magra, sans s'embarrasser des troupes qui harceloient son arrière-garde; il défila sous les murs de Gènes & gagna la vallée de Polsevero; ce qui engagea les Autrichiens à se porter sur Tortone. Don Philippe & Maillebois quittèrent les environs de Nice le 1 de Juin, marchèrent le long de la mer en remontant la rivière de Gènes, & continuèrent leur route, sans s'inquiéter de 12 vaisseaux de guerre anglois qui leur lâchèrent de grandes bordées de canon à leur passage & leur tuèrent quelque monde. Les Espagnols éprouvèrent alors à la fois les effets de la bonne & de la mauvaise fortune. Les Piémontois furent as-

fez rusés pour leur brûler huit magasins aux environs de Ventimiglia; dans ce temps même les Génois se déclarèrent contre le Roi de Sardaigne & joignirent leurs troupes, consistant en 10,000 hommes, à celles de l'Infant. Les Autrichiens, qui ne connoissoient ni le mérite ni le prix des bons généraux, avoient renvoyé le Maréchal Traun, qui s'étoit surpassé l'année précédente, tant en Alsace qu'en Bohème: ils choisirent le Prince Lobkowitz, pour le placer à côté du Prince de Lorraine. Lobkowitz fut donc rappelé d'Italie, & le Comte de Schulenbourg prit son poste jusqu'à l'arrivée du Prince de Lichtenstein, auquel la cour avoit déféré le commandement de son armée d'Italie. Schulenbourg ne fut pas plus heureux contre Mr de Gages que ne l'avoit été son prédécesseur, tant le génie de cet Espagnol avoit d'ascendant sur celui des généraux autrichiens. De Gages poussa son nouvel adversaire de Novi jusqu'à Rivalta, tandis que Don Philippe pénétra dans le Montferrat par Cairo, s'empara d'Aqui, & se joignit avec l'armée napolitaine & espagnole à Asti. Schulenbourg passa le Tanaro & se posta au confluent de cette rivière dans le Pô

auprès

auprès d'un bourg nommé Baſſignano. L'Infant ſaiſit cette occaſion; il fit inveſtir Tortone & marcha aux Autrichiens, qui ſe retirèrent au delà du Pô, brûlant & détruiſant derrière eux tous leurs ponts. Tortone avec ſa citadelle ſe rendit aux Eſpagnols. Un ſecours de 8,000 Eſpagnols & Napolitains arriva de la Romagne ſous les ordres du Duc de la Vieuxville, paſſa par le grand duché de Florence, prit Plaiſance & ſa citadelle, & contraignit les Autrichiens à quitter le territoire de Parme. De Gages paſſe auſſitôt le Pô à Parpanaſſo, tandis que l'Infant quitte Alexandrie, franchit le Tanaro, attaque les Autrichiens le 27 Septembre à Baſſignano & remporte la victoire; il met le ſiége devant Alexandrie, qui ſe ſoumet à la citadelle près; Valence, Vigevano & beaucoup d'autres villes que nous ſupprimons, reçurent la loi du vainqueur. Dans ces conjonctures arrive le Prince de Lichtenſtein, pour prendre le commandement d'une armée battue, affoiblie & découragée. Il ne s'agit point d'examiner ſi la cour de Vienne auroit pu faire un choix de généraux différent; il eſt toujours ſûr que celui-ci ne porta aucun remède au déla-

brement des affaires: perſonne ne s'oppoſa aux progrès des vainqueurs; ils prirent Caſal, Aſti & Lodi au Roi de Sardaigne. L'Infant entra victorieux dans Milan & bloqua avec 18,000 hommes la citadelle de cette ville. Les Eſpagnols étoient donc à la fin de cette campagne maîtres de presque toute la Lombardie, à l'exception de Turin, de Mantoue & de quelques citadelles qu'ils tenoient bloquées. Ces ſuccès rapides étoient dûs au génie de Mr de Gages & en partie au ſecours des Génois. La proſpérité, comme nous l'avons dit, eſt confiante; elle aſſoupit ces vainqueurs de l'Italie à l'ombre de leurs lauriers. Il étoit indiſpenſable, pour aſſurer leurs quartiers, qu'ils poſſédaſſent les citadelles de Milan & d'Alexandrie: un peu d'activité auroit ſuffi pour les en rendre maîtres; mais ils manquèrent d'haleine, lorsqu'il ne leur reſtoit que quelques pas à faire pour remporter le prix de leur courſe.

Les armes des Bourbons proſpérèrent cette année en Flandre comme en Italie. Louis XV s'étoit mis à la tête de ſon armée de Flandre, compoſée de 80,000 hommes. Le Maréchal de Saxe commandoit ſous lui. A l'ouverture

de la campagne les François firent de fauſſes démonſtrations ſur différentes places, & ils inveſtirent ſubitement Tournay. Cette ville, une des principales places de la barrière, étoit défendue par une garniſon de 9,000 Hollandois: la bonté de ſes ouvrages, & la force de la citadelle, que Vauban avoit conſtruite, préparoit aux aſſiégeans bien des obſtacles & des difficultés à ſurmonter. Les alliés, ſous le commandement du Duc de Cumberland & du Maréchal Kœnigseck n'avoient que 50,000 hommes à oppoſer aux forces des François; ils s'avancèrent cependant du côté de Tournay & vinrent camper dans les plaines d'Anderlech. Ce voiſinage n'empêcha pas les François d'ouvrir la tranchée le 1 de Mai. Les alliés ſentant de quelle importance il étoit pour eux de ſauver Tournay, réſolurent de tout hazarder pour obliger Louis XV à lever ce ſiége. Du côté du Sud, en remontant la rive droite de l'Eſcaut, eſt ſitué le village de Fontenoy, lieu jusqu'alors obſcur, mais qui eſt devenu célèbre par l'événement qui porte ſon nom. Ce fut dans cette contrée que le Maréchal de Saxe choiſit un terrain qu'il crut aſſez avantageux pour renverſer les projets

du Duc de Cumberland en s'y préſentant. Il ne laiſſa au ſiége qu'un nombre ſuffiſant de troupes pour le continuer: il appuya ſa droite à l'Eſcaut, garnit d'infanterie & de canons le village d'Antoing ſitué au bord de cette rivière, forma ſes deux lignes d'infanterie en potence vers le mont de la Trinité, qui ſe trouvoit à l'extrémité de ſa gauche; ſa cavalerie rangée derrière ſon infanterie faiſoit ſa troiſième ligne; de plus le village d'Antoing étoit flanqué d'une batterie qui s'élevoit ſur l'autre rive de l'Eſcaut; trois redoutes lardées d'infanterie & de canon couvroient ſon front de bataille; vers la gauche de ſon armée régnoit un bois où les François firent des abatis pour le rendre impraticable. Le 11 de Mai, dès l'aube du jour, l'armée des alliés déboucha du bois de Bary & ſe forma dans la plaine ſur deux lignes vis-à-vis de l'armée françoiſe. La gauche des alliés engagea l'affaire. Les troupes hollandoiſes devoient attaquer les villages de Fontenoy & d'Antoing; elles s'y portèrent mollement & furent deux fois de ſuite vigoureuſement repouſſées par les François. Alors les Anglois détachèrent quelques brigades pour s'emparer

des redoutes qui couvroient le front de l'armée françoiſe. Le général qui fut chargé de cette commiſſion, la trouva peut-être dangereuſe & ne l'exécuta pas. Mr de Koenigseck, jugeant qu'il perdoit du monde en détail & qu'il n'avançoit pas, voulut brusquer l'affaire. Il attaqua l'armée françoiſe, en laiſſant les villages & les redoutes derrière lui. Si ce projet lui avoit réuſſi, tout ce qu'il y avoit de François enfermés dans ces poſtes auroit été fait priſonnier après la victoire, ce qui auroit rendu cette bataille le pendant de la fameuſe bataille de Hœchſtædt; mais l'événement ne répondit pas à ſon attente. Mr de Koenigseck forma deux lignes d'infanterie vis-à-vis de la trouée qui eſt entre Antoing & le bois de Bary; en avançant il reçut le feu croiſé qui partoit du village & des redoutes; ſes flancs en ſouffrirent & ſe rétrécirent; ſon centre, qui en ſouffroit moins, continuoit d'avancer, & comme ſes ailes ſe replioient en arrière, ſon corps prit une forme triangulaire, qui par la continuation du mouvement du centre & par la confuſion ſe changea en colonne. Ce corps, tout informe qu'il étoit, attaqua & renverſa les gardes françoiſes, perça

les deux lignes & auroit peut-être remporté une victoire complète, si les généraux des alliés avoient mieux su profiter de la confusion où étoient leurs ennemis. Ils avoient ouvert le centre de l'armée françoise; il étoit aisé de séparer leurs colonnes en deux, & par un à droit & un à gauche ils prenoient en flanc toute l'infanterie qui leur restoit opposée; ils auroient dû en même temps faire avancer la cavalerie pour soutenir leurs colonnes ainsi divisées; il est probable que c'en auroit été fait des François, si les alliés avoient suivi ces idées. Mais dans le temps que ceux-ci vouloient remédier à leur propre confusion, le Maréchal de Saxe les fit attaquer par la maison du Roi & par les Irlandois qu'il avoit mis en réserve, & il fortifia cette attaque par les décharges de quelques batteries formées à la hâte. Les Anglois se virent ainsi assaillis à leur tour; on les pressa de tous côtés, en front comme sur leurs flancs: après une vigoureuse résistance ils plièrent, se rompirent, & les François les poursuivirent jusqu'au bois de Bary. Selon l'opinion commune cette bataille coûta aux alliés 10,000 hommes, quelques canons, & une partie de leur

bagage. Ils se retirèrent par Leuse sous le canon d'Ath au camp de Lessines, abandonnant aux François & le champ de bataille & la ville de Tournay. Louis XV & le Dauphin se trouvèrent en personne à cette action. On les avoit placés auprès d'un moulin à vent qui étoit en arrière; depuis, les soldats françois n'appeloient leur Roi que *Louis du moulin.* Ce qu'il y a de certain, c'est que le lendemain de cette bataille Louis XV dit au Dauphin en passant sur le champ de bataille tout ensanglanté & couvert de morts: "Vous voyez ici les „victimes immolées aux haines politiques & „aux passions de nos ennemis; conservez-en „la mémoire, pour ne point vous jouer de la „vie de vos sujets, & pour ne pas prodiguer „leur sang dans des guerres injustes.„ Le Maréchal de Saxe, que l'hydropisie dont il étoit attaqué n'avoit pas empêché d'agir en général, reçut du Roi les éloges les plus flatteurs; il sembloit qu'il s'étoit arraché aux bras de la mort pour vaincre les ennemis de la France. Le Roi de Prusse le félicita sur la gloire dont il venoit de se couvrir, regardant sa victoire comme un engagement qu'il prenoit avec le

public, qui attendoit de plus grandes choſes encore du Maréchal de Saxe en ſanté que du Maréchal de Saxe à l'agonie. L'Europe ſe vit inondée de gazettes verſifiées, qui annonçoient ce grand événement; mais il faut avouer qu'en cette occaſion le temple de la Victoire l'emporta ſur celui des Muſes. La priſe de Tournay atteſta la victoire des François. La garniſon, qui s'étoit réfugiée dans la citadelle, ſe rendit le 19 de Juin. La capitulation fut ſignée à condition que les 4,000 hommes qui l'évacueroient, ne feroient aucun ſervice pendant l'eſpace de 18 mois contre les François.

Louis XV renforça ſon armée de Flandre par un détachement de 20,000 hommes que lui fournit l'armée du Rhin. Le Prince de Conti en prit le commandement à la place de Mr de Maillebois, qui ſervoit en Italie. Un détachement fait ſi mal à propos, choque également les règles de la guerre & de la politique; mais comme ce qui donna lieu à cette conduite demande quelque diſcuſſion, le lecteur trouvera bon, pour ſon intelligence, que nous lui en développions les motifs. La France avoit épuiſé tous les reſſorts de ſa politique pour perſuader

au Roi de Pologne d'ambitionner le trône impérial. Le peu de succès de ses intrigues ne l'avoient point rebutée; au contraire elle continuoit à négocier à Dresde. Le Comte de St Séverin, qui avoit bien servi la France dans cette cour, s'étoit attiré la haine du Comte de * * *, parce que la finesse du Saxon ne s'accommodoit pas de l'esprit clairvoyant du négociateur francois. * * * fit tant que Mr de St Séverin fut relevé par le Marquis de Vaugrenant. Celui-ci se crut plus fin que * * *; réellement ils ne l'étoient ni l'un ni l'autre; toutefois dans cette négociation, Vaugrenant fut la dupe du Saxon. * * * lui persuada que pour faire une paix avantageuse avec la Reine de Hongrie, l'unique parti que la France eût à prendre, étoit de ne point s'opposer à l'élection du Grand Duc de Toscane, & de tenir dans l'inaction l'armée que le Prince de Conti commandoit sur le Rhin; d'autant plus que la France pouvoit tirer plus d'utilité de ces troupes sur l'Escaut que sur le Mein. Les ministres de Louis XV donnèrent aveuglément dans ce piége; il n'examinèrent, ni le peu de sincérité de ce conseil, ni, si le parti qu'on leur propo-

foit, étoit conforme aux engagemens qu'ils avoient pris avec leurs alliés. En affoibliſſant ainſi l'armée du Prince de Conti, on le mit hors d'état de s'oppoſer aux entrepriſes de la cour de Vienne. Le Grand Duc fut élu malgré la France; la paix ne ſe fit point, & l'amour propre du miniſtère de Verſailles lui interdit jusques aux reproches.

Les troupes tirées de cette armée arrivèrent en Flandre, lorsqu'après la réduction de la citadelle de Tournay l'armée françoiſe en décampoit. Elle ſe mit en trois corps, dont l'un ſe poſta à Courtray, le ſecond à St Guislain & le troiſième à Condé. Mr du Chaila battit un détachement de 5,000 hommes ſous les ordres du Général Molé, que le Duc de Cumberland avoit fait partir de ſon armée pour ſe jeter dans Gand. Ce petit échec répandit la terreur dans l'armée des alliés; elle décampa de Bruxelles; Gand, Brugges & Oudenarde n'étant plus protégées, ſe rendirent aux François, & cette campagne ſe termina par la priſe de Nieuport, de Dendermonde, d'Oſtende & d'Ath, après quoi le Maréchal de Saxe fit entrer ſes troupes en quartiers d'hiver derrière la Dendre. Cette

campagne rendoit aux armes françoiſes l'honneur que celle de Bohème leur avoit fait perdre. Si Louis XIV ſubjugua plus de terrain en l'année 1672, il le perdit auſſi vîte qu'il l'avoit conquis; au lieu que Louis XV aſſura ſes poſſeſſions & ne perdit rien de ce qu'il avoit gagné.

Les Eſpagnols & les François avoient ouvert la campagne en Italie & en Flandre plus d'un mois avant que les troupes entraſſent en action en Siléſie. L'armée pruſſienne & celle des Autrichiens n'avoient pris des quartiers paiſibles qu'à la fin de Février, & elles avoient également beſoin de repos pour ſe remettre de leurs fatigues. Le Roi pouvoit prévenir ſes ennemis, il ne dépendoit que de lui de fondre ſur les quartiers des Autrichiens en Bohème; mais il riſquoit plus en s'enfonçant dans ce royaume qu'en voyant venir l'ennemi. Cette conſidération fit qu'il reſſerra ſes quartiers de cantonnement au centre de la Siléſie d'une manière qui l'approchoit également des gorges des montagnes par où l'ennemi pouvoit déboucher. Ç'auroit été un projet inſenſé que de vouloir diſputer quinze ou vingt mille chemins

qui conduiſent de la Bohème & de la Moravie en Siléſie dans une étendue de 24 milles d'Allemagne. Le plus ſûr étoit d'attaquer le Duc de Lorraine au moment qu'il ſortiroit de ces gorges, de le pourſuivre en Bohème, de fourrager le pays à 12 milles à la ronde le long des frontières de la Siléſie & d'amener à la fin de l'arrière-ſaiſon les troupes dans ce duché pour leur procurer des quartiers tranquilles. Ce projet étoit ſimple, il étoit proportionné à ce qu'il étoit poſſible d'exécuter, il étoit adapté aux conjonctures; il y avoit donc tout lieu d'eſpérer qu'il réuſſiroit. L'armée étoit diſtribuée de façon que 10 bataillons, 10 eſcadrons & 500 houſards formoient une chaîne depuis la Luſace jusqu'au comté de Glatz. Les patrouilles alloient vers Schatzlar, Braunau & Bœhmiſch-Friedland; ce corps étoit ſous les ordres du Lieutenant Général Truchſes. Le Général de Lehwald avec 10 bataillons & 500 houſards gardoit le pays de Glatz, ſans compter 3 bataillons qui étoient en garniſon dans la forteresſe, dont Mr de Fouquet étoit Gouverneur. Le Margrave Charles défendoit les frontières de la haute Siléſie avec 16 bataillons &

20 eſcadrons. Mr de Hautcharmoy avec 5 bataillons & 16 eſcadrons occupoit & couvroit la partie de la haute Siléſie ſituée au-delà de l'Oder. Le gros de l'armée étoit entre Breslau, Brieg, Schweidnitz, Glatz & Neiſſe. Le Roi établit ſon quartier dans cette dernière ville; il y régnoit une maladie contagieuſe; des charbons donnoient la mort en peu de jours. Si on avoit dit que c'étoit la peſte, toute communication auroit été interrompue, ainſi que la livraiſon des magaſins; & la crainte de cette maladie auroit été plus funeſte pour l'ouverture de la campagne que tout ce que l'ennemi pouvoit entreprendre. On adoucit donc ce nom redoutable; on appela cette contagion une fièvre putride, & tout continua d'aller ſon train ordinaire; tant les mots ſont plus d'impreſſion ſur les hommes que les choſes mêmes. Peu après l'arrivée du Roi, la petite guerre recommença avec beaucoup de vivacité. Les ennemis ſe flattoient qu'en harcelant continuellement les Pruſſiens, ils les conſumeroient à petit feu; 10 à 12,000 Hongrois, ſous les ordres du vieux Maréchal Eſterhazi, des Généraux Caroli, Feſtetiſch, Spleni, & Guillani, faiſoient

des incurſions dans la haute Siléſie & pénétroient le plus avant qu'il leur étoit poſſible. Un Major Schafſtedt, qui étoit détaché avec 200 hommes dans le petit bourg de Roſenberg, fut attaqué par eux. Les ennemis mirent d'abord le feu au bourg; le Major fit bonne contenance, mais environné de tous côtés, il ne put ſe ſauver & obtint une capitulation pour rejoindre ſon régiment à Creutzbourg. Il falloit réparer cet affront & rabattre la préſomption de ces troupes hongroiſes nouvellement levées. Le Roi fit donc des détachemens contr'eux; il ſe livra de petites batailles qui ſervirent de prélude aux actions déciſives: & comme cet ouvrage eſt deſtiné à ſervir de monument à la valeur & à la gloire des officiers qui ont ſi bien mérité de la patrie, nous nous croyons, par devoir, obligé d'informer la poſtérité de leurs belles actions, pour l'engager par ces exemples de magnanimité à les imiter.

Le rare mérite de Mr de Winterfeld le fit choiſir pour préſider à cette expédition. On lui donna 6 bataillons & 1200 houſards, avec lesquels il paſſa l'Oder à Coſel, tandis que Mr de Goltz avec un bataillon & 500 houſards

paſſoit la même rivière à Oppeln, pour attaquer de concert Eſterhazi & ſes Hongrois. Winterfeld tomba ſur le village de Slowentzit, où il fit 120 priſonniers; il entendit un feu aſſez vif ſur ſa gauche, il s'y porta dabord; c'étoient 5,000 Hongrois qui entouroient le détachement de Goltz; ils furent attaqués & Winterfeld remporta un avantage complet ſur eux. Spleni ſe ſauva avec ſes houſards, après avoir perdu 300 hommes & ſon bagage. Winterfeld ne crut point en avoir fait aſſez; il continua ſa pourſuite & rencontra le lendemain 2,000 houſards poſtés le dos contre un marais; il les jeta dans ce marais, où la plupart périrent ou furent pris. Ces avantages commencèrent à donner aux houſards pruſſiens un ton de ſupériorité ſur ceux de la Reine. Le Colonel Wartenberg des houſards battit encore un gros d'Inſurgens auprès de Creutzbourg & les diſſipa entièrement.

Pendant ce préambule de guerre, le printemps s'avançoit, le mois d'avril tiroit vers ſa fin, il étoit temps de raſſembler l'armée; elle entra dans des quartiers de cantonnemens entre Patskau & Frankenſtein. On prépara des che-

mins pour 4 colonnes & des cantonnemens à Jægerndorff, à Glatz & à Schweidnitz, comme étant les lieux vers lesquels l'ennemi devoit déboucher des montagnes. Les magazins que les Autrichiens avoient formés, les lieux où leurs troupes réglées commençoient à s'assembler, dénotoient assez leurs desseins; on comprenoit que ces Insurgens & ces Hongrois qu'ils avoient dans la haute Silésie, devoient donner le change aux Prussiens, pour les attirer de ce côté, & que leur grande armée pénétreroit en Silésie par Landshut. Ce projet n'étoit pas répréhensible en lui-même; il ne manqua que par l'exécution. Si les Prussiens avoient partagé leurs forces pour faire face à l'ennemi de tous côtés, ils auroient été trop foibles pour frapper un grand coup sur la grande armée du Prince de Lorraine; & s'ils restoient assemblés, cette multitude de troupes légères, qui ne trouvoit rien qui l'arrêtât, les auroit affamés à la longue en leur coupant les vivres. Le plus sûr parti étoit donc celui de demeurer en force, mais en même temps de hâter la fin de cette crise par l'engagement d'une affaire générale. Les mesures furent prises pour évacuer la

la haute Siléfie vers la fin de Mai, à l'exception de la fortereffe de Cofel. Les magafins de Troppau & de Jægerndorff furent tranfportés à Neiffe: Mr. de Rochow couvrit ce convoi avec 1200 chevaux & un bataillon de grenadiers; 4,000 Hongrois, moitié houfards, moitié pandours, l'attaquèrent fans pouvoir l'entamer; la cavalerie y fit la première expérience de fes nouvelles manœuvres, & en éprouva la folidité. Il étoit néceffaire d'infpirer de la fécurité aux ennemis, pour que leur préfomption les rendît négligens dans l'expédition qu'ils méditoient. A ce deffein le Roi fe fervit d'un homme de Schœnberg qui étoit un double efpion; il le fit largement payer, après quoi il lui dit que le plus grand fervice qu'il pût lui rendre, feroit de l'avertir à temps de la marche du Prince de Lorraine, pour pouvoir fe retirer à Breslau, avant que les Autrichiens euffent débouché des montagnes: pour induire encore plus cet efpion en erreur, on fit réparer des chemins qui menoient à Breslau. L'efpion promit tout; il eut nouvelle de ces chemins & s'empreffa de rejoindre le Prince de Lorraine, pour lui apprendre que tout le monde s'en

alloit & qu'il ne trouveroit plus d'ennemis à combattre. Comme Landshut devenoit alors l'objet principal de l'attention, le Roi détacha le Général Winterfeld pour obſerver de ce poſte les mouvemens des Autrichiens; on lui donna quelques bataillons & 2 régimens de houſards de Ruſch & de Bronikowsky: il ne tarda pas à ſe ſignaler; il défit auprès de Hirſchberg 800 Hongrois, commandés par un partiſan nommé Putaſchitz, & fit 300 priſonniers. Nadaſti, pour venger cet affront fait à la nation hongroiſe, marcha à la tête de 7,000 hommes, dans le deſſein d'attaquer auprès de Landshut Winterfeld, qui n'avoit que 2,400 hommes ſous lui. Après un combat de quatre heures, l'infanterie hongroiſe fut totalement battue, & dans le moment que Nadaſti ſe diſpoſoit à faire ſa retraite, arrive le Général Still à la tête de 10 eſcadrons du vieux Mœllendorff; il fond ſur les ennemis, & les Hongrois ſont défaits & ramenés battant jusqu'aux frontières de la Bohème. Les Autrichiens perdirent 600 hommes à cette affaire, avec quelques uns de leurs principaux officiers bleſſés, qui furent pris. On fut des priſonniers que Mr de Nadaſti avoit ordre

de prendre poſte à Landshut, & que s'il avoit réuſſi, le Prince de Lorraine l'auroit ſuivi infailliblement. Tant de capacité & une conduite ſi ſage valurent à Mr de Winterfeld le caractère de Major Général. Il n'y avoit plus un moment à perdre pour rappeler le Margrave Charles de la haute Siléſie. La milice hongroiſe avoit profité de la levée des quartiers pour infeſter de partis toute la haute Siléſie: 6,000 houſards voltigeoient entre Jægerndorff, & Neuſtadt, dans l'intention d'empêcher la communication du Margrave Charles avec l'armée. Pour lui faire tenir l'ordre de ſe retirer ſur Neiſſe, le Roi lui détacha les houſards de Ziethen, qui ſe firent jour l'épée à la main à travers les Hongrois & lui rendirent ſa lettre. Le Margrave ſe mit en marche le 22 de Mai; les troupes qu'il commandoit, faiſoient environ 12,000 hommes. Les ennemis, qui prévoyoient ſa retraite, s'étoient renforcés, jusqu'au nombre de 20,000 hommes, d'un ramas de nations barbares, & de quelques troupes réglées qui leur étoient venues de Moravie: ils occupèrent la veille toutes les hauteurs qui étoient ſur le chemin du Margrave & y établirent trois bat-

teries qui tiroient en écharpe, dont les troupes pruſſiennes furent fort incommodées dans leur marche. Le Margrave, ſans s'embarraſſer des obſtacles que l'ennemi lui oppoſoit, s'empara des hauteurs voiſines & des défilés les plus conſidérables avec quelques bataillons, & au débouché des gorges, il forma les régimens de Gesler & de Louis cavalerie, qui tombèrent avec toute l'impétuoſité poſſible ſur le régiment d'Ogilvi, en taillèrent en piéces la plus grande partie, puis fondirent ſur celui d'Eſterhazy, qui faiſoit la ſeconde ligne, le paſſèrent au fil de l'épée, & après s'être ralliés attaquèrent les dragons de Gotha, qui devoient ſoutenir cette infanterie autrichienne, les mirent en déroute & firent un grand maſſacre des fuyards. Les ennemis laiſſèrent plus de 800 morts ſur la place; leurs troupes irregulières, qui étoient ſpectatrices de ce combat, ayant vu le triſte ſort des troupes réglées, s'enfuirent dans le bois en jetant des cris affreux. Le Margrave donna dans cette journée des marques de valeur dignes du ſang de ſon grand père, l'Électeur Fréderic Guillaume. Le Général de Schwérin, en chargeant à la tête de cette cavalerie qui défit tout de

ſuite trois corps différens, s'acquit une réputation d'autant plus éclatante, qu'elle ſervit d'époque à celle de la cavalerie pruſſienne. C'eſt une choſe étonnante que la promptitude avec laquelle l'audace ou la terreur ſe communiquent à la multitude. L'année 1741 la cavalerie des Pruſſiens étoit le corps le plus lourd, & en même temps le moins animé qu'il y eût dans les armées européennes; en l'exerçant, en lui donnant de l'adreſſe, de la vivacité & de la confiance dans ſes propres forces, il en fit l'eſſai; il réuſſit & devint audacieux. Les peines, les récompenſes, le blâme & la louange, employés à propos, changent l'eſprit des hommes & leur inſpirent des ſentimens dont on les auroit crus peu ſuſceptibles dans l'état abruti de leur nature; joignez à cela quelques grands exemples de valeur qui les frappent, comme celui que nous venons de rapporter: alors l'émulation gagne les eſprits, l'un veut l'emporter ſur l'autre, & des hommes ordinaires deviennent des héros. Les talens ſont ſouvent engourdis par une eſpèce de léthargie; des ſecouſſes fortes les réveillent, & ils s'évertuent & ſe développent. Le mérite eſtimé & récom-

penſé excite l'amour propre de ceux qui en ſont les témoins. Dans l'ancienne Rome les couronnes civiques & murales, & ſurtout les triomphes, aiguillonnoient ceux qui pouvoient y prétendre. Il étoit donc néceſſaire d'exalter dans l'armée la glorieuſe action de Jægerndorff. Le Margrave, le Général Schwérin & ceux qui s'y étoient ſignalés, furent reçus comme en triomphe; la cavalerie attendoit avec impatience l'occaſion d'égaler, même de ſurpaſſer ces héros; tous brûloient de l'ardeur de combattre & de vaincre. Sous ces heureux auſpices toute l'armée fut raſſemblée le 28 de Mai dans le camp de Frankenſtein, à l'exception des troupes qui gardoient les places & d'un corps de 6 bataillons & de 20 eſcadrons avec lesquels Mr de Hautcharmoy faiſoit face à Eſterhazi, pouvant ſe retirer dans les fortereſſes de Coſel, de Brieg & de Neiſſe, au cas que la ſupériorité de l'ennemi l'y forçât.

CHAPITRE XIII.

Bataille de Friedberg. Marche en Bohème; ce qui s'y paſſa. Bataille de Sorr. Retour des troupes en Siléſie.

La ſituation du Roi étoit toujours critique. La politique lui préſentoit des abimes, la guerre des hazards, & les finances un épuiſement de reſſources presque total. C'eſt dans ces occaſions où l'ame doit déployer ſa force, pour enviſager d'un œil ferme les dangers qui l'entourent; où il faut ne point ſe laiſſer troubler par les fantômes de l'avenir, & ſe ſervir de tous les moyens poſſibles ou imaginables de prévenir ſa ruine, lorsqu'il en eſt encore temps; ſurtout ne pas s'écarter des principes fondamentaux ſur lesquels on a établi ſon ſyſtème militaire & politique. Le projet de campagne du Roi étoit réglé; cependant pour ne rien négliger, il s'adreſſa à ſes alliés. Il employa dans cette négociation tout le feu imaginable, afin d'eſſayer d'en tirer des ſecours. La France

étoit la seule puissance dont il pût attendre quelque chose. Le Roi lui fit représenter l'impossibilité où il se trouvoit de soutenir longtemps cette guerre, dont tout le fardeau pesoit sur lui: il la somma de remplir ses traités à la lettre, & comme l'ennemi se préparoit à faire une invasion dans ses États, il pressoit Louis XV de lui donner l'assistance qu'il lui devoit dans ce cas, ou de faire une diversion réelle, qui lui procurât quelque soulagement. Le ministère françois parut peu touché de ces représentations; il les traita à la légère & voulut que la bataille de Fontenoy & la prise de quelques places en Flandre passassent pour une diversion considérable. Le Roi s'adressa encore directement à Louis XV; il lui marqua le peu de satisfaction qu'il avoit de la froideur des ministres de Versailles; qu'il se trouvoit dans une situation désagréable & embarrassante, où il s'étoit mis par amitié pour Sa Majesté très-Chrétienne; qu'il croyoit que ce Prince lui devoit quelque retour pour l'avoir secondé dans un moment où les Autrichiens commençoient à faire des progrès en Alsace; que la bataille de Fontenoy & la prise de Tournay étoient à la vérité des événe-

mens glorieux pour la perſonne du Roi & avantageux à la France, mais que pour l'intérêt direct de la Pruſſe, une bataille gagnée aux bords du Scamandre ou la priſe de Peckin feroient des diverſions égales. Le Roi ajouta que les François occupoient à peine 6,000 Autrichiens en Flandre, & que le péril où il ſe trouvoit, l'empêchoit de ſe contenter de belles paroles, & l'obligeoient à demander inſtamment des effets plus réels. La comparaiſon du Scamandre & de Peckin déplurent au Roi très-Chrétien; ſon humeur perça dans la lettre par laquelle il répondit au Roi de Pruſſe, & celui-ci ſe piqua à ſon tour du ton de hauteur & de froideur qui caractériſoit cette réponſe.

Pendant ces altercations, nuiſibles à l'union qui doit régner entre des alliés, les Autrichiens étoient à la veille de commencer leurs opérations de campagne. Leur armée, compoſée des troupes de la Reine & de celles de Saxe, s'approchoit inſenſiblement des frontières de la Siléſie. Les Autrichiens étoient venus de Kœnigsgrætz & des environs de Jaromirtz, & les Saxons de Buntzlau & de Kœnigshoff; ils ſe joignirent à Trautenau, d'où ils avancèrent à Schatzlar. Ils

ne pouvoient guère s'arrêter en chemin; on pouvoit calculer leurs mouvemens à peu de chose près; il étoit donc temps d'avertir à Landshut le Général Winterfeld de se retirer à l'approche de l'ennemi, en se repliant sur le corps de Du Moulin, & de poursuivre ensuite tous deux leur retraite jusqu'à Schweidnitz, en semant le plus adroitement qu'ils pourroient le bruit des préparatifs qu'on faisoit pour abandonner le pied des montagnes & pour se mettre sous le canon de Breslau. Le double espion dont nous avons parlé d'avance, recueillit avidement ces bruits, & se hâta de confirmer lui-même au Prince de Lorraine la retraite des Prussiens qu'il lui avoit annoncée quelque temps auparavant. Les ruses servent souvent mieux à la guerre que la force; il ne faut pas les prodiguer, de peur qu'elles ne perdent leur mérite, mais en réserver l'usage pour les occasions importantes; & lorsque les nouvelles qu'on fait parvenir à l'ennemi flattent ses passions, on est presque sûr de l'entraîner dans le piége qu'on lui prépare. Comme Winterfeld & Du Moulin avoient une marche d'avance sur l'ennemi, ils se replièrent sur Schweidnitz,

ſans avoir ſouffert dans cette marche. L'armée du Roi quitta Frankenſtein & occupa le 29 Mai le camp de Reichenbach, d'où elle n'avoit qu'une petite marche jusqu'à Schweidnitz; elle paſſa cette fortereſſe le 1 de Juin; les corps de Du Moulin & de Winterfeld firent ſon avant-garde & occupèrent la hauteur de Striegau en deça du Strigauer-Waſſer. Mr de Naſſau avec ſon corps garnit le Nonnen-Buſch & l'armée ſe campa dans la plaine qui eſt entre Jauernick & Schweidnitz, de ſorte qu'un terrain de deux milles qui ſépare Striegau de Schweidnitz, étoit occupé par une ligne presque continue de troupes pruſſiennes; cette poſition mettoit le Roi à portée de ſe procurer les plus grands avantages. Le Général Wallis, qui commandoit l'avant-garde des ennemis, & Nadaſti furent les premiers qui ſe préſentèrent ſur les hauteurs de Fribourg. Le Prince de Lorraine avoit pénétré en Siléſie par Landshut; de là il avoit pourſuivi ſa marche ſur Reichenau, d'où il ſe tranſporta à Hohen-Hennersdorff. Il pouvoit de ce camp deſcendre dans la plaine par quatre chemins, ſavoir Fribourg, Hohen-Friedberg, Schwinahaus & Cauder. Le Roi fut

reconnoître ces environs, pour examiner les lieux & le terrain où il pourroit placer ſon armée, & il employa trois jours à faire préparer les chemins, afin qu'aucun empêchement n'arrêtât ſes troupes, & qu'elles puſſent voler à l'ennemi, lorsqu'il paroîtroit dans la plaine; c'étoit ôter au hazard tout ce que la prudence lui pouvoit dérober. Le 2 de Juin les généraux autrichiens & ſaxons tinrent conſeil de guerre auprès du gibet de Hohen-Friedberg. Quoiqu'ils euſſent de cette hauteur la vue ſur toute la plaine, ils n'apperçurent que de petits corps de l'armée pruſſienne. La partie la plus conſidérable étoit couverte par le Nonnen-buſch, & par des ravins, derrière leſquels on s'étoit placé exprès pour tenir l'ennemi dans l'ignorance des forces pruſſiennes, & pour le confirmer dans l'opinion où il étoit qu'il entroit dans un pays où il ne trouveroit aucune réſiſtance. Le Prince de Lorraine choiſit le village de Langenoels pour s'y camper le lendemain. Wenzel Wallis eut ordre de s'emparer en même temps du magaſin de Schweidnitz avec ſon avant-garde, & de là il devoit pourſuivre les Pruſſiens à Breslau. Le Duc de Weiſſenfels avec ſes Saxons devoit

prendre Striegau & de là ſe porter ſur Glogau, pour en faire le ſiége. Le Prince de Lorraine avoit oublié dans ſon projet qu'il auroit à combattre une armée de 70,000 hommes, bien réſolus à ne lui pas abandonner un pouce de terrain ſans l'avoir défendu jusqu'à l'extrémité. Ainſi les deſſeins des Autrichiens & des Pruſſiens ſe croiſoient, comme des vents contraires qui aſſemblent des nuages dont le choc produit la foudre & le tonnerre. Le Roi viſitoit tous les jours ſes poſtes avancés; il étoit le 2 ſur une hauteur devant le camp de Du Moulin, dont on découvroit toute la campagne, les hauteurs de Furſtenſtein & même un bout du camp autrichien près de Reichenau. Le Roi s'y étoit arrêté aſſez long-temps, lorsqu'il vit une nuée de pouſſière qui s'élevoit dans les montagnes, qui avançoit & deſcendoit dans la plaine & qui alloit en ſerpentant de Cauder à Fegebeutel & Ronſtock; la pouſſière tomba enſuite, & l'on apperçut diſtinctement l'armée des Autrichiens qui étoit ſortie des montagnes ſur huit grandes colonnes; leur droite s'appuyoit au ruiſſeau de Striegau, & tiroit de là vers Ronſtock & Hausdorff; les Saxons, qui fai-

ſoient la gauche, s'étendoient jusqu'à Pilgrimshain. Mr Du Moulin reçut auſſitôt ordre de lever le camp à 8 heures du ſoir, de paſſer le ruiſſeau de Striegau & de ſe poſter ſur un rocher devant la ville, où il y a une carrière de topaze & qui en a pris ſon nom. L'armée ſe mit en mouvement le ſoir à huit heures, filant ſur la droite en deux lignes & obſervant le plus grand ſilence; il étoit même défendu au ſoldat de fumer. La tête des troupes arriva à minuit auprès des ponts de Striegau, où l'on attendit que tous les corps fuſſent bien ſerrés enſemble. Le 4 Juin, à 2 heures du matin, le Roi raſſembla les principaux officiers de l'armée, pour leur donner la diſpoſition du combat; nous l'omettrions, ſi tout ce qui a rapport à une bataille déciſive, ne devenoit de conſéquence. Voici cette diſpoſition. L'armée ſe mettra inceſſamment en marche par la droite ſur deux lignes; elle paſſera le ruiſſeau de Striegau; la cavalerie ſe mettra en bataille vis-à-vis de la gauche de l'ennemi du côté de Pilgrimshain; le corps de Du Moulin couvrira ſa droite; la droite de l'infanterie ſe formera à la gauche de la cavalerie vis-à-vis des bosquets de Ronſtock;

la cavalerie de la gauche s'appuyera au ruiſſeau de Striegau, gardant au loin à dos la ville de ce nom; 10 eſcadrons de dragons & 20 de houſards qui compoſent la réſerve, ſe poſteront derrière le centre de la ſeconde ligne, pour être employés où il ſera beſoin; derrière chaque aile de cavalerie un régiment de houſards ſe formera en troiſième ligne, pour garantir le dos & le flanc de la cavalerie, ſi le terrain va en s'élargiſſant, ou pour ſervir à la pourſuite; la cavalerie chargera impétueuſement l'ennemi l'épée à la main; elle ne fera point de priſonniers dans la chaleur de l'action; elle portera ſes coups au viſage; après avoir renverſé & diſperſé la cavalerie contre laquelle elle aura choqué, elle retournera ſur l'infanterie ennemie & la prendra en flanc ou à dos, ſelon que l'occaſion s'en préſentera; l'infanterie pruſſienne marchera à grands pas à l'ennemi: pour peu que les circonſtances le permettent, elle fondra ſur lui avec la baïonnette; s'il faut charger, elle ne tirera qu'à 150 pas; ſi les généraux trouvent quelque village ſur les ailes ou devant le front de l'ennemi qu'il n'ait pas garni, ils l'occuperont & le borderont extérieurement

d'infanterie, pour s'en ſervir, ſi les circonſtances le permettent, à prendre l'ennemi en flanc; mais ils ne placeront de troupes ni dans les maiſons ni dans des jardins, pour que rien ne les gêne, & ne les empêche de pourſuivre ceux qu'ils auront vaincus. Dès que chacun fut de retour à ſon poſte, l'armée s'ébranla. A peine la tête commençoit-elle à paſſer le ruiſſeau, que Mr Du Moulin fit avertir qu'ayant apperçu de l'infanterie ennemie vis-à-vis de lui ſur une éminence, il avoit corrigé ſa poſition; qu'il avoit pris par ſa droite, pour ſe former ſur une hauteur oppoſée à l'autre & par laquelle il débordoit même la gauche de l'ennemi. C'étoit des Saxons qu'il voyoit, qui ayant eu ordre de prendre la ville de Striegau, furent fort étonnés de trouver des Pruſſiens devant eux. Le Roi ſe hâta d'établir une batterie de 6 pièces de 24 ſur ce mont Topaze, laquelle fut très utile par la grande confuſion qu'elle mit dans les ennemis. Les Saxons venoient avec tous leurs corps pour ſoutenir l'avant-garde qui devoit prendre Striegau; ils reçurent cette canonade, à laquelle ils ne s'attendoient pas; en même temps l'aile droite de la cavalerie pruſſienne

ſienne ſe forma ſous cette batterie, les gardes du corps joignant le corps de Du Moulin, & la gauche de l'aile aboutiſſant à ces bouquets du bois de Ronſtock. Les Pruſſiens, après deux charges conſécutives, culbutèrent la cavalerie ſaxonne, qui s'enfuit à vau de route, & les gardes du corps taillèrent en pièces ces deux bataillons d'infanterie qui s'étoient préſentés au commencement de l'affaire devant Mr Du Moulin. Alors les grenadiers pruſſiens & le régiment d'Anhalt attaquèrent l'infanterie ſaxonne dans ces bouquets de bois où elle commençoit à ſe former; ils les pouſſèrent, & les délogèrent d'une digue où ils vouloient ſe reformer; de là ils traverſèrent un étang pour attaquer la ſeconde ligne ſur un terrain marécageux: ce combat, plus meurtrier que le premier, fut terminé auſſi vîte: les Saxons furent encore obligés de s'enfuir; leurs généraux rallièrent quelques bataillons en forme de triangle ſur une hauteur, pour couvrir leur retraite; mais la cavalerie pruſſienne de la droite, déjà victorieuſe, ſe préſenta ſur leur flanc, en même temps que l'infanterie pruſſienne déboucha du bois pour les aſſaillir. Mr de Kalckſtein vint

encore avec quelques troupes de la seconde ligne, qui débordoit de beaucoup les Saxons; ils virent l'extrémité où ils étoient, n'attendirent pas l'attaque, mais prirent bientôt la fuite. Les Saxons furent ainsi totalement battus, avant que la gauche de l'armée fût entièrement formée. Il se passa bien un gros quart d'heure avant que cette gauche s'engageât avec les Autrichiens.

L'on avoit averti le Prince de Lorraine à Hausdorf, où il avoit son quartier, du feu de canon & des petites armes qu'on entendoit; il crut bonnement que c'étoient les Saxons qui attaquoient Striegau, & n'en tint aucun compte; on lui dit enfin que les Saxons étoient en fuite & que tous les champs en étoient parsemés; surquoi il s'habilla à la hâte & ordonna à l'armée d'avancer. Les Autrichiens marchoient donc à pas comptés dans la plaine entre le ruisseau de Striegau & les bosquets de Ronstock, qui n'est coupée que par des fossés qui séparent les possessions des paysans. Dès que le Margrave Charles & le Prince de Prusse furent à portée des ennemis, ils les chargèrent si vivement, qu'ils plièrent. Les

grenadiers des Autrichiens ſe ſervirent avec intelligence de ces foſſés dont nous avons fait mention, & ils auroient pu mettre de la règle dans leur retraite, ſi le régiment des gardes ne les eût chaſſés deux fois à coups de baïonnette. Le régiment de Hacke, celui de Bévern & tous ceux qui furent au feu, ſe diſtinguèrent par des actions de valeur. Comme il n'y avoit plus d'ennemis devant la droite, le Roi fit faire un quart de converſion, pour ſe porter ſur le flanc gauche & derrière les Autrichiens; cette droite broſſa dans les bois & dans les marais de Ronſtock, & lorsqu'elle en ſortit pour attaquer l'ennemi, la gauche des Pruſſiens avoit déjà gagné un terrain conſidérable. La cavalerie de cette gauche avoit eſſuyé un contre-temps: à peine Kiau avec ſa brigade de 10 eſcadrons avoit-il paſſé le pont du ruiſſeau de Striegau, qu'il ſe rompit. Kiau prit le parti d'attaquer la cavalerie ennemie avec la ſienne, le Général de Ziethen le joignit avec la réſerve, culbuta devant lui tout ce qui voulut lui réſiſter, & donna à Mr de Naſſau, qui commandoit cette gauche, le temps de la faire paſſer à gué. Dès que Mr de Naſſau eut formé ſon aile, il donna

ſur ce qu'il y avoit encore de cavalerie ennemie devant lui & la mit en déroute. Le Général Polentz contribua beaucoup à ce ſuccès; il s'étoit gliſſé avec ſon infanterie dans le village de Fegebeutel, d'où il enfiloit la cavalerie autrichienne; quelques décharges qu'elle reçut en flanc, la mit en confuſion & prépara ſa défaite. Mr de Gesler, qui commandoit la ſeconde ligne, voyant qu'il n'y avoit là aucun laurier à cueillir, ſe tourna vers l'infanterie pruſſienne, & trouvant les Autrichiens en confuſion, il fit ouvrir l'infanterie pour y paſſer, & ſe formant ſur trois colonnes, il fondit ſur ces Autrichiens avec une vivacité incroyable, les dragons en maſſacrèrent un grand nombre; ils firent priſonniers 21 bataillons des régimens de Marchal, Graun, Tungen, Traun, Colowrad, Wurmbrand & d'un régiment encore dont le nom nous manque: il y en eut beaucoup de tués; & cependant on fit 4,000 priſonniers & on s'empara de 66 drapeaux. Un fait auſſi rare, auſſi glorieux mérite d'être écrit en lettres d'or dans les faſtes pruſſiens. Un Général de Schwérin (couſin de celui de Jægerndorff) & une infinité d'officiers que leur grand nombre nous empêche d'indi-

quer, y acquirent un nom immortel. Cette belle action se fit en même temps que la droite des Prussiens se portoit sur le flanc du Prince de Lorraine; ce qui rendit le désordre de ses troupes complet: tout se débanda & s'enfuit dans la plus grande confusion vers les montagnes. Les Saxons se retirèrent par Seyffersdorf; le corps de bataille des Autrichiens se sauva par Kauder & leur aile par Hohenfriedberg, où heureusement Wallis & Nadasti étoient venus pour couvrir leur retraite: les Prussiens les poursuivirent jusques sur les hauteurs de Kauder, où ils s'arrêtèrent pour prendre quelque repos. Les trophées que les Prussiens remportèrent en cette journée furent, en fait de prisonniers: 4 généraux, 200 officiers & 7,000 hommes: en fait de drapeaux, timbales, canons &c. 76 drapeaux, 7 étendards, 8 paires de timbales & 60 canons. Le champ de bataille étoit jonché de morts; les ennemis y perdirent 4,000 hommes, parmi lesquels il y avoit quelques officiers de marque. La perte de l'armée prussienne en morts & blessés alloit à peine à 1800 hommes. Quelques officiers, qui devinrent dans cette journée les victimes de la patrie,

en méritèrent les regrets; de ce nombre furent le Général Truchſes, les Colonels Maſſow, Schwérin & During.

Ce fut là la troiſième bataille qui ſe donna pour décider à qui appartiendroit la Siléſie, & ce ne fut pas la dernière. Quand les ſouverains jouent des provinces, les hommes ſont les jetons qui les payent. La ruſe prépara cette action, & la valeur l'exécuta. Si le Prince de Lorraïne n'avoit pas été trompé par ſes eſpions, qui l'étoient eux-mêmes, il n'auroit jamais donné auſſi groſſièrement dans le piége qui lui étoit préparé; ce qui confirme la maxime, de ne jamais s'écarter des principes que l'art de la guerre preſcrit, & de la circonſpection qui doit obliger tout général qui commande à ſuivre invariablement les règles que la ſureté exige pour l'exécution de ſes projets. Lors même que tout ſemble favoriſer les projets que l'on médite, le plus ſûr eſt toujours de ne pas aſſez mépriſer ſon ennemi pour le croire incapable de réſiſtance. Le hazard conſerve toujours ſes droits. Dans cette action même un quiproquo penſa devenir funeſte aux Pruſſiens. Au commencement du combat le Roi tira dix

bataillons de ſa ſeconde ligne ſous les ordres du Lieutenant Général de Kalckſtein, pour renforcer le corps de Du Moulin, & il envoya un de ſes aides de camp pour avertir le Margrave Charles de prendre le commandement de la ſeconde ligne d'infanterie pendant l'abſence de Mr de Kalckſtein. Cet officier peu intelligent dit au Margrave de renforcer la ſeconde ligne, de ſa brigade qui étoit à l'extrémité de la gauche. Le Roi s'apperçut à temps de cette bévue, & il la redreſſa avec promptitude. Si le Prince de Lorraine avoit profité de ce faux mouvement, il auroit pu prendre en flanc la gauche des Pruſſiens qui n'étoit pas encore appuyée au ruiſſeau de Striegau. Tant le ſort des États & la réputation des généraux tient à peu de choſe. Un ſeul inſtant décide de la fortune. Mais il faut avouer, vu la valeur des troupes qui combattirent à Friedberg, que l'État ne couroit aucun riſque; il n'y eut aucun corps de repouſſé: de 64 bataillons 27 ſeulement furent au feu & remportèrent la victoire. Le monde ne repoſe pas plus ſurement ſur les épaules d'Atlas, que la Pruſſe ſur une telle armée.

Il ne doit pas paroître surprenant que l'on ne poursuivît pas les Autrichiens avec plus d'ardeur. La nuit du 3 au 4 avoit été employée à marcher à l'ennemi. La bataille, quoique courte, avoit été une suite d'efforts continuels; les munitions de guerre étoient épuisées; les équipages & les munitions de guerre & de bouche étoient à Schweidnitz: il falloit les conduire à l'armée. L'arrière-garde du Prince de Lorraine étoit composée des corps de Wallis & de Nadasti qui n'avoient point combattu; ils occupoient les hauteurs de Hohen-Friedberg, dont il auroit été téméraire de vouloir les déloger: les Prussiens occupoient la hauteur de Kauder; mais celle de Hohen-Friedberg étoit à leur gauche; il ne falloit donc pas perdre par une fougue imprudente ce qu'on avoit gagné par la sagesse. Le lendemain Mrs Du Moulin & Winterfeld furent détachés à la poursuite de l'ennemi; ils atteignirent le Prince de Lorraine auprès de Landshut. Ce Prince ne les attendit pas; il leva son camp à leur approche & chargea Nadasti de couvrir sa retraite. Winterfeld attaqua ce dernier, le mit en fuite & le poursuivit jusqu'aux frontières de la Bo-

hème, après lui avoir tué 200 hommes & pris 130 prisonniers. Mr Du Moulin occupa le camp même que les Autrichiens venoient d'abandonner. Après cette victoire le Roi rappela Cagnoni, son ministre de Dresde. Bulau, accrédité à Berlin de la part du Roi de Pologne, fut obligé d'en partir, ainsi qu'un résident de Saxe de Breslau. Le Roi déclara qu'il regardoit l'invasion des Saxons en Silésie comme une rupture ouverte.

L'armée suivit le 6 le corps de Du Moulin & se porta sur Landshut. Lorsque le Roi y arriva, il fut entouré d'une troupe de 2,000 paysans, qui lui demandèrent la permission d'égorger tout ce qui étoit catholique dans cette contrée. Cette animosité venoit de la dureté des persécutions que les protestans avoient souffertes de la part des curés dans le temps de la domination autrichienne, où l'on avoit ôté les églises aux luthériens, pour les donner à des prêtres catholiques. Le Roi étoit bien éloigné de leur accorder une permission aussi barbare. Il leur dit qu'ils devoient plutôt se conformer aux préceptes de l'Écriture, bénir ceux qui les offensoient, prier Dieu pour ceux qui les

perſécutoient, afin d'hériter le royaume des cieux. Les payſans lui répondirent qu'il avoit raiſon & ſe déſiſtèrent de leur cruelle prétention. L'avant-garde avança jusqu'à Starckſtadt, où elle apprit que les ennemis avoient quitté Trautenau & qu'ils défiloient à Jaromirtz; ſur cela elle ſe poſta à Scalitz. L'armée prit le chemin de Friedland & de Nachod, qui étoit plus commode pour les ſubſiſtances; après quoi elle déboucha des montagnes & ſe déploya le long de la Métau, petit ruiſſeau dont les bords ſont eſcarpés, qui vient de Neuſtadt & va ſe jeter dans l'Elbe auprès de Pleſs. Le camp des Autrichiens étoit derrière l'Elbe entre Schmirgitz & Jaromirtz. Nadaſti, dont le corps étoit environ de 6,000 hommes, fit mine de diſputer à l'avant-garde pruſſienne le paſſage de la Métau, mais Mr de Lehwald chaſſa les Hongrois ſans effuſion de ſang, paſſa le ruiſſeau & ſe campa à un quart de mille à l'autre bord. Le lendemain l'avant-garde fut renforcée de 11 bataillons & ſe porta à Caravalhota, d'où le Roi, ſe mettant à ſa tête, pouſſa jusqu'à Kœnigsgrætz & occupa le terrain entre Ruſeck qui eſt vers l'Elbe & Divetz qui eſt ſur l'Adler;

ce ruiſſeau-ci vient des montagnes de Glatz & ſe jette dans l'Elbe auprès de Kœnigsgrætz. L'armée, ſous le commandement du Prince Léopold, ſe campa à un quart de mille derrière l'avant-garde. Ces mouvemens obligèrent le Prince de Lorraine à s'approcher de Kœnigsgrætz. Il ſe poſta ſur une hauteur au confluent de l'Adler & de l'Elbe vis-à-vis des Pruſſiens; il avoit appuyé ſa droite à un marais, ſa gauche ſe recourboit vers Pardubitz & à dos il avoit une forêt de deux milles qui s'étend vers Holitſch: ce prince avoit établi, moyennant trois ponts ſur l'Adler, ſa communication avec Kœnigsgrætz, où il tenoit un détachement de 800 hommes; il fit élever une redoute devant la ville ſur une petite hauteur qui en défendoit l'approche aux Pruſſiens. Sa poſition étoit inattaquable; le Roi ſe borna à garnir d'infanterie les villes de Jaromirtz & de Smirgitz, pour tenir l'Elbe par des détachemens de dragons & de houſards, & pour aſſurer & protéger ſes fourrages. A voir ces deux armées rangées autour de Kœnigsgrætz, on auroit dit que c'étoit un même corps qui en formoit le ſiége. Cependant l'avant-garde & le corps de bataille

des Prussiens étoient si avantageusement placés, qu'il auroit été impossible à l'ennemi de les entamer. On auroit pu tenter quelque entreprise sur Kœnigsgrætz, & il auroit été possible de prendre la ville; mais qu'auroit-on gagné? La ville n'avoit ni fortifications, ni magasins, & l'on auroit été obligé de l'abandonner tôt ou tard; ç'auroit été verser du sang inutilement. Ceux qui ne jugeoient que superficiellement des choses, croyoient que dans cette heureuse situation, le Roi devoit changer le projet de campagne qu'il avoit fait à Neisse & que ses vues devoient s'étendre avec sa fortune. Il n'en étoit pas ainsi cependant. La bataille de Friedberg avoit sauvé la Silésie: l'ennemi étoit battu; mais il n'étoit pas détruit: cette bataille n'avoit pas applani les montagnes de la Bohème par lesquelles étoient obligés de passer les vivres pour l'armée. On avoit perdu l'année 1744 les caissons des vivres; les subsistances ne pouvoient donc arriver au camp que sur des chariots de paysans de la Silésie. Depuis le départ du Margrave de la haute Silésie, les Hongrois avoient surpris la forteresse de Cosel, & ils étendoient leurs courses jusqu'au voi-

ſinage de Schweidnitz & de Breslau; ils alloient ſe porter ſur les derrières de l'armée & en intercepter les ſubſiſtances; d'ailleurs le Roi ne pouvoit s'éloigner que de dix ou quinze milles de Schweidnitz, d'où il ne recevoit des vivres que de cinq en cinq jours. S'il avoit voulu tranſporter le théâtre de la guerre en Saxe, il auroit abandonné la Siléſie à la diſcrétion des Autrichiens. Tant de conſidérations importantes firent que ce prince reſta ferme dans ſon premier projet, c'eſt à dire d'affamer les frontières de la Bohême, pour empêcher l'ennemi d'y pouvoir hiverner.

Les François firent encore quelques tentatives auprès du Roi de Pologne, lui préſentant toujours comme une amorce la couronne impériale, à laquelle il avoit renoncé pour longtemps. La ſeule négociation qui convînt alors aux Pruſſiens, c'étoit celle avec l'Angleterre; parce que cette puiſſance ſeule pouvoit ménager la paix avec la Reine de Hongrie. Le Roi d'Angleterre étoit alors à Hanovre, & il avoit mené le Lord Harrington avec lui. Le jeune Comte de Podewils, qui étoit Miniſtre à la Haye, reçut ordre de ſe rendre à Hanovre

pour ſonder le terrain & voir dans quelles diſpoſitions étoient le Lord Harrington & la cour.

Pour ce qui regardoit les opérations de la guerre, il fut réſolu de ſe ſoutenir le plus longtems qu'il ſeroit poſſible en Bohème, de choiſir avec ſoin les meilleurs camps qu'on pourroit trouver, d'expoſer d'autant moins les troupes que Mr de Naſſau alloit être détaché pour la haute Siléſie afin de reprendre Coſel, & d'affecter en toutes les occaſions les démonſtrations d'une guerre offenſive, pour en impoſer à l'ennemi & lui cacher le véritable deſſein que l'on avoit de ne rien donner au hazard. Mr de Naſſau partit le 25 de Juin avec 12,000 hommes; il paſſa par Glatz & Reichenſtein, & rejeta dabord les Hongrois ſur Neuſtadt, dont il les délogea avec perte de leur côté; il s'avança enſuite jusqu'à Coſel, & fit les préparatifs du ſiége. Cette place avoit été priſe par la perfidie d'un officier de la garniſon qui déſerta: ce traître apprit aux ennemis que le foſſé n'étoit pas perfectionné & qu'il étoit guéable à l'angle d'un baſtion qu'il leur indiqua. Avec 2,000 pandours il paſſa le foſſé, eſcalada le baſtion & la place, dont Foris étoit

Commandant; il y eut quelque monde de maſſacré; le reſte au nombre de 350 hommes fut fait priſonnier; cela arriva deux jours après que le Margrave eut évacué la haute Siléſie.

Pendant que Mr de Naſſau étoit ainſi occupé dans la haute Siléſie, le Roi mettoit tous ſes ſoins à faire ſubſiſter les troupes. Pour cet effet il détacha ſa groſſe cavalerie vers Opotſchna, qui étoit à un demi-mille à la gauche des deux corps de l'armée pruſſienne: toutes les nuits cette cavalerie donnoit l'allarme au Prince de Lorraine, pour éprouver ſa contenance, ſouvent aſſez mauvaiſe, & pour le confirmer dans l'opinion que le Roi méditoit quelque grand deſſein, qu' il exécuteroit à l'improviſte. Les Autrichiens furent entretenus dans ces inquiétudes pendant quatre ſemaines. Le Roi avoit ſur ſa gauche un détachement à Hohenbruch, & par la jalouſie que ce camp donnoit aux ennemis, ils craignoient d'être attaqués par derrière. Réellement les Pruſſiens pouvoient ſe porter ſur Reichenau & ſur Hohenmauth, & le Prince de Lorraine ſe ſeroit vu contraint de couvrir la Moravie, d'où il tiroit ſes vivres. Ses magaſins étoient établis en échelons;

le plus voiſin étoit celui de Pardubitz, derrière celui-là venoit celui de Chrudim, & plus vers la Moravie celui de Teutſchbrod. Si cette marche ſe fût exécutée, elle dérangeoit toute l'économie des Autrichiens; elle mettoit l'armée du Roi en état de tirer ſes farines de Glatz, au lieu de les faire venir de Schweidnitz, ce qui étoit égal. Si le Roi préféroit d'agir vers ſa droite, il pouvoit paſſer l'Elbe non loin de Smirgitz & prendre le camp de Clumetz, qui étoit bon & très-avantageux; il avoit derrière lui de grandes plaines, qui fourniſſoient des fourrages en abondance: delà il donnoit de la jalouſie aux Autrichiens ſur Pardubitz, & coupoit en quelque façon la communication des Saxons avec la Luſace. Ce dernier parti fut préféré au premier, ſurtout à cauſe des Saxons, le Roi ayant eu vent que le Comte de * * * méditoit quelque deſſein ſur la Marche électorale. Pour mieux cacher ſes vues à l'ennemi, le Roi détacha Mr de Winterfeld avec 3,000 hommes pour le camp de Reichenau, en même temps que l'armée fit un mouvement ſur ſa droite pour paſſer l'Elbe non loin de Jaromirtz, où tous ſes détachemens la rejoignirent. La

grande

grande armée appuya sa droite sur un bois, où l'on pratiqua un abatis; sa gauche s'appuyoit à l'Elbe auprès du village de Néchanitz, ayant l'avantage des hauteurs & du glacis d'un bout du camp à l'autre. Mr Du Moulin repassa la Métau avec 6 bataillons & 40 escadrons, & se posta à Skalitz, pour assurer la communication des vivres entre Jaromirtz & Neustadt, où il y avoit un bataillon en garnison. Peut-être le premier projet dont nous avons parlé auroit-il été meilleur que celui qu'on exécuta. On a su depuis que le Duc de Weissenfels n'auroit pas suivi le Duc de Lorraine vers les frontières de la Moravie. De Reichenau à Glatz il n'y a que cinq milles, au lieu qu'il y en avoit dix de Clum à Schweidnitz, ce qui rendoit le transport des vivres plus difficile; mais les hommes font des fautes, & celui qui en fait le moins, a des avantages sur ceux qui en font plus que lui. Tout le temps que l'armée séjourna à Clum ne fut employé qu'à des fourrages de la part des deux armées, & à pousser de part & d'autre des partis pour les empêcher. De tous les officiers autrichiens il n'y eut que le seul Colonel Derchosi qui se signalât à la petite

guerre; il fit quelques prises, que Mr de Fouquet vengea par les partis qu'il envoyoit de Glatz sur les derrières de l'armée autrichienne & qui les désoloient par de fréquentes prises qu'ils faisoient sur eux. Il y avoit un poste détaché à Schmirsitz, qui mit un nouveau stratagème en usage pour intimider les Hongrois qui venoient tirer sur une redoute & sur une sentinelle placée près du pont de l'Elbe; c'est une plaisanterie qui délassera le lecteur de la gravité des matières qu'il a sous les yeux. Quelques sentinelles ayant été blessées par des pandours, les grenadiers de Kalckstein s'avisèrent de faire un manequin, de l'habiller en grenadier & de le placer à l'endroit où étoit la sentinelle; ils faisoient mouvoir cette poupée avec des cordes, de sorte qu'à une certaine distance on la prenoit pour un homme; ils s'embusquèrent en même temps dans des broussailles voisines. Les pandours arrivent & tirent; le manequin tombe, les voilà qui veulent se jeter dessus; aussitôt part un feu très-vif des broussailles, les grenadiers fondent sur eux & font prisonniers tous ceux qu'ils avoient blessés: depuis ce temps-là ce poste fut tranquille.

Mais revenons à des objets plus importans. Depuis la bataille de Friedberg le Prince de Lorraine n'avoit ceſſé d'importuner la cour pour qu'elle le renforçât. On lui envoya alors 8 régimens, tirés en partie de la Bavière, de l'armée du Rhin, & de la garniſon de Fribourg, dont l'échange venoit de ſe faire avec les François; mais en même temps que ces ſecours arrivèrent, le Duc de Weiſſenfels le quitta, ne lui laiſſant que 6,000 Saxons, au lieu de 24,000 qu'il y avoit. Voici la raiſon de cette retraite: le Roi avoit été informé que le Roi de Pologne étoit en négociation avec les Bavarois, pour prendre, moyennant des ſubſides, 6,000 hommes de ſes troupes à ſon ſervice. Ces troupes auroient pu faire une fâcheuſe diverſion dans le Brandebourg. Les voies d'accommodement étoient fermées en Saxe; la ſeule façon de contenir cette cour étoit celle de l'intimider. Pour cet effet le Prince d'Anhalt raſſembla ſes troupes auprès de Halle; il fut renforcé par 4 régimens d'infanterie & 3 de cavalerie que Mr de Geſsler lui mena de Bohème. Les Saxons pouvoient s'attendre que le Prince d'Anhalt agiroit offenſivement contr'eux; ce corps étoit aſſez fort

pour les subjuguer. Un manifeste parut en même temps, dans lequel on déclaroit que le Roi ayant devant lui l'exemple de la Reine de Hongrie, qui avoit traité en ennemis les alliés & les troupes auxiliaires du défunt Empereur, savoir les Hessois, les Palatins & les Prussiens, que le Roi, dis-je, se croyoit autorisé à traiter également en ennemis les Saxons, auxiliaires de la Reine de Hongrie, & à leur faire éprouver tout le mal qu'ils avoient fait ou médité de faire aux États du Roi. Le Prince d'Anhalt avoit déjà le bras levé; il alloit frapper, lorsque la signature de la convention de Hanovre suspendit le coup qu'il alloit porter.

Il faut se souvenir que les François n'avoient accompli aucun des articles du traité de Versailles; qu'ils refusoient tout secours aux Prussiens; que la retraite du Prince de Conti abandonnant le trône impérial au premier occupant, les François rompoient tous les liens qui les unissoient aux princes d'Allemagne. Il faut joindre à ces raisons une raison plus forte encore, l'épuisement total des finances. Ces motifs portèrent le Roi à négocier la paix; la convention de Hanovre avoit pour base la paix

de Breslau, & le Roi George s'engageoit de plus d'en procurer la garantie de la part de toutes les puiſſances de l'Europe à la paix générale. Le Roi promettoit de ſon côté de reconnoître Empereur le Grand Duc de Toſcane. George, après avoir été long-temps balloté entre ſes miniſtres de Hanovre & le Lord Harrington, ſigna ce traité le 22 Septembre. Il paroiſſoit alors que la pacification de l'Empire ſuivroit immédiatement la convention de Hanovre: mais il ne ſuffiſoit pas d'avoir calmé les paſſions du Roi d'Angleterre; il y avoit des ennemis plus irréconciliables qui vouloient abattre la puiſſance naiſſante des Pruſſiens. * * * à Dresde, & Bartenſtein à Vienne jugeoient que le moment en étoit venu, & ils vouloient profiter des circonſtances qu'ils croyoient leur être favorables. La couronne impériale rehauſſoit la fierté de la cour de Vienne, & le déſir de partager les dépouilles d'un ennemi donnoit de la fermeté à celle de Dresde.

Il ſera peut-être néceſſaire, pour l'intelligence des faits, de rapporter de quelle manière la dignité impériale retourna à la nouvelle maiſon d'Autriche. Depuis la paix de Fuſſen, le

Comte de Ségur avoit pris le chemin du Necker, pour se joindre au Prince de Conti. Mr de Bathyani le suivit & traversa l'Empire, afin de se joindre au corps du Duc d'Aremberg, qui avoit son quartier à Weilbourg. La France auroit dû dans ce moment faire les derniers efforts pour empêcher cette jonction; mais elle n'agissoit pas. Le prétexte de la guerre étoit d'empêcher que la dignité impériale ne rentrât dans la nouvelle maison d'Autriche: la France devoit donc rassembler des forces aux environs de Francfort, ce qui l'auroit rendue maîtresse de l'élection; il falloit autoriser le Prince de Conti à chasser le Duc d'Aremberg du voisinage de cette ville, & empêcher surtout sa jonction avec Mr de Bathyani, qui donnoit une supériorité marquée aux Autrichiens sur les François. Louis XV & le Prince de Conti avoient souvent assuré le Roi dans leurs lettres, qu'au risque d'une bataille ils s'opposeroient à l'élection du Grand Duc; c'étoient de belles paroles. La bataille ne se donna point. Le Prince de Conti fut obligé de détacher 15,000 hommes pour la Flandre. Le Comte de Traun eut le commandement de l'armée de l'Empire.

Il détacha Bærenklau & lui fit paſſer le Rhin à Biberich. Le Prince de Conti en prit l'alarme; il fit ſauter ſon pont d'Aſchaffenbourg, rompre celui de Hœchſt & ſe retira à Gerau ſur le Rhin. Le Grand-Duc ſe rendit en perſonne à ſon armée. Traun paſſa le Mein. Bærenklau défit quelques compagnies franches du Prince de Conti auprès d'Oppenheim. Sur cela les François n'y tinrent plus. Le Prince de Conti repaſſa le Rhin à Germersheim & à Rheinturkheim. Son équipage fut pris par les ennemis, qui l'inquiétèrent fort dans ſa retraite; il ſe campa à Worms derrière le ruiſſeau d'Oſthofen, ſe retira de là à Mauterſtadt, où il finit une campagne peu glorieuſe pour les armes françoiſes.

La retraite du Prince de Conti fut le ſignal qui fit éclater l'eſprit de vertige des princes de l'Empire & leur attachement pour la maiſon d'Autriche. On s'étonne avec raiſon, en conſidérant la hauteur & le deſpotisme avec leſquels cette maiſon avoit gouverné l'Allemagne, qu'il ſe trouvât des eſclaves aſſez vils pour ſe ſoumettre au joug qu'elle leur impoſoit; & cependant le grand nombre étoit dans ces ſen-

timens. Le Roi d'Angleterre avoit à ſa diſpoſition tout le collège électoral; il étoit maître de la diète de l'Empire. L'Électeur de Maïence devoit ſa fortune à la maiſon d'Autriche, & n'étoit que l'organe de ſes volontés. C'eſt un ancien uſage que le doyen du collège électoral invite les électeurs à la diète d'élection. Après la mort de Charles VII, l'Électeur de Maïence s'acquitta de ce devoir & fixa l'ouverture de la diète au 1 de Juin. Le Baron d'Erthal, chargé de cette ambaſſade, ſe rendit à Prague & fit la même invitation au royaume de Bohème qu'aux autres électeurs, ce qui étoit contraire aux déciſions de la dernière diète, qui portoit qu'on laiſſeroit dormir la voix de Bohème. On avoit craint au commencement de l'année 1745, tant à Vienne qu'à Hanovre, que l'armée du Prince de Conti n'empêchât à Francfort les partiſans du Grand Duc de Toſcane de lui donner leurs voix, & l'on avoit jeté les yeux ſur la ville d'Erfort pour y aſſembler la diète; cela auſſi étoit contraire aux lois fondamentales du corps germanique, ſurtout à la bulle d'or: la foibleſſe des François ſauva cette transgreſſion à la Reine de Hongrie.

La diète de l'Empire s'assembla donc à Francfort le 1 de Juin. La France donna l'exclusion au Grand Duc; mais l'armée du Prince de Conti, qui devoit appuyer cette déclaration, ayant déjà disparu, c'étoit de la part des François un aveu tacite d'impuissance, qui leur aliéna le coeur de tous leurs alliés. Les ministres de Brandebourg & de l'Électeur Palatin remirent un mémoire à la diète lequel demandoit l'examen de trois points: 1. si les ambassadeurs invités par l'Électeur de Maïence étoient admissibles à donner leur suffrage? 2. si leurs cours avoient toute la liberté requise selon la bulle d'or? 3. si quelques-uns ne s'en étoient pas privés eux-mêmes, ou par des promesses, ou par vénalité? Le premier de ces points regardoit l'ambassadeur de Bohème, qui ne devoit point être admis; le second désignoit l'ambassadeur palatin, dont le secrétaire avoit été enlevé par les Autrichiens aux portes de Francfort; & presque tout le collège électoral se trouvoit dans le troisième cas. Ils finirent en protestant contre l'assemblée de la diète, qui seroit censée illégale jusqu'au redressement de ces griefs, & se retirèrent. Comme une fausse démarche en en-

traîne une autre, la cabale autrichienne paſſa par deſſus toutes les bienſéances; & ſans avoir égard à ces proteſtations, le jour de l'élection fut déterminé au 13 de Septembre. L'ambaſſadeur brandebourgeois & le palatin ſe retirèrent à Hanau, en proteſtant contre cette aſſemblée illicite & ſchismatique, dont les réſolutions & les opérations devoient être regardées comme nulles.

Le Grand Duc fut élu le 13 de Septembre, au grand contentement du Roi d'Angleterre & de la Reine de Hongrie. Reſtoit à ſavoir s'il convenoit mieux au Roi de reconnoître purement & ſimplement le nouvel Empereur, ou de lui rompre entièrement en viſière, en déclarant qu'il ne reconnoiſſoit ni élection ni élu. Ce prince tint un juſte milieu entre ces deux partis. Il garda un profond ſilence, parce que 1°. il ne pouvoit mettre la France en action pour renverſer ce qui s'étoit fait à Francfort, & qu'en ſecond lieu reconnoître l'Empereur ſans nul beſoin, ç'auroit été ſe priver à la paix du mérite d'une complaiſance qu'on pouvoit alors faire valoir. La Reine de Hongrie jouiſſoit déjà paiſiblement à Francfort du ſpectacle de

cette couronne impériale qu'elle avoit placée avec tant de peine sur la tête de son époux; elle laissoit la représentation à l'Empereur, & réservoit pour elle l'autorité; elle n'étoit pas même fâchée qu'on remarquât que le Grand Duc étoit le fantôme de cette dignité & qu'elle en étoit l'ame. Cette princesse montra trop de hauteur pendant son séjour à Francfort; elle traitoit les princes comme ses sujets, elle fut même plus qu'impolie à l'égard du Prince Guillaume de Hesse. Elle annonçoit ouvertement dans ses discours, qu'elle aimeroit mieux perdre son cotillon que la Siléfie; elle disoit du Roi de Prusse, qu'il avoit quelques qualités, mais qu'elles étoient ternies par l'inconstance & par l'injustice. Par le moyen d'émissaires secrets le Roi avoit fait lâcher à Francfort quelques propos de paix, qui furent tous rejetés. La fermeté de l'Impératrice dégénéroit quelquefois en opiniâtreté; elle étoit comme enivrée de la dignité impériale qu'elle venoit de remettre dans sa maison. Uniquement occupée de perspectives riantes, elle croyoit déroger à sa grandeur en entrant en négociation d'égal à égal avec un prince qu'elle accusoit de rebellion.

A ce motif de vanité se joignoient des raisons d'État plus solides. Depuis Ferdinand I les principes de la maison d'Autriche tendoient à établir le despotisme en Allemagne : rien n'étoit donc plus contraire à ce dessein, que de souffrir qu'un électeur acquît trop de puissance; qu'un Roi de Prusse, fortifié des dépouilles de l'Empereur Charles VI, employant ses forces contre l'ambition autrichienne, soutînt contre elle avec trop d'efficace les libertés du corps germanique.

Voilà les veritables raisons qui empêchèrent la cour de Vienne d'accéder au traité de Hanovre. Le Roi de Pologne avoit des raisons différentes. Son objet principal étoit de conserver la couronne de Pologne dans sa maison, & pour s'en assurer davantage, il espéroit par cette guerre gagner une communication de la Saxe en Pologne par la Silésie; il ambitionnoit la possession du duché de Glogau, ou de plus même, s'il pouvoit l'obtenir, & * * *, qui croyoit le Roi de Prusse aux abois, ne vouloit point de composition. Les espérances bien ou mal fondées de ces deux cours empêchèrent que la convention de Hanovre ne devînt alors une paix entre ces trois puissances belligérantes,

Cependant le Roi d'Angleterre se flattoit, à force d'insister sur la même chose, de ramener enfin l'Impératrice & le Roi de Pologne à son sentiment; les assurances qu'il en donnoit au Roi de Prusse, firent suspendre l'expédition de Saxe. Dans ces circonstances d'ailleurs il n'auroit pas été convenable d'embrouiller les affaires plus qu'elles ne l'étoient déjà, & d'entreprendre une nouvelle guerre. Cette modération que le Roi mit dans sa conduite, ne pouvoit tourner qu'à la confusion de ses ennemis, qui tâchoient, en calomniant ses démarches, d'attirer sur lui la haine des souverains de toute l'Europe.

Mais ces mesures que l'on vouloit garder avec la Saxe, n'empêchoient pas de pousser la guerre avec vigueur contre l'Impératrice Reine. On se trompe lorsqu'on croit fléchir son ennemi en le ménageant les armes à la main; les victoires seules le forcent à la paix. C'est ce qui fit qu'on pressa les opérations de Mr de Nassau. Cosel lui opposa une foible résistance; il ouvrit la tranchée du côté de la basse Oder; le feu prit par accident à quelques maisons; ce qui obligea le commandant à se rendre le 6 de Septembre. Mr de Nassau y fit prisonniers

3,000 Croates, & ne perdit au ſiége que 45 hommes. Ce Général, après avoir ravitaillé la ville & y avoir laiſſé une garniſon de 1200 hommes, ſe porta ſur Troppau avec ſa petite armée; de là ſes partis mirent à contribution quelques cercles de la Moravie; il eut de petites affaires avec les Hongrois, dont il ſortit toujours avec avantage & avec gloire.

Mais il eſt temps de retourner en Bohème, où nous avons laiſſé l'armée pruſſienne au camp de Clum & celle des Autrichiens à celui de Kœnigsgrætz. Les ennemis tentèrent deux fois d'emporter de vive force la petite ville de Neuſtadt, où commandoit le Major Tauenzien; mais ils furent toujours repouſſés par la valeur de ce digne officier. Ce poſte étoit très-important, parce qu'il aſſuroit la communication de la Siléſie. Le Prince de Lorraine, qui ſe croyoit plus fort par les ſecours qu'il avoit reçus, qu'affoibli par le départ des Saxons, paſſa l'Adler, & s'établit dans le camp que les Pruſſiens avoient eu entre Kœnigsgrætz & Caravalhota. Les Pruſſiens firent un mouvement en conſéquence; ils mirent l'Elbe devant leur front, leur droite à Schmirſitz & leur gauche à

Jaromirtz. Mr Du Moulin garda ſon poſte de Skalitz & le Général Lehwald occupa la hauteur de Ples au confluent de la Métau dans l'Elbe; de ſorte que les Pruſſiens tenoient ces deux rivières. Mr de Valori avoit pris un logement dans le faubourg de Jaromirtz; on l'avertit qu'il valoit mieux entrer en ville & il n'en voulut rien croire. Un partiſan autrichien, nommé Franquini, qui entretenoit des intelligences avec l'hôte du Marquis, tenta de l'enlever. Il ſe gliſſa par des granges & des jardins; mais par mépriſe il enleva le Secrétaire au lieu du Miniſtre. Ce Secrétaire, nommé d'Arget, eut l'eſprit de déchirer toutes ſes lettres; pour ſauver ſon maître il dit qu'il étoit Valori, & ne détrompa Franquini que lorsqu'il n'étoit plus temps de prendre le Miniſtre. Par ſa poſition l'armée pruſſienne étoit inattaquable. Suppoſé même que le Prince de Lorraine eût voulu tenter le paſſage de la Métau à l'aide de pluſieurs ponts conſtruits ſur l'Elbe, le Roi pouvoit ſe porter derrière l'ennemi & le couper de Kœnigsgrætz. Franquini étoit le ſeul qui donnât quelques inquiétudes pour les vivres; il s'étoit poſté dans une forêt

nommée vulgairement le Royaume de Silva; ce bois communique aux chemins de Braunau, Starckſtadt & Trautenau; il tomboit de ce repaire ſur les convois qui venoient de la Siléſie. Chaque convoi avoit une petite bataille à livrer; ſouvent il falloit y envoyer des ſecours; cela fatiguoit les troupes & l'on ne ſe nourriſſoit que l'épée à la main.

L'Impératrice Reine cependant commençoit à s'ennuyer de cette guerre, qui ne décidoit rien. Preſſée par le Roi d'Angleterre de faire la paix, elle voulut au moins tenter encore la fortune avant de quitter la partie, & donna au Prince de Lorraine l'ordre précis d'agir offenſivement, & s'il le pouvoit avec avantage, d'engager une affaire générale avec les Pruſſiens. Pour l'aider dans une entrepriſe auſſi importante, elle lui avoit formé une eſpèce de conſeil, compoſé du Duc d'Aremberg & du Prince Lobkowitz; elles les envoya tous deux à l'armée, ſe flattant d'avoir pourvu à tout, & que la fortune qui avoit couronné ſon époux à Francfort, lui gagneroit des batailles en Bohème. On ſut bientôt dans le camp pruſſien que Mrs d'Aremberg & de Lobkowitz avoient

avoient joint le Prince de Lorraine, & l'on devina à peu près les intentions de cette princeſſe. Le Prince Lobkowitz, d'un tempérament violent & impétueux, vouloit attaquer & ferrailler ſans ceſſe; il envoyoit tous les jours les houſards à la petite guerre, ſouvent même mal à propos, & s'emportoit lorsque Nadaſti ou Franquini avoient eſſuyé quelque échec. Le Prince de Lorraine, qui connoiſſoit les Pruſſiens pour avoir fait trois campagnes contre eux, auroit préféré la guerre de chicane à celle qu'on lui ordonnoit de faire; il ſe ſeroit contenté de diſputer les ſubſiſtances, de conſumer ſon ennemi à petit feu & d'accumuler beaucoup de petits avantages, qui réunis font l'équivalent des plus grands ſuccès. Pour le Duc d'Aremberg, appeſanti par l'âge, il étoit de l'avis du dernier qui opinoit. Les deux armées n'étoient diſtantes l'une de l'autre que d'une demi-portée de canon. Le Roi, de ſa tente, qui étoit ſur une hauteur, voyoit tous les jours les généraux ennemis venir reconnoître ſa poſition: on les auroit pris pour des aſtronomes, car ils obſervoient les Pruſſiens avec de grands tubes; enſuite ils délibéroient enſemble; mais ils ne

pouvoient rien entreprendre contre un camp qui étoit trop avantageux & trop fort pour être brusqué. Bientôt les ennemis donnèrent l'alarme au corps du Général Lehwald; 1500 pandours passèrent la Métau pendant la nuit & se retranchèrent sur une hauteur voisine de celle des Prussiens; un essaim de troupes légères devoit les suivre. Mr de Lehwald ne leur en laissa pas le temps; il marcha à eux à la tête de 2 bataillons, les chassa la baïonnette au bout du fusil de leur redoute, leur prit 40 hommes & les fit poursuivre par ses housards. Le pont de la Métau se rompit pendant leur fuite précipitée & plusieurs se noyèrent. Cette belle action de Mr de Lehwald empêcha les Autrichiens d'établir une communication avec Franquini, qui vouloit empêcher les convois d'arriver au camp prussien. Le Prince de Lobkowitz ne se rebutoit pas pour avoir manqué quelques projets; il en formoit sans cesse de nouveaux & tenta pour la troisième fois de prendre Neustadt. La ville fut investie le 7 Septembre par 10,000 hommes; le Roi n'en fut informé que le 12. Il envoya incontinent Du Moulin & Winterfeld à son secours. Winter-

feld, avec 300 fantaſſins du régiment de Schwérin, força le paſſage d'un bois défendu par 2,000 pandours; les Hongrois perdirent 2 canons, & furent jetés dans une eſpèce de précipice qu'ils avoient derrière leur front. A l'approche des Pruſſiens, le ſiége de Neuſtadt fut levé; ils repaſſèrent la Métau & ſe retirèrent dans leur camp. Mr de Tauenzien, enfermé dans une bicoque ſans défenſe, dont la muraille étoit crevaſſée en beaucoup d'endroits, avoit ſoutenu cinq jours de tranchée ouverte contre 10,000 ennemis qui l'aſſiégeoient & qui, les deux derniers jours, lui avoient coupé les canaux qui portoient l'eau aux fontaines de la ville : les murailles avoient été battues par dix pièces d'artillerie, qui en avoient fait écrouler un pan conſidérable. Nous avons vu des places fortifiées par les Vauban & les Cœhorn ne tenir pas auſſi long-temps à proportion: ce n'eſt donc pas toujours la force des ouvrages qui défend les places, mais plutôt la valeur & l'intelligence de l'officier qui y commande. Le poſte de Neuſtadt ne pouvoit plus ſe défendre, depuis que l'eau y manquoit; mais en l'abandonnant on perdoit à l'égard de

la ſureté des convois: cependant les fourrages étant tous conſumés dans le voiſinage, il étoit à propos de changer de poſition, & l'on ruina les murailles de cette ville. Le 18 Septembre l'armée paſſa l'Elbe auprès de Jaromirtz & ſe campa à Kowalkowitz, ſans que l'ennemi fît le moindre mouvement pour s'y oppoſer. Il fallut de ce camp détacher le Général Polentz avec 1000 chevaux & 3 bataillons, pour couvrir la nouvelle Marche & l'Oder contre un corps de 6,000 ulans que le Roi de Pologne avoit levé, & qu'il vouloit attirer en Saxe, pour y joindre ſes autres troupes; les autres détachemens rentrèrent dans l'armée & Mr Du Moulin en couvrit la gauche.

Il ſe fit ce jour-là un feu de joie dans l'armée autrichienne, pour célébrer l'élection du Grand Duc; le nom d'armée impériale réjouiſſoit les officiers qui la compoſoient; deux jours ſe paſſèrent en feſtins, où le vin ne fut pas épargné. Peut-être auroit-ce été le moment d'attaquer; mais le Roi ne voulut point s'écarter de ſon plan de campagne. Il réſolut donc de tranſporter ſon camp à Staudentz; le chemin qui y conduit, paſſe par une vallée bor-

dée de bois & de montagnes qui tiennent à la forêt de Silva. Franquini s'embusqua auprès du village de Liebenthal, ſur le chemin où la ſeconde colonne devoit paſſer. Le Prince Léopold, qui la conduiſoit, détacha quelques bataillons, qui traquèrent le bois, en même temps que Mr de Malachowsky, à la tête de quelques centaines de houſards, grimpant ſur ces rochers eſcarpés, aida l'infanterie à chaſſer ce partiſan de ſon embuſcade: cette action, la plus hardie que la cavalerie puiſſe entreprendre, combla Mr de Malachowsky de gloire. Il eut cependant 20 hommes de tués & 40 de bleſſés dans cette affaire. L'armée n'entra que ſur le tard dans le camp de Staudentz. Mr de Lehwald avec ſon corps occupa Starckſtadt, & Mr Du Moulin ſe rendit à Trautenau avec ſon détachement, pour couvrir les convois qui venoient de la Siléſie. Les Pruſſiens embraſſoient ainſi toute la chaîne des montagnes qui côtoient les frontières de la Siléſie depuis Trautenau vers Braunau; cette partie fut radicalement fourragée, & l'ennemi n'auroit pas été en état d'y ſubſiſter pendant l'hiver. Cela formoit une barrière qui mettoit juſqu'au printemps prochain la Siléſie à couvert

d'incurſions. Les fourrages ſe faiſoient toutefois avec bien plus de difficulté que dans les plaines, par la nature du terrain coupé & difficile qui environnoit le camp: afin de ne point expoſer les troupes à quelque affront, il falloit des convois de 3,000 chevaux & de 7 à 8,000 hommes d'infanterie pour couvrir les fourrageurs; chaque botte de paille coûtoit un combat. Moratz, Trenck, Nadaſti, Franquini étoient tous les jours aux champs; enfin c'étoit une école pour la petite guerre. De tous les officiers autrichiens Franquini étoit celui qui avoit la connoiſſance la plus exacte des chemins qui vont de Bohème en Siléſie; il attaqua avec 4,000 pandours entre Schatzlar & Trautenau un convoi de farine eſcorté par 300 fantaſſins. Le jeune Mœllendorff, Aide de camp du Roi, conduiſoit ce convoi; il ſoutint tous les efforts des ennemis, & s'empara d'un cimetière qui dominoit le défilé, d'où il protégea les chariots & ſe défendit durant trois heures jusqu'à l'arrivée du ſecours de Du Moulin, qui le dégagea entièrement. Les ennemis laiſſèrent 40 morts ſur la place: la perte de l'eſcorte fut légère, à cela près que Franquini

dételа une trentaine de chariots, dont il emmena les chevaux. Quoique ces petites actions ne ſoient que des bagatelles, elles font trop d'honneur à la nation & à ceux qui y ont eu part, pour laiſſer enſevelir dans l'oubli ce qui peut devenir un germe d'émulation pour la poſtérité. C'étoient chaque jour de nouvelles entrepriſes de la part de l'ennemi; ayant la faveur du pays, il étoit inſtruit que le dépôt des vivres & la boulangerie de l'armée étoient établis à Trautenau, & cette connoiſſance lui ſuffit pour faire mettre le feu aux quatre coins de cette malheureuſe ville; en trois heures de temps toutes les maiſons ne firent plus qu'un monceau de cendres. Comme on avoit eu la précaution de placer les tonneaux de farine dans des caves bien voûtées, il n'y eut de perdu que quelques chariots de bagage que les flammes conſumèrent. Cette action inhumaine retomba ſur ſes auteurs, & l'Impératrice Reine, au lieu d'y gagner, eut en Bohème une ville de plus de ruinée.

Ces tentatives n'étoient que le prélude de ce que la cour de Vienne & ſes généraux méditoient depuis long-temps d'exécuter. Le

Prince de Lorraine voyoit que les Pruſſiens ſe préparoient à quitter la Bohème; il les ſuivit & vint ſe camper à Kœnigsſaal, pour les obſerver de plus près. Le camp de Staudentz n'avoit pas été pris ſelon toutes les règles de l'art. Le Roi avoit affoibli ſon armée par ſes détachemens, & il ne lui reſtoit pas aſſez de troupes pour remplir l'eſpace qu'il avoit à garnir. Mr de Naſſau étoit dans la haute Siléſie, Mr de Polentz dans la nouvelle Marche, Mr Du Moulin à Trautenau, lequel, depuis que Franquini avoit fait quelques tentatives ſur Schatzlar, obligé d'y marcher, fut relevé par Mr de Lehwald à Trautenau: il ne reſtoit après tous ces détachemens que 18,000 hommes dans l'armée que le Roi commandoit, de ſorte qu'ils n'occupoient pas tout le terrain que le caprice de la nature avoit formé pour une plus nombreuſe armée. Ce corps dominoit en certains endroits les hauteurs voiſines; mais la droite étoit entièrement dominée par un monticule que la foibleſſe de l'armée ne permettoit pas d'occuper; cependant on avoit placé des gardes de cavalerie & des corps de houſards ſur ces hauteurs, pour en être maître en cas de

beſoin. La cavalerie à la vérité ne pouvoit guère aller à la découverte au delà d'un demi mille, à cauſe des bois, des défilés & des gorges des montagnes; l'ennemi en revanche envoyoit tous les jours des partis de 4 à 500 chevaux, qui rodoient autour du camp pruſſien; ils défiloient, alloient & venoient le long de la forêt de Silva, en tirant vers Marchendorf, où Franquini avoit ſon petit camp. L'armée autrichienne n'étoit qu'à une marche de celle du Roi, ce qui fit appréhender à celui-ci que le deſſein du Prince de Lorraine ne fut de gagner Trautenau avant lui. Pour prévenir l'ennemi, qui auroit par là coupé ſon corps de la Siléſie, le Roi réſolut de ſe mettre en marche le lendemain; mais pour être préalablement mieux informé des mouvemens des Autrichiens, il fit partir ſur le champ un détachement de 2,000 chevaux commandés par le Général Katzler, pour aller à la découverte ſur les chemins d'Arnau & de Kœnigsſaal, avec ordre de faire des priſonniers & de prendre des payſans des environs, afin d'avoir des nouvelles de ce qui ſe paſſoit dans le camp du Prince de Lorraine. Mr de Katzler s'avança avec ſa troupe; & ſe

trouva, ſans le ſavoir, entre deux colonnes d'Autrichiens qui ſe gliſſoient dans les forêts pour lui dérober la connoiſſance de leur marche; il apperçut devant lui un grand nombre de troupes légères, & un corps de cavalerie, de beaucoup ſupérieur au ſien, qui les ſuivoit; ſur quoi il ſe replia en bon ordre ſur le champ & rendit compte au Roi de ce qu'il avoit vu; mais il n'avoit pas vu grand' choſe. Les troupes reçurent ordre de ſe mettre en marche le lendemain à 10 heures, & le 30 de Septembre à 4 heures du matin, pendant que le Roi avoit auprès de lui les généraux du jour, pour leur dicter la diſpoſition de la marche, un officier vint l'avertir que les grandes gardes de la droite du camp découvroient une longue ligne de cavalerie, & qu'autant qu'on en pouvoit juger par l'étendue de la pouſſière, ce devoit être toute l'armée ennemie; quelques officiers vinrent un moment après rapporter que quelques corps autrichiens commençoient à ſe déployer vis-à-vis du flanc droit du camp. Sur ces nouvelles les troupes reçurent ordre de prendre inceſſamment les armes, & le Roi ſe rendit auprès des grandes gardes, pour juger par

ſes propres yeux de l'état des choſes & du parti qu'il y avoit à prendre. Il faut, pour ſe faire une juſte idée de la bataille de Sorr, ſe repréſenter exactement le terrain ſur lequel elle ſe donna. Dans la poſition où étoit l'armée avant la bataille, ſa droite s'appuyoit à un petit bois gardé par un bataillon de grenadiers, & le village de Burckersdorf étoit ſur le flanc droit, prenant de Pruſenitz au chemin de Trautenau; il n'étoit point occupé, parce qu'il eſt ſitué dans un fond & que les maiſons en ſont iſolées: ce fond bas régnoit depuis le front jusqu'à l'extrémité de la droite & ſéparoit le camp d'une hauteur aſſez élevée, qui s'étendoit du chemin de Burckersdorf à Pruſenitz, & ſur laquelle on avoit placé les houſards & les gardes du camp. Le front de l'armée étoit couvert par le village de Staudentz, au delà duquel régnoient des montagnes & des bois qui tenoient au Royaume de Silva. La gauche de la petite armée étoit appuyée à un ravin impraticable. Deux chemins menoient du camp à Trautenau; l'un par la droite du camp, laiſſant Burckersdorf à gauche, paſſoit par un petit défilé & conduiſoit enſuite par une plaine unie

à Trautenau; l'autre partoit de la gauche de l'armée, paſſoit par une vallée pleine de défilés & par le village de Rudersdorf, menant à Trautenau plutôt par des ſentiers que par une route battue. Lorsque le Roi arriva à ſes grandes gardes, il vit que les Autrichiens commençoient à ſe former, & il jugea qu'il ſeroit plus téméraire de ſe retirer à travers des défilés devant une armée qu'il avoit ſi près de lui, que de l'attaquer malgré la prodigieuſe infériorité du nombre. Le Prince de Lorraine avoit bien compté que le Roi prendroit le parti de la retraite, & c'étoit ſur quoi il avoit fait ſa diſpoſition; il vouloit engager une affaire d'arrière-garde, & il eſt ſûr que celle-là lui auroit réuſſi. Mais le Roi prit ſans balancer le parti de l'attaquer, parce qu'il auroit été plus glorieux d'être écraſé en vendant chèrement ſa vie, que de périr dans une retraite qui auroit aſſurément dégéneré en fuite ignominieuſe.

Quelque danger qu'il y ait à manoeuvrer en préſence d'un ennemi déjà rangé en bataille, les Pruſſiens paſſèrent par deſſus ces règles & firent un quart de converſion à droite pour préſenter un front parallèle à celui de l'ennemi:

cette manœuvre délicate ſe fit avec un ordre & une célérité inconcevables; mais les Pruſſiens ne ſe préſentèrent que ſur une ligne vis-à-vis des Autrichiens, qui étoient ſur trois lignes de profondeur; il fallut même que ce déploiement s'exécutât ſous le feu de 28 pièces de canon que les ennemis avoient diſpoſées en deux batteries, & d'un bon nombre de grenades royales qu'ils jetoient parmi la cavalerie. Mais rien ne déconcerta les Pruſſiens; aucun Soldat ne parut craindre, aucun ne quitta ſon rang. Quelque diligence que l'on employât à ſe former ainſi, la droite fut expoſée près d'une demi-heure au canon de l'ennemi, avant que la gauche fût entièrement ſortie du camp. Alors le Maréchal de Buddenbrock reçut ordre d'attaquer avec la cavalerie; ce qu'il exécuta ſans balancer. Les Autrichiens avoient mal choiſi leur terrain; la cavalerie avoit une eſpèce de précipice derrière elle; elle étoit ſur trois lignes, auxquelles le terrain étroit n'avoit pas permis de donner une diſtance convenable; à peine y avoit-il entre chaque ligne vingt pas d'intervalle: ils tirèrent de la carabine ſelon leur uſage, mais n'eurent pas le temps de mettre l'épée à la

main, ayant été culbutés en partie dans le fond qu'ils avoient derrière eux & en partie jetés sur leur propre infanterie. Cela devoit arriver; car la première ligne renversée devoit nécessairement se jeter sur la seconde, celle-là sur la troisième, & il n'y avoit point d'espace où ces corps, qui faisoient 50 escadrons, pussent se reformer. La première brigade de l'infanterie de la droite des Prussiens, animée par ce succès, se hâta trop d'attaquer ces batteries des Autrichiens dont nous avons parlé; 28 canons chargés à mitraille éclaircirent dans un moment les rangs des assaillans & les firent plier: 5 bataillons dans lesquels consistoit la réserve, arrivèrent fort à propos; ceux qui avoient été repoussés se reformèrent auprès d'eux, & d'un effort commun ces 10 bataillons emportèrent la batterie. Mr de Bonin, Lieutenant Général, & Mr de Geist, Colonel, eurent la principale part à cette belle action. Alors on apperçut une grosse colonne d'ennemis qui venoit de leur droite & qui descendoit des hauteurs pour s'emparer de Burckersdorf; le Roi les prévint en bordant ce village d'un bataillon de Kalckstein. On mit le feu aux maisons les plus

écartées vers la gauche, pour couvrir ce bataillon, pendant que l'infanterie de la gauche ſe formoit derrière; ce bataillon tira par pelotons contre l'ennemi comme il eût fait dans une place d'exercice, & la colonne ſe retira en fuyant. La cavalerie de la droite des Pruſſiens devenoit dès-lors inutile à l'endroit où elle étoit. Ce précipice dans lequel elle avoit jeté les Autrichiens, prenoit depuis le chemin de Trautenau & alloit en diminuant toujours de largeur vers le centre des Pruſſiens, mais en tirant vers le village de Sorr, qui étoit en avant. On laiſſa donc les cuiraſſiers de Buddenbrock & quelques houſards pour ſuivre l'infanterie en ſeconde ligne. Les gendarmes, Pruſſe, Rottembourg & Kiau, qui faiſoient 20 eſcadrons, furent envoyés à la gauche de l'armée, pour y renforcer cette aile, tandis que l'infanterie de la droite prenoit celle de l'ennemi en flanc, & la menoit battant devant elle en la faiſant replier ſur la droite des impériaux. Les gardes, qui étoient au centre de la ligne, conduites par le Prince Ferdinand de Bronſwic, attaquèrent alors une hauteur que les ennemis tenoient encore; elle étoit eſcarpée & chargée de bois;

elle fut emportée cependant: & ce qu'il y avoit de singulier, c'est que le Prince Louis de Bronswic la défendoit contre son frère. Le Prince Ferdinand se distingua beaucoup dans cette occasion. Le terrain du combat n'étoit alternativement que fonds & hauteurs, ce qui engageoit sans cesse de nouveaux combats; car les Autrichiens tâchoient de se rallier sur ces hauteurs; mais repoussés à plusieurs reprises, la confusion devint générale & à la retraite succéda la fuite. Toute la campagne étoit couverte de soldats débandés; cavaliers & fantassins, tout étoit mêlé. Tandis que l'armée prussienne victorieuse poursuivoit à grands pas les vaincus, les cuirassiers de Bornstædt, qui combattoient à la gauche, enveloppèrent le régiment de Damnitz & un bataillon de Collowrat, prirent 10 drapeaux & firent 1700 prisonniers. Le reste de la cavalerie de la gauche ne put atteindre la cavalerie autrichienne, qui évita de s'engager, & se retira en assez bon ordre dans la forêt de Silva. Le Roi arrêta la poursuite au village de Sorr, dont la bataille porte le nom; derrière ce village est la forêt de Silva dont nous avons tant parlé; il ne falloit pas y suivre l'ennemi;

ç'auroit

ç'auroit été risquer mal à propos & sans nécessité de perdre tous les avantages qu'on venoit d'obtenir: c'étoit bien assez qu'un corps de 18,000 hommes en eût battu au delà de 40,000; & même il n'y avoit rien à gagner en se hazardant d'aller plus loin. Les vainqueurs perdirent le Prince Albert de Bronswic; le Général Blanckensée; les Colonels Brédow, Blanckenbourg, Dohna, Ledebour; les Lieutenant-Colonels Lange & Wédel des Gardes & 1000 soldats; victimes illustres qui sacrifièrent leur vie pour le salut de l'État. On comptoit que le nombre des blessés montoit à 2,000. Les vaincus perdirent 22 canons, 10 drapeaux, 2 étendards, 30 officiers & 2,000 soldats qui furent faits prisonniers. Le Prince Léopold se distingua dans cette journée, & surtout le Maréchal de Buddenbrock & le Général Goltz, qui avec douze escadrons en battirent cinquante. Si cette bataille ne fut pas aussi décisive que celle de Friedberg, il faut s'en prendre au terrain où elle se donna. L'ennemi qui fuit dans une plaine, doit souffrir des pertes considérables: celui qui a le dessous dans un pays montueux, est à l'abri de la cavalerie, qui ne peut l'en-

tamer considérablement; & quelque petit que soit le nombre de ceux qui se rallient sur la crête des hauteurs, ce nombre est suffisant pour rallentir la poursuite du vainqueur.

Le projet de cette bataille, conçu par le Prince de Lorraine, ou par Franquini, auquel d'autres l'attribuent, étoit beau & bien imaginé. Le poste des Prussiens étoit sans contredit mauvais; l'on ne peut les excuser de n'avoir pensé qu'à leur front & d'avoir négligé leur droite, qui étoit dans un fond dominé par une hauteur éloignée de mille pas seulement. Mais si les Autrichiens savoient imaginer, ils n'avoient pas le talent de l'exécution: voici les fautes qu'ils commirent. Le Prince de Lorraine auroit dû former sa cavalerie de la gauche devant le chemin de Trautenau & à dos du camp prussien; en barrant ce chemin, l'armée du Roi n'avoit ni terrain pour se former, ni moyen d'appuyer sa droite. Le Prince de Lorraine pouvoit aussi en arrivant sur le terrain lâcher cette cavalerie, pour donner à bride abattue dans le camp prussien. Le soldat n'auroit eu le temps ni de courir aux armes, ni de se former, ni de se défendre; ç'auroit été se procurer une victoire

certaine. On dit que Mr d'Aremberg avoit égaré sa colonne pendant la nuit, & qu'il s'étoit formé à rebours, le dos tourné vers le camp du Roi: cela ressemble assez au Duc d'Aremberg, & c'est, dit-on, ce qui fit perdre du temps au Prince de Lorraine, qui s'occupa long-temps à réparer ce désordre. Mais lorsque les Prussiens commencèrent à se présenter sur le champ de bataille, qui empêchoit alors le Prince de Lorraine de les faire attaquer tout de suite avec sa cavalerie? Cette gauche auroit fondu d'une hauteur sur des troupes occupées à se former & sur d'autres qui défiloient encore. On trouvoit que le Roi n'avoit pas commis moins de fautes que son adversaire. On lui reprochoit surtout de s'être mis par le choix d'un mauvais poste dans la nécessité de combattre, au lieu qu'un général habile ne doit se battre que lorsqu'il le juge à propos. On disoit qu'au moins le Roi auroit dû être averti de la marche des Autrichiens. Il répondoit à cette accusation, que l'ennemi lui étant de beaucoup supérieur en troupes légères, il ne pouvoit aventurer fort loin les 500 housards qui lui restoient après tous les détachemens qu'il venoit de faire.

Mais, objectoit-on, il ne falloit pas tant faire de détachemens & s'affoiblir ſi fort vis-à-vis d'une armée ſupérieure. Il répondoit que le corps de Geſsler & de Polentz qui alla joindre le Prince d'Anhalt, pouvoit être regardé comme faiſant l'équivalent des Saxons qui s'en retournèrent chez eux; que le détachement du Général de Naſſau avoit été néceſſaire pour pouvoir tirer de la Siléſie ſes ſubſiſtances, qui auroient manqué tout à fait ſi les Hongrois qui infeſtoient tout ce duché, n'en euſſent été chaſſés; que les détachemens de Du Moulin & de Lehwald avoient été indiſpenſables dans les gorges des montagnes, qu'il falloit garder, ou riſquer d'être affamé par l'ennemi. On n'avoit qu'autant de chevaux qu'il en falloit pour amener, à chaque tranſport, de la farine pour cinq jours. Si un de ces convois eût manqué, l'armée auroit été ſans pain & ſans ſubſiſtances. On diſoit que le Roi auroit dû ſe retirer en Siléſie plutôt que de hazarder une bataille en Bohème; mais le Roi étoit dans l'idée qu'une bataille perdue en Bohème étoit de moindre conſéquence qu'une bataille perdue en Siléſie; & d'ailleurs une retraite précipitée auroit

indubitablement attiré la guerre dans ce duché. Ajoutez à cela que l'on conſommoit en Bohême les ſubſiſtances de l'ennemi, & qu'en Siléſie on auroit conſommé les ſiennes; mais nous laiſſons au lecteur la liberté de peſer ces raiſons & d'en juger. On ne peut attribuer le gain de cette bataille qu'au terrain étroit par lequel le Prince de Lorraine vint attaquer le Roi; ce terrain ôtoit à l'ennemi l'avantage de la ſupériorité du nombre. Les Pruſſiens purent lui oppoſer un front auſſi large que celui qu'il leur préſentoit. La multitude des ſoldats devenoit inutile au Prince de Lorraine, parce que ſes trois lignes, presque ſans diſtance, preſſées les unes ſur les autres, n'avoient pas la facilité de combattre, & que la confuſion s'y mettant une fois, elle rendoit le mal irrémédiable. Mais heureuſement pour la Pruſſe, la valeur des troupes répara les fautes de leur chef & punit les ennemis des leurs.

Pendant que les deux armées ſe battoient, les houſards impériaux pilloient le camp pruſſien, la gauche & le centre n'ayant pas eu le temps d'abattre les tentes. Nadaſti & Trenck s'en prévalurent; le Roi & beaucoup

d'officiers y perdirent tous leurs équipages; les secrétaires du Roi furent même pris, & ils eurent la présence d'esprit de déchirer tous leurs papiers. Mais comment penser à ces bagatelles, lorsque l'esprit est occupé des plus grands objets d'intérêt, devant lesquels tous les autres doivent se taire, de la gloire & du salut de l'État? Mr de Lehwald, attiré par le bruit du combat, vint encore à temps pour sauver les équipages de la droite & mettre fin aux cruautés affreuses que ces troupes de Hongrois effrénés & sans discipline exerçoient sur quelques malades & sur des femmes qui étoient restés dans le camp. De telles actions révoltent l'humanité & couvrent d'infamie ceux qui les font ou qui les tolèrent. Il faut dire à la louange du soldat prussien qu'il est vaillant sans être cruel, & qu'on l'a souvent vu donner des preuves d'une grandeur d'ame qu'on ne doit pas attendre de gens de basse condition.

La postérité sera peut-être surprise qu'une armée, victorieuse dans deux batailles rangées, se retire devant l'armée vaincue & ne recueille aucun fruit de ses triomphes. Les montagnes qui entourent la Bohême, les gorges qui la sé-

parent de la Siléfie, la difficulté de nourrir les troupes, la fupériorité de l'ennemi en troupes légères, & enfin l'affoibliffement de l'armée, fourniffent la folution de ce problème. Suppofé que le Roi eût voulu établir fes quartiers d'hiver dans ce royaume, voici les difficultés qui fe préfentoient: tout le pays étoit entièrement fourragé; on trouve dans ces contrées peu de villes, encore font-elles petites & ont-elles la plupart de mauvaifes murailles; il auroit fallu, pour la fureté, y entaffer les foldats les uns fur les autres, ce qui auroit ruiné l'armée par des maladies contagieufes; à peine avoit-on des chariots pour les farines, comment en auroit-on trouvé pour amener le fourrage à la cavalerie? Mais en quittant la Bohème le Roi pouvoit remonter, recruter, équiper les troupes, les mettre dans l'abondance & leur donner du repos, pour s'en fervir s'il le falloit le printemps prochain; outre qu'il paroiffoit probable qu'après la bataille de Sorr l'Impératrice Reine feroit plus difpofée qu'auparavant à l'acceffion au traité de Hanovre.

Après avoir campé par honneur cinq jours fur le champ de bataille de Sorr, le Roi rame-

na ſes troupes à Trautenau. Le Prince de Lorraine étoit encore à Ertina, prêt à retourner à Kœnigsgrætz au bruit de l'approche des Pruſſiens. On apprit dans ce camp que Mr de Naſſau avoit battu, le jour de la bataille de Sorr, un corps de Hongrois auprès de Léobſchutz & qu'il avoit fait 170 priſonniers. Mr de Fouquet avoit auſſi trouvé moyen d'enlever 400 houſards entre Grulich & Habelſchwerdt, qui furent conduits à Glatz. Mr Warneri, qui étoit avec 300 chevaux à Landshut, ayant appris qu'un nouveau régiment hongrois de Léopold Palfy avoit marché à Bœhmiſch-Friedland, les tourna, les ſurprit & ramena de ſon expédition 8 officiers & 140 ſoldats priſonniers; mais comme l'infortune ſe mêle ſouvent au bonheur, Mr de Chazot, du corps de Du Moulin, ne fut pas ſi heureux dans ſon entrepriſe ſur Marchendorff; il fut attaqué & battu par l'ennemi & perdit 80 hommes. Après que l'armée eut achevé de conſumer les ſubſiſtances des environs de Trautenau, elle ſe prépara à retourner en Siléſie par le chemin de Schatzlar. De toutes les gorges & de tous les défilés de la Bohême, les plus mauvais ſe trouvent

sur ce chemin: soit qu'on avance, soit qu'on recule, il faut user de toutes les précautions possibles pour y mener les troupes avec sureté. Le petit ruisseau de Trautenbach couloit en ligne parallèle derrière le camp du Roi; des rochers & des forêts formoient l'autre bord. Le 14 d'Octobre les bagages prirent les devans sous bonne escorte, pour rendre la marche plus facile. On posta le 15 cinq bataillons sur les montagnes, pour protéger la retraite de l'armée & lui servir ensuite d'arrière-garde. L'armée décampa le 16; elle marcha sur 2 colonnes. Le Prince Léopold, qui conduisoit celle de la gauche qui passa par Trautenbach, arriva en Silésie sans avoir vu d'ennemis. La colonne de la droite, dont le Roi s'étoit chargé, fut précédée par la cavalerie; l'infanterie passa le ruisseau, avant que Franquini, Nadasti, Moratz &c. fussent avertis de la marche des Prussiens; ils accoururent ensuite avec 7 ou 8,000 hommes. Quoique toutes les hauteurs fussent garnies d'infanterie, le progrès de la marche obligeoit successivement l'arrière-garde à les quitter; les pandours profitoient alors de ces mêmes hauteurs abandonnées, pour faire feu

ſur l'arrière-garde. Cette tiraillerie dura depuis huit heures du matin jusqu'à ſix heures du ſoir; ils tuèrent un capitaine & 30 hommes, & en bleſſèrent environ 80. Tout le corps de Du Moulin avoit été employé à couvrir le dernier défilé qui mène à Schatzlar par une vallée. Ce corps arrêta l'ennemi, auquel une attaque de cavalerie que la petite plaine de Schatzlar permit de faire, cauſa une perte de 300 hommes; il ſe mit à l'écart, & Mr Du Moulin défilant à ſa droite paſſa par les Rehberge & entra dans le camp par la route que le Roi lui avoit ménagée. L'armée ſéjourna à Schatzlar juſqu'au 19, qu'elle vint camper à Liebau ſur le territoire de la Siléſie. Le corps de Du Moulin fut deſtiné à former un cordon le long des frontières. Le reſte de l'armée entra en quartiers de cantonnement entre Ronſtock & Schweidnitz; elle pouvoit ſe raſſembler en ſix heures de temps & ſe trouvoit au large par la quantité de villes & de villages qu'il y a dans cette contrée floriſſante. Ce fut là que le Roi attendit la ſéparation de l'armée autrichienne, avant que de prendre des quartiers d'hiver. Mr de Naſſau, qui vouloit s'en procurer dans la haute

Siléſie, ſurprit un corps de Hongrois à Haſtehim & chaſſa le Maréchal Eſterhazi d'Oderberg; les houſards de Wartenberg, qui étoient de ce corps, ſe diſtinguèrent également; ils battirent les dragons de Gotha, leur enlevèrent un étendard & firent 111 priſonniers. Après cela Mr de Naſſau marcha à Ponuba & les Hongrois s'enfuirent à Teſchen & de là vers Jablunka. Mr de Fouquet, qui ne vouloit pas être inutile à Glatz, fit enlever 200 houſards qui s'étoient imprudemment enfermés dans Nachod. Cet habile officier donna des marques de génie & de capacité pendant tout le cours de cette guerre. Nous nous contenterons de dire que quarante partis qui ſortirent de ſa garniſon durant cette campagne, enlevèrent plus de 800 hommes à l'ennemi.

Le Roi apprit le 24 d'Octobre que le Prince de Lorraine avoit ſéparé ſon armée en trois corps; il ſuppoſa que c'étoit dans le deſſein de les étendre dans la ſuite, parce que la ſaiſon des opérations militaires étoit paſſée: il laiſſa le commandement des troupes au Prince Léopold, en lui enjoignant de ne les point ſéparer davantage, avant d'en avoir reçu les ordres.

Le Roi partit pour Berlin, où sa présence devenoit nécessaire, tant pour réchauffer les négociations qui commençoient à languir, qu'afin de trouver des fonds pour la campagne prochaine, au cas que la paix ne pût pas se conclure pendant l'hiver.

CHAPITRE XIV.

Révolution d'Écosse, qui fait quitter Hanovre au Roi d'Angleterre, & rallentit les négociations de la paix. Dessein des Autrichiens & des Saxons sur le Brandebourg découvert. Contradictions dans le conseil des ministres. Projets de campagne. Le Prince d'Anhalt rassemble son armée à Halle. Le Roi part pour la Silésie. Expédition de la Lusace. Le Prince d'Anhalt marche à Meissen. Bataille de Kesselsdorf. Prise de Dresde. Négociation & conclusion de la paix.

Si durant l'année 1745 les négociations des Prussiens eussent eu autant de succès que leurs

armes, ils auroient pu s'épargner auſſi bien qu'à leurs ennemis une effuſion de ſang inutile, & l'on auroit eu la paix plutôt; mais pluſieurs incidens auxquels on ne pouvoit s'attendre, rendirent les bonnes intentions du Roi impuiſſantes. A peine le Roi d'Angleterre eut-il ſigné, presque malgré lui, la convention de Hanovre, que la rebellion d'Écoſſe venant à éclater, elle l'obligea de hâter plus qu'il n'auroit voulu, ſon retour à Londres. Un jeune homme, c'étoit le fils du Prétendant, paſſe furtivement en Écoſſe, accompagné de quelques perſonnes fidelles; il ſe tient caché dans une île vers le Nord des côtes, pour donner à ſes partiſans le temps d'aſſembler & d'armer leurs payſans, d'ameuter les montagnards & de former une milice qui fût au moins l'ombre d'une armée. Par cette diverſion la France armoit l'Angleterre contre l'Angleterre; & un enfant, débarqué en Écoſſe ſans troupes & ſans ſecours, force le Roi George à rappeler ſes Anglois qui défendoient la Flandre, pour ſoutenir ſon trône ébranlé. La France ſe conduiſit ſagement dans ce projet, & elle dut à cette diverſion toutes les conquêtes qu'elle fit depuis

en Flandre comme en Brabant. Au commencement le Roi d'Angleterre & ſes miniſtres mépriſèrent le jeune Édouard, ſon foible parti, & cette rebellion naiſſante. On diſoit à Londres que c'étoit la ſaillie d'un prêtre Jacobite, (le Cardinal Tencin,) & l'équipée d'un jeune étourdi. Cependant ce jeune étourdi battit & chaſſa le Général Cop, que le gouvernement avoit envoyé contre lui avec ce qu'on avoit pu en hâte raſſembler de troupes. Cet échec ouvrit les yeux au Roi; il lui apprit que dans un gouvernement ariſtocratique une étincelle peut allumer un incendie. Les affaires de l'Écoſſe abſorbèrent toute l'attention de ſon conſeil: les négociations étrangères tombèrent en langueur; les alliés de l'Angleterre la croyant aux abois, n'eurent plus pour elle la même conſidération. Ce qu'il y avoit de fâcheux, c'eſt que la convention de Hanovre commençoit à tranſpirer; les Autrichiens & les Saxons l'avoient ébruitée, & cela pouvoit produire un mauvais effet chez les François, qui étoient cependant les ſeuls alliés qu'eût la Pruſſe. Il arriva donc que la diverſion que le jeune Édouard faiſoit en Écoſſe, en devint une pour la Reine de Hongrie,

en ce qu'elle lui procura la liberté de faire contre le Roi de Pruſſe les derniers efforts, malgré le Roi d'Angleterre, dont alors à Vienne on mépriſoit les conſeils.

Le Roi, qui ſe trouvoit à Berlin, épuiſoit tous les expédiens pour trouver des fonds qui le miſſent en état de continuer la guerre. Les revenus de la Siléſie ne s'étoient pas perçus comme en temps de paix; les deux tiers en avoient manqué: il falloit chercher des reſſources, & il étoit bien difficile de s'en procurer. Cet embarras étoit grand; les dangers que les ennemis préparoient à l'État, étoient bien plus terribles. Voici comment le Roi en fut informé. Depuis le mariage du Prince ſucceſſeur au trône de Suède, avec la Princeſſe Ulrique, ſoeur du Roi, les Suédois étoient en partie portés pour les intérêts de la Pruſſe. Mr de Rudenſchild & Mr Wolfenſtirna, miniſtres de Suède, l'un à la cour de Berlin, l'autre à Dresde, étoient particulièrement attachés à la perſonne du Roi. Wolfenſtirna étoit bien dans la maiſon de ***; il faiſoit la partie de jeu du miniſtre. *** n'étoit pas auſſi circonſpect en ſa préſence qu'un premier miniſtre, dépoſitaire

des secrets de son maître, doit l'être généralement envers tout le monde. Wolfenstirna découvrit sans peine que le plan de la cour de Vienne & de Dresde étoit d'envoyer l'armée du Prince de Lorraine par la Saxe, d'où joint aux troupes saxonnes il devoit pendant l'hiver marcher droit à Berlin: il fit part de sa découverte à Rudenschild, qui en avertit le Roi le 8 de Novembre, jour où l'on suspendoit dans les églises les trophées de Friedberg & de Sorr. Rudenschild ajouta que ce projet avoit été fait par * * *, corrigé par Bartenstein, amplifié par Rutowsky, envoyé par Saul à Francfort à la Reine de Hongrie; que * * * étoit convaincu qu'on écraseroit la Prusse par ce coup, & que c'étoit cette ferme espérance qui avoit empêché la cour de Vienne & celle de Dresde d'adhérer aux sentimens pacifiques du Roi d'Angleterre; qu'on avoit de plus partagé les dépouilles de la Prusse de façon que le Roi de Pologne auroit les évêchés de Magdebourg, de Halberstadt, avec Halle & son territoire, & que l'Impératrice reprendroit la Silésie. Il apprit de plus au Roi la cause de la haine que * * * lui portoit. Il avoit été outré d'un manifeste que

le

le Roi avoit fait publier, & surtout de ces passages: "Pendant que tant d'horreurs se commettoient en Silésie, & que le ciel, juste vengeur „des crimes, se plaisoit à les punir d'une façon si „palpable, si éclatante & si sévère, on soutenoit „froidement à Dresde que la Saxe n'étoit point „en guerre avec la Prusse, que le Duc de Weissenfels & les troupes qu'il avoit sous ses ordres „n'avoient point attaqué les États héréditaires „du Roi, mais seulement de nouvelles acquisitions. Le ministère de Dresde se berçoit de „ces sortes de raisonnemens captieux, comme „si de petites distinctions scolastiques étoient „des motifs assez puissans pour justifier l'illégalité de ses procédés. Rien de plus facile que „de réfuter &c.„ & du passage suivant: "Il paroît que c'étoit enfin ici le terme de la patience „& de la modération du Roi; mais Sa Majesté „ayant compassion d'un peuple voisin, innocent „des offenses qu'elle a reçues, & connoissant „les malheurs & les désolations inévitables „qu'entraîne la guerre, suspendit encore les „justes effets de son ressentiment, pour tenter „de nouvelles voies d'accommodement avec la „cour de Dresde. Il y a lieu de présumer,

„après ces nouveaux & derniers refus qu'elle „vient de recevoir, que la confiance du Roi de „Pologne a été surprise par l'indigne perfidie „de ses ministres. Les représentations les plus „pathétiques, & les offres les plus avantageuses „ont été prodiguées en pure perte.„ Il faut avouer que * * * étoit vivement attaqué dans ces passages & que personne ne pouvoit s'y méprendre; car les ministres qu'on nommoit au pluriel, étoient plutôt ses commis que ses égaux. Ce rapport parut d'autant plus vrai, que le Roi connoissoit le caractère du Comte de * * * & la fierté de l'Impératrice Reine. Si le projet des Saxons étoit dangereux pour la Prusse, il n'étoit pas moins hazardeux pour la Saxe; mais les passions & surtout le désir de la vengeance aveuglent si fort les hommes, qu'ils sont capables de tout risquer dans l'espérance de se satisfaire.

Cette crise violente demandoit donc un prompt remède. L'armée du Prince d'Anhalt reçut ordre de s'assembler incontinent à Halle. Et comme il s'agissoit de prendre un parti décisif, le Roi crut que, sans déroger à son autorité, il pouvoit assembler un conseil, écouter la voix

de l'expérience, & ſuivre ce qu'il y auroit de ſage dans l'avis de ceux qu'il conſultoit. Quiconque eſt chargé des intérêts d'une nation, ne doit rien négliger de ce qui peut en procurer le ſalut. Le Prince d'Anhalt fut un des premiers auxquels le Roi fit l'ouverture du projet de ***. Ce Prince étoit un de ces hommes qui prévenus d'amour propre abondent en leur ſens, & ſont pour la négative lorsque les autres affirment. Il parut avoir pitié de la facilité avec laquelle on ajoutoit foi à cette accuſation contre ***; il dit qu'il n'étoit pas naturel qu'un miniſtre du Roi de Pologne, Saxon de naiſſance, voulût attirer de gaieté de coeur quatre armées dans les États de ſon maître & les expoſer à une ruine inévitable. Le Roi lui montra une lettre qui portoit que dans deux jours le Général Grune arriveroit avec ſon corps à Géra, pour joindre les Saxons à Leipſic: il lui produiſit différentes lettres de la Siléſie, qui toutes conſtatoient que les Saxons amaſſoient de gros magaſins en Luſace pour les troupes du Prince de Lorraine, qu'on y attendoit dans peu: il finit par lui dire qu'il lui confioit le commandement de l'armée qui s'aſſembloit à

Halle. Le Prince d'Anhalt perſiſta dans ſon incrédulité; cependant on liſoit ſur ſon viſage qu'il étoit flatté de ſe voir à la tête d'un corps qui pouvoit lui fournir le moyen de rajeunir ſon ancienne réputation. Le Comte Podewils entra un moment après. Le Roi le trouva tout auſſi incrédule que le Prince d'Anhalt; ce n'étoit point par eſprit de contradiction, mais par timidité. Ce Miniſtre avoit quelques fonds placés à la Steuer à Leipſic; il craignoit de les perdre; incorruptible d'ailleurs, ſa foibleſſe ſeule éloignoit de ſon eſprit toute idée de rupture avec la Saxe comme un objet déſagréable, & croyant les autres auſſi timides que lui, il jugeoit * * * incapable d'un projet ſi hardi. Enfin dans ce beau conſeil on diſcutoit la fauſſeté ou la vérité du fait, & perſonne ne penſoit à prévenir le mal qui étoit ſur le point d'éclater. Le Roi fut obligé d'employer ſon autorité pour que le Prince d'Anhalt fît les diſpoſitions néceſſaires à la ſubſiſtance de l'armée de Halle, & pour que le Comte Podewils dreſſât les dépêches aux cours étrangères, par leſquelles on les avertiſſoit des complots de la Saxe, & de la réſolution où étoit le Roi de les prévenir.

Et comme ſi ce n'en étoit pas aſſez de tant d'embarras, il en ſurvint encore de nouveaux. L'envoyé de Ruſſie vint déclarer au Roi, au nom de l'Impératrice, qu'elle eſpéroit que le Roi s'abſtiendroit d'attaquer l'électorat de Saxe, parce qu'une ſemblable démarche l'obligeroit à envoyer ſon contingent au Roi de Pologne, comme elle y étoit tenue par ſon alliance avec ce prince. Le Roi lui fit répondre que Sa Majeſté étoit dans l'intention de vivre en paix avec tous ſes voiſins, mais que ſi quelqu'un d'eux couvoit des deſſeins pernicieux contre ſes États, aucune puiſſance de l'Europe ne l'empêcheroit de ſe défendre & de confondre ſes ennemis. Cependant toutes les lettres de la Saxe & de la Siléſie confirmoient les avis de Mr de Rudenſchild. Pour être encore mieux informé des mouvemens du Prince de Lorraine, le Roi forma un corps de troupes mélées, cavalerie, infanterie & houſards, avec lequel Mr de Winterfeld s'avança vers Friedland ſur les frontières de la Bohème & de la Luſace, avec ordre, ſi le Prince de Lorraine entroit en Luſace, de le côtoyer & de longer le Queis, qui coule ſur la frontière de la Siléſie. Le deſſein du Roi

étoit de tomber sur les Saxons de deux côtés à la fois. L'armée de Siléſie devoit agir contre celle du Prince de Lorraine, la ſurprendre, s'il ſe pouvoit, dans ſes cantonnemens en Luſace; ou la combattre, pour la rechaſſer en Bohème. Dans ce danger qui mettoit toute la ville de Berlin en alarme, le Roi affecta la meilleure contenance poſſible, afin de raſſurer le public. Son parti étoit pris; la déclaration des Ruſſes ne l'inquiétoit point, car cette puiſſance ne pouvoit agir que dans ſix mois, & c'étoit plus de temps qu'il n'en falloit pour décider du ſort des Pruſſiens & des Saxons: les choſes en étoient à cette extrémité, qu'il falloit vaincre ou périr. Le Roi appréhendoit l'incrédulité & la lenteur du Prince d'Anhalt; il craignoit auſſi que le corps de Grune, qui étoit de 7,000 hommes effectifs, ne marchât droit à Berlin. Afin de pourvoir autant qu'il ſe pouvoit à la ſureté de cette capitale, le Général Haake y étoit reſté avec une garniſon de 5,000 hommes; mais l'enceinte de cette ville ayant deux milles de circonférence il étoit impoſſible de la défendre, & Mr de Haake devoit aller au devant de l'ennemi & le combattre, avant qu'il

en approchât. Cette précaution étoit à la vérité insuffisante ; mais les moyens n'en permettoient pas une meilleure. On fit des arrangemens pour transporter en cas de malheur la famille royale, les archives, les bureaux, les conseils suprêmes à Stetin comme dans un asile, si la fortune abandonnoit les armes prussiennes. Le Roi écrivit encore une lettre pathétique au Roi de France, dans laquelle il lui faisoit une vive peinture de sa situation & lui demandoit instamment les secours qu'il lui devoit selon les traités. Il seroit bien difficile de deviner par quelle raison le Prince d'Anhalt tâcha de dissuader le Roi de prendre le commandement de l'armée de Silésie : il poussa si loin ses représentations importunes, qu'enfin le Roi lui dit qu'il avoit résolu de se mettre à la tête de ses troupes, & que lorsque le Prince d'Anhalt entretiendroit une armée, il pourroit en donner le commandement à qui bon lui sembleroit ; après quoi il fut obligé de se rendre à Halle, & le Roi partit le 14 de Novembre pour la Silésie, laissant Berlin dans la consternation, les Saxons dans l'espérance & toute l'Europe attentive à l'événement de cette campagne d'hiver.

Le Roi arriva le 15 à Lignitz; il y trouva le Prince Léopold, & le Général Goltz, (qui avoit l'inſpection des vivres.) Des lettres du Général Winterfeld, arrivées en même temps, apprirent que 6,000 Saxons qui faiſoient l'avant-garde du Prince de Lorraine, étoient entrés en Luſace par Zittau, & que les troupes autrichiennes alloient les ſuivre. Le Prince Léopold fut inſtruit de toutes les opérations que le Roi avoit projetées. L'armée de Siléſie étoit effectivement de 30,000 hommes, tous vieux ſoldats d'élite, accoutumés à vaincre; refaits par quatre ſemaines de repos, ils étoient diſpoſés à tout entreprendre. Il y avoit cependant des précautions néceſſaires encore avant de quitter la Siléſie. On ne pouvoit abandonner la ville de Schweidnitz, où il y avoit des magaſins & qui alors n'étoit pas fortifiée; il fallut donc que Mr de Naſſau quittât la haute Siléſie, pour aller vers Landshut s'oppoſer au corps de Mr de Hohenems, qui avoit ordre de ſa cour de faire une invaſion dans la baſſe Siléſie du côté de Hirſchberg. La ſituation du Roi étoit à peu près ſemblable à celle où il ſe vit avant la bataille de Hohenfriedberg; il eut recours

aux mêmes ruſes, pour attirer les ennemis dans les mêmes piéges. On affecta de reſpecter ſcrupuleuſement les frontières de la Saxe & de borner ſon attention à gagner Croſſen avant le Prince de Lorraine. Pour fortifier cette opinion, Winterfeld fit punir quelques houſards qui avoient commis des déſordres en Luſace. On prépara des chemins à Croſſen, on amaſſa des vivres ſur la route, en ſorte que les gens du pays, qu'il faut toujours tromper les premiers, crurent bonnement qu'on n'avoit aucun autre objet. Mr de Winterfeld venoit d'occuper Naumbourg ſur le Queis & publioit qu'il n'étoit là que pour côtoyer l'ennemi en longeant cette rivière & le prévenir à Croſſen.

Le Prince de Lorraine, qui étoit dans l'idée flatteuſe que les Pruſſiens ſe repoſoient tranquillement dans leurs quartiers d'hiver, que leurs troupes étoient découragées, & qu'il n'avoit à redouter qu'un corps de 3,000 hommes qui l'obſervoit, s'endormit dans une dangereuſe ſécurité, & ce même ſtratagème réuſſit pour la ſeconde fois. Tant il eſt vrai que la défiance eſt la mère de la ſureté, & qu'un général ſage ne doit jamais mépriſer l'ennemi, mais veiller

ſur ſes démarches, afin qu'elles lui ſervent de bouſſole dans toutes ſes opérations. Pour empêcher autant qu'il étoit poſſible que les Autrichiens ne fuſſent inſtruits des mouvemens de l'armée, le Roi avoit fait border trois rivières qu'il avoit devant lui, le Queis par Mr de Winterfeld, la Neiſſe par des troupes légères & le Bober par d'autres détachemens. Tout ce qui venoit de la Luſace avoit le paſſage libre, mais il étoit interdit à tous ceux qui vouloient paſſer ces rivières pour aller en Saxe; de ſorte qu'on ſe procuroit des nouvelles & qu'on empêchoit l'ennemi d'en avoir. Bientôt, ſur celles qu'on eut de l'ennemi, l'armée s'avança en cantonnant ſur le Queis. Le Roi prit ſon quartier à Holſtein; c'étoit le 22 de Novembre, & il n'étoit qu'à un mille de Naumbourg. On fit conſtruire quatre ponts ſur la rivière, pour pouvoir la paſſer rapidement ſur quatre colonnes. Le deſſein du Roi étoit de ſe laiſſer dépaſſer par les impériaux, puis de les prendre par derrière, pour leur couper les vivres, & les forcer ainſi, ou à ſe battre, ou à s'enfuir honteuſement vers les frontières de la Bohême. Mais pour ſuivre le projet qu'on avoit une fois

adopté, on s'étoit interdit d'envoyer des partis en Luſace, & l'on ne pouvoit avoir des nouvelles que par des eſpions; ce qui n'eſt jamais auſſi ſûr que ce que rapportent les troupes. De plus l'expédition étoit ſi importante, qu'il falloit préférer la ſureté au brillant.

Mr de Winterfeld, inſtruit des projets du Roi, l'avertit que les ennemis avançoient par cantonnemens, mais qu'ils s'étendoient ſi fort, que leur gauche étoit à Lauban & leur droite à Gœrlitz; il ajouta qu'ils marcheroient le lendemain, ſelon l'avis de ſes eſpions, & qu'il croyoit que le moment d'agir étoit arrivé. Sur cela l'armée marcha le 23 ſur quatre colonnes, dont chacune étoit conduite par un Lieutenant Général. Le rendez-vous de ces colonnes étoit à Naumbourg; ce fut-là que le Roi leur donna les diſpoſitions ultérieures. Il s'éleva ce matin un brouillard d'autant plus favorable, qu'il cachoit à l'ennemi jusqu'au moindre mouvement de l'armée. A Naumbourg il y a un pont de pierre ſur le Queis; à côté il y avoit deux guets pour la cavalerie: on fit en hâte un pont pour la ſeconde colonne d'infanterie. Tout cela étant arrangé, les condu-

teurs des colonnes, je veux dire les généraux, se rendirent à Naumbourg & eurent ordre de passer incessamment le Queis. On leur donna des guides pour les conduire à Catholisch Hennersdorf, avec ordre de se seconder mutuellement, selon qu'une colonne qui donneroit sur les quartiers de l'ennemi, auroit besoin de cavalerie ou d'infanterie pour réussir dans son opération; car on manquoit d'informations assez exactes sur les lieux où l'armée du Prince de Lorraine séjournoit, pour faire des dispositions plus détaillées. Le brouillard tomba au moment que les colonnes eurent passé le Queis. Celles de la droite & de la gauche étoient de cavalerie, les deux du centre étoient d'infanterie. Un régiment de houssards précédoit la marche de chacune d'elles, pour avertir à temps les généraux de ce qui se passoit devant eux. Le Roi étoit à la tête de la première colonne d'infanterie; elle avoit pour guide un garçon meunier, qui la mena à un marais où les bestiaux paissoient en été, & qui n'étoit guère praticable dans l'arrière-saison. On eut de la peine à se tirer de là; mais à force de chercher, on trouva un chemin

qui côtoyoit un bois & par lequel on pouvoit paſſer. Pendant que les troupes défiloient, les houſards de Ziethen donnèrent dans le village de Catholiſch Hennersdorf, & avertirent qu'il étoit garni de 2 bataillons & de 6 eſcadrons de Saxons; ils ajoutèrent qu'ils amuſeroient aſſez l'ennemi pour donner à la colonne le temps d'arriver. On fit à l'inſtant avancer 2 régimens de cuiraſſiers de la 4e. colonne qui étoit la plus proche, & Mr de Rochow emmena les régimens de Gesler & de Bornſtædt; Mr de Polentz fut commandé avec 3 bataillons de grenadiers pour les ſoutenir. C'étoit ce ſoit-diſant marais qu'on croyoit impraticable qui avoit trompé les Saxons; ils n'avoient aucune garde de ce côté-là, ce qui donna moyen de les ſurprendre. Le village de Hennersdorf a un demi-mille de longueur. L'action commença à quatre heures vers la partie orientale & finit à ſix vers l'extrémité qui eſt au Couchant. Polentz prit les Saxons à revers, Rochow les attaqua de front & Winterfeld en flanc. Les régimens de Gotha, de Dalwitz & la plus grande partie de celui d'Obirn furent faits priſonniers; le Général Dal-

witz, le Colonel Obirn & 30 officiers furent de ce nombre; en tout les Saxons perdirent 6 canons, 1100 hommes, 2 paires de timbales, 2 étendards & 3 drapeaux; leurs équipages tombèrent en partage aux houſards, qui avoient bien mérité cette petite récompenſe. L'armée campa à Catholiſch Hennersdorf, & l'on avertit les troupes que ſi l'on étoit obligé de les fatiguer pendant quelques jours, c'étoit pour leur épargner des batailles. Quoique la moitié de l'armée manquât de tentes, que pluſieurs régimens n'euſſent que des culottes de toile, ils ſe prêterent tous de bonne grace à ce qu'ils voyoient que la néceſſité exigeoit d'eux. Cet heureux début fit augurer que le Prince de Lorraine ne tiendroit pas contre les Pruſſiens. On ſe propoſa de profiter de la conſternation que l'enlèvement d'un de ſes quartiers devoit cauſer dans ſon armée, & de la talonner tout de ſuite pour ne lui pas laiſſer le temps d'en revenir. Le lendemain 24 le temps étoit ſi obſcur & le brouillard ſi épais, qu'on fut obligé d'avancer en tâtonnant. On ſe campa derrière le village de Leopoldshain, & pour plus de ſureté, l'on plaça 15 bataillons dans ce village.

Les coureurs rapportèrent que l'ennemi se retiroit partout; qu'on ne trouvoit dans les chemins que chariots dételés, bagages renversés, chariots de poudre abandonnés, en un mot, tout ce qui pouvoit attester leur fuite. Les déserteurs, qui arrivoient en grand nombre, disoient que la confusion s'étoit mise dans leurs troupes, à cause que les deux derniers jours on leur avoit donné vingt ordres différens ou contradictoires.

Toutefois on apprit le 25 de bon matin que le Prince de Lorraine avoit rassemblé son armée à Schœnfeld à une lieue du camp du Roi. Le Roi ne balança pas: le jour étoit serein, il se mit incontinent en marche dans le dessein d'attaquer les ennemis. Comme il approchoit de Gœrlitz, ses partis lui rapportèrent que les ennemis avoient décampé à petit bruit, & qu'ils avoient pris le chemin de Zittau. L'armée prussienne se campa auprès de Gœrlitz, qui se rendit par composition; 60 officiers & 250 hommes y furent faits prisonniers de guerre; parmi ces officiers il y en avoit de malades, & quelques uns qui ayant été blessés à Catholisch Hennersdorf avoient trouvé le moyen de

ſe ſauver. Il y avoit à Gœrlitz un magaſin qui fut d'un grand ſecours pour faciliter cette expédition. Le 26 l'armée ſe porta en avant ſur le couvent de Radomiritz, & l'on mit les troupes en cantonnemens. Mrs de Bonin & de Winterfeld furent commandés avec 70 eſcadrons & 10 bataillons pour longer une petite rivière qu'on nomme la Neiſſe. Ce mouvement, qui menaçoit l'ennemi d'être coupé de Zittau, fit que le Prince de Lorraine abandonna ſon camp d'Oſtritz, pour gagner Zittau avant les Pruſſiens. Comme cette retraite ſe faiſoit à la hâte, les houſards pruſſiens firent des priſes conſidérables ſur les bagages des Autrichiens. Le Roi s'avança à Oſtritz le 27, & envoya Mr de Winterfeld à Zittau; l'arrière-garde du Prince de Lorraine défiloit préciſément par cette ville. Mr de Winterfeld donna deſſus & fit 350 priſonniers; les ennemis perdirent tous leurs bagages, & mirent eux-mêmes le feu à leurs chariots, pour qu'ils ne tombaſſent pas entre les mains de ceux qui les pourſuivoient. Cette expédition ne dura que 5 jours. Les Autrichiens y perdirent des magaſins, leurs bagages, & rentrèrent en Bohème affoiblis

affoiblis de 5,000 hommes. On laiſſa 10 bataillons & 20 eſcadrons dans le voiſinage de Zittau, pour garder ce poſte important, & Mr de Winterfeld fut obligé de retourner en Siléſie avec 5 bataillons & 5 eſcadrons, pour tomber ſur les flancs de Mr de Hohenems, tandis que Mr de Naſſau ſe préparoit à l'attaquer de front. Cette expédition fut ſi heureuſe, qu'en moins de vingt quatre heures il ne reſta plus d'Autrichiens en Siléſie. Les dragons de Philibert furent défaits par les houſards de Wartenberg, & Mr de Hohenems ne le céda au Prince de Lorraine, ni par la promptitude de ſa retraite, ni par la perte de ſes bagages. Les troupes pruſſiennes qui étoient en Luſace ſe mirent en quartiers de rafraîchiſſement aux environs de Gœrlitz, à l'exception de Mr de Lehwald, qui fut détaché avec 10 bataillons & 20 eſcadrons pour Bautzen, avec ordre de pouſſer de là vers l'Elbe, afin de donner aux Saxons des inquiétudes pour leur capitale, & de faciliter les opérations du Prince d'Anhalt. Le Colonel Brandis, qui avec 2 bataillons étoit demeuré à Croſſen, s'empara de Guben, où il prit un gros magaſin aux Saxons.

Durant cette expédition de Luſace on n'eut aucune nouvelle du Prince d'Anhalt; mais les Saxons divulguoient que Mr de Grune avoit paſſé l'Elbe à Torgau & marchoit à Berlin. Pendant que ces bruits donnoient lieu à d'étranges réflexions, un officier vint de Halle annoncer que le Prince d'Anhalt s'étoit mis en marche le 30 Novembre, qu'il avoit voulu attaquer les Saxons dans leurs retranchemens de Leipſic, mais les avoit trouvés abandonnés, que Leipſic s'étoit ſoumis, & que les Saxons fuyoient vers Dresde. Le Roi renvoya d'abord cet officier pour preſſer le Prince d'Anhalt de gagner Meiſſen le plutôt qu'il le pourroit, & l'avertir que le corps de Lehwald n'attendoit que ſon arrivée pour le joindre. Lorsqu'on apprit à Dresde que le Prince de Lorraine avoit été ſi vîte expédié, la conſternation fut ſi grande, qu'on fit ſur le champ rebrouſſer chemin au corps de Grune & que le Comte de Rutowsky fut obligé de ramener ſon armée pour couvrir Dresde.

Pendant que le Prince d'Anhalt marchoit vers Meiſſen & que l'armée du Roi demeuroit en panne, celui-ci employa ce temps à re-

nouer avec les Saxons une négociation tant de fois rompue, & que les conjonctures paroiſſoient éloigner plus que jamais. Il écrivit pour cet effet à Mr de Villiers, Miniſtre d'Angleterre à la cour de Dresde, lui déclarant que malgré l'animoſité que ſes ennemis venoient encore de manifeſter ſi ouvertement contre lui, & les avantages qu'il venoit de remporter ſur eux, il perſévéroit dans la réſolution qu'il avoit une fois priſe de préférer la modération aux partis extrêmes; qu'il offroit la paix au Roi de Pologne, avec l'oubli du paſſé, en poſant la convention de Hanovre pour baſe de cette réconciliation. Ce parti n'avoit été pris qu'après de mûres réflexions, parce qu'on peut faire la paix lorsque les armes ſont heureuſes; mais ſi l'on a du deſſous, l'ennemi ne ſe trouve guère dans la diſpoſition de ſe réconcilier. La paix pouvoit épargner le ſang de tant de braves officiers, qui alloient le ſacrifier pour remporter la victoire. Il falloit conſidérer, que quelque heureuſe que fût la guerre en Saxe, c'étoit un incendie dans la maiſon du voiſin qui pouvoit ſe communiquer à la nôtre; il falloit outre cela le plus prompte-

ment qu'il étoit poſſible terminer cette guerre, afin d'empêcher la Ruſſie de s'en mêler. Le Roi n'avoit rien à eſpérer des ſecours de la France, & ſi l'on ne mettoit fin à ces troubles pendant l'hiver, on devoit s'attendre au printemps que la Reine de Hongrie rappelleroit du Rhin ſon armée, qui lui devenoit inutile, pour la joindre à celle de la Bohême; ce qui lui auroit donné une grande ſupériorité: enfin le prétexte de la guerre ne ſubſiſtoit plus depuis la mort de Charles VII. Ajoutez encore que la récolte de l'année ayant été mauvaiſe, elle avoit rendu les blés auſſi rares que chers, & que les finances étoient entièrement épuiſées. La paix étoit donc l'unique remède à tous ces maux. On s'étonnera peut-être que le Roi parût ſi modéré dans les conditions qu'il propoſoit pour la paix; mais qu'on obſerve qu'il étoit dans une ſituation qui l'engageoit à calculer toutes ſes démarches & à ne rien hazarder légèrement. Premièrement il ſoutenoit les principes de déſintéreſſement qu'il avoit annoncés dans des manifeſtes de l'année 1744 & 1745; s'il avoit extorqué quelque ceſſion au Roi de Pologne, il auroit confondu les intérêts

de ce prince avec ceux des Autrichiens, & seroit devenu l'artisan d'une union que la bonne politique exigeoit qu'il tâchât de dissoudre. Ensuite l'Europe n'étoit que trop jalouse de l'acquisition que le Roi avoit faite de la Siléfie; il falloit effacer ces impressions, & non les renouveler. Ajoutez encore que le moyen le plus court de parvenir à la paix, étoit de rétablir l'ordre des possessions sur le pied où elles étoient avant la dernière guerre. Comme les conditions proposées n'étoient ni dures ni onéreuses, elles pouvoient procurer une paix d'autant plus stable, qu'elle ne laissoit aucune semence ni d'animosité ni de jalousie. Ces principes servirent de loi, & l'on verra dans la suite que malgré les succès qui couronnèrent les entreprises de ce prince, il ne s'en départit jamais. Qui n'auroit cru que des propositions aussi raisonnables seroient bien accueillies par le Roi de Pologne? Il en fut tout le contraire cependant. Le Comte * * * n'avoit que son projet en tête. Il avoit fait revenir en Saxe le Prince de Lorraine, dans l'intention de joindre cette armée à celle de Rutowsky & au corps du Comte de Grun; fier de ces forces, il se

propoſa de commettre le ſort de ſon Roi & le ſalut de ſa patrie à la fortune d'un combat, ſacrifiant ainſi tous les intérêts qui ſont ſacrés pour la plupart des hommes, afin de ſatisfaire ſa vengeance particulière.

Villiers ſe rendit à la cour avec l'air d'un homme qui annonce une bonne nouvelle; il demanda audience & ajouta aux propoſitions dont il étoit chargé, les exhortations les plus pathétiques, pour porter Auguſte à éviter les malheurs qui menaçoient ſes peuples & ſa perſonne. Le Roi lui répondit ſèchement qu'il aviſeroit à ce qu'il y auroit à faire. * * * s'expliqua plus clairement avec le Miniſtre anglois; il fit ſonner fort haut le ſecours qu'il attendoit des Ruſſes, parla avec emphaſe des grandes reſſources de la Saxe, & finit par lui dire que par déférence pour le Roi d'Angleterre il feroit délivrer au Sr Villiers un mémoire contenant les conditions auxquelles le Roi de Pologne pourroit ſe réſoudre à faire la paix. Le lendemain, 1 de Décembre, le Roi de Pologne partit pour Prague, & les deux Princes aînés pour Nurnberg. Quel contraſte de hauteur & de foibleſſe! Après le départ de la cour, un des

conſeillers ſaxons remit au Sr Villiers ce mémoire, qui contenoit en ſubſtance: que le Roi de Pologne accéderoit à la convention de Hanovre, à condition qu'au moment même les Pruſſiens feroient ceſſer toute hoſtilité, n'exigeroient plus de contributions, reſtitueroient celles qu'ils avoient reçues, évacueroient la Saxe ſans plus différer & payeroient tous les dommages précédens, & ceux que cauſeroit la retraite des troupes. Villiers augura mal d'une paix dont la Saxe dictoit les conditions avec hauteur. Il envoya ce mémoire au Roi, en l'aſſurant des bonnes intentions du Roi d'Angleterre, & il ajouta qu'il ne garantiſſoit pas la déclaration des miniſtres de Saxe; c'étoit en dire aſſez.

Le Roi fut informé en même temps que le Prince de Lorraine avoit paſſé l'Elbe à Leutmeritz, & qu'il dirigeoit ſa marche vers Dresde. En combinant le mouvement de cette armée & la fuite précipitée du Roi de Pologne & de ſes enfans, il paroiſſoit évidemment que *** ne vouloit point la paix. Pour être donc plus à portée d'anéantir les projets d'ennemis auſſi acharnés, le Roi tranſporta ſon quartier à Bau-

tzen, & Mr de Lehwald ſe porta ſur Kœnigsbruck à un mille de Meiſſen. En attendant Sa Majeſté répondit au Sr Villiers, qu'elle avoit fait venir le Comte Podewils auprès de ſa perſonne, pour faciliter tout ce qui pourroit contribuer à la paix; qu'elle ſe flattoit que le Roi de Pologne voudroit bien également nommer un de ſes miniſtres, pour qu'on pût mettre la dernière main à cet ouvrage ſalutaire, & que les préliminaires ſignés mettroient fin aux hoſtilités; que pour l'article des fourrages & des contributions dont on devoit indemniſer, le Roi pourroit évaluer également les dégâts que les troupes ſaxonnes avoient faits en Siléſie, mais que le plus ſûr ſeroit de rayer entièrement cet article. Le Roi ajouta qu'il eſpéroit que les miniſtres de Ruſſie & de Hollande voudroient bien ſe rendre les garans de ce traité de paix, & ſe plaignit du départ du Roi de Pologne comme d'une démarche peu amiable, injurieuſe à ſa façon de penſer, & de mauvais augure pour la négociation entamée. * * * avoit conduit ſon maître à Prague, pour l'obſéder plus librement & l'empêcher de voir les malheurs de la guerre & d'entendre la voix

de sa patrie gémissante; il vouloit le maintenir par le secours des Autrichiens dans la disposition où il étoit de continuer la guerre. C'est ainsi que * * * sacrifioit tout aux intérêts de la Reine de Hongrie.

Le Roi vit bien qu'il ne falloit désormais négocier qu'à la faveur des victoires. Il étoit temps de reprendre avec ardeur les opérations de la campagne. La Luface étoit conquise; tout alloit dépendre des entreprises que l'armée du Prince d'Anhalt pourroit exécuter. Il y avoit huit jours que le Roi n'avoit reçu des lettres de ce prince. Cette incertitude l'embarrassoit d'autant plus, qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour être à portée d'agir de concert. Le pont de Meissen étoit de la dernière importance; il falloit s'en saisir avant que l'ennemi pensât à le ruiner; mais Mr de Lehwald ne pouvoit s'emparer de la ville, située sur la rive gauche de l'Elbe, qu'à l'aide du Prince d'Anhalt. Faute de nouvelles, le Roi supputa les jours de marche de ce prince, & calcula qu'il pourroit arriver à Meissen le 8 ou le 9 de Décembre au plus tard. Lehwald s'y rendit vers ce temps-là; le Prince d'Anhalt

n'arriva point: la rivière, qui charioit des glaces, empêcha Mr de Lehwald d'y conſtruire un pont avec des pontons; tous ces incidens retardèrent cette expédition.

Le Sr de Villiers, qui étoit à Prague, expédia un courier au Roi, dont les dépêches portoient, que le Roi de Pologne n'enverroit aucun miniſtre avec des pleins-pouvoirs; que bien loin de là il attendoit de nombreux ſecours de ſes alliés, avec leſquels il ſe vengeroit dans l'électorat de Brandebourg des dégâts qu'il prétendoit que les Pruſſiens avoient faits en Saxe; qu'il avoit penſé devoir quitter Dresde, s'attendant à être moins ménagé encore dans une guerre ouverte qu'il ne l'avoit été dans les écrits qui l'avoient précédée. On voit qu'il s'agit bien plus de * * * dans ce dernier article que du Roi même. Le Roi répondit en ſubſtance au Sr Villiers: qu'il admiroit la hauteur & l'inflexibilité du Roi de Pologne; que ſans avoir d'animoſité contre ce Prince, il étoit impoſſible de nourrir une armée de 80,000 hommes dans un pays, ſans lui faire éprouver des calamités; que ſi les ennemis avoient eu la fortune propice, comme elle leur étoit con-

traire, ils n'auroient pas uſé d'autant de modération dans le Brandebourg que le Roi en montroit en Saxe; qu'ils auroient tout pillé, brûlé, abymé, comme on en avoit eu des exemples en Siléſie: mais que puisque le Roi de Pologne vouloit la guerre, on la lui feroit plus vivement que jamais.

Le 9 arrivent des dépêches du Prince d'Anhalt datées de Torgau. Il mandoit qu'il avoit fait 200 priſonniers dans cette ville, & rejetoit la lenteur de ſa marche ſur les difficultés d'amaſſer des vivres & des chariots; c'étoient des prétextes pour excuſer ſes délais; il employa neuf jours à faire neuf milles. Sa conduite étoit d'autant moins excuſable, qu'il avoit un magaſin à ſa diſpoſition à Halle, qu'il en avoit pris un aux ennemis à Leipſic, qu'il n'avoit point d'ennemi devant lui, & que par conſéquent il étoit maître des fourrages, des vivres, des chevaux & des livraiſons du pays. Sa lenteur ne peut s'attribuer qu'à ſon eſprit de contradiction & à ſon âge; il n'auroit pas été fâché de faire paſſer l'expédition de la Luſace pour l'heureuſe étourderie d'un jeune homme; il affectoit un air de circonſpection & de ſa-

geſſe, qui joint à ſa longue expérience, devoit former un contraſte avec le feu que le Roi mettoit dans ſes opérations. Le Prince d'Anhalt ne fut point loué de ſa lenteur. Le Roi lui écrivit qu'elle étoit très-préjudiciable au bien de ſon ſervice, par la raiſon qu'il avoit donné aux Autrichiens le temps de ſe joindre aux Saxons & de détruire le pont de Meiſſen; ce qui rendroit la jonction des deux armées presque impoſſible; il lui enjoignit d'uſer de diligence pour s'approcher le plus promptement qu'il pourroit. Le Prince promit dans ſa réponſe qu'il ſeroit le 12 Décembre à Meiſſen. Sur cela tous les quartiers furent raſſemblés. Le Roi ne laiſſa que 4 bataillons & quelques houſards à Zittau, 1 bataillon à Gœrlitz & 2 à Bautzen. Ces troupes ſe joignirent le 13 à Camentz, à l'exception de Mr de Lehwald, qui étoit déjà vis-à-vis de Meiſſen; le Prince d'Anhalt y arriva le 12; mais la garniſon ſaxonne s'en étoit ſauvée par une poterne, & avoit regagné le gros de l'armée. Pendant que l'infanterie du Prince entroit dans Meiſſen, les cavaliers, qui avoient un chemin creux à traverſer, ne le paſſoient qu'un à un.

Les deux derniers régimens, savoir les dragons de Rœhl & de Holstein, mirent pied à terre pour attendre leur tour; Sibilsky s'en aperçut; il se glissa avec ses Saxons dans un bois épais, d'où il fondit à l'improviste sur les dragons prussiens, leur enleva 2 paires de timbales, 3 étendards & 180 hommes; d'autres escadrons montèrent à cheval & rechassèrent l'ennemi; mais l'affront étoit reçu & le remède vint trop tard. Il en coûta la vie au Général Rœhl, qui étoit malade, & qui suivoit la colonne en carrosse. Il faut convenir que le froid étoit excessif, que la cavalerie avoit été douze heures à cheval; mais on pécha en passant un bois que l'on n'avoit pas fait reconnoître d'avance. Les moindres fautes à la guerre sont punies, car l'ennemi ne pardonne pas.

Le 12 fut employé à réparer le pont de l'Elbe, & le 13 le Général Lehwald se joignit au Prince d'Anhalt. C'étoit ce pont de Meissen pour lequel on craignoit tant, que les Saxons auroient dû détruire. Mais le ministère saxon qui dominoit les généraux, ne comprenoit pas qu'un pont peut contribuer à la perte d'un pays; ce pont étoit en partie de pierre

de taille, il avoit coûté 150,000 écus à conſtruire; on ne voulut jamais conſentir qu'il fût démoli. Le conſeil étoit compoſé d'un mélange de pédans & de parvenus. Henecke, qui étoit à leur tête, élevé par la fortune de l'état de valet de pied au grade de miniſtre, joignoit au talent d'un financier l'art de fouler méthodiquement les ſujets. Son économie fourniſſoit aux prodigalités du Roi comme aux diſſipations de ſon favori; avec ce crédit il gouvernoit la Saxe en ſubalterne ſous le Comte * * *; de lui émanoient les ordres à l'armée, il en dirigeoit les opérations, & c'eſt à ſon incapacité qu'il faut attribuer les fautes groſſières des généraux ſaxons dans cette campagne d'hiver.

L'armée du Roi arriva le 14 à Kœnigsbruck, & à force d'aiguillonner le Prince d'Anhalt, il s'avança le même jour à Neuſtadt, où les troupes furent obligées de camper malgré le froid perçant qu'il faiſoit alors. Le Prince de Lorraine étoit arrivé le 13 Décembre avec ſon armée auprès de Dresde. Henecke, qui régloit tout, étendit ſi fort les quartiers des Autrichiens, qu'il leur auroit fallu vingt quatre

heures pour se rassembler. Le Prince de Lorraine fit des représentations convenables pour qu'on changeât cette disposition; mais Henecke, accoutumé à donner la loi aux fermiers & aux traitans, n'en tint aucun compte. Le Prince de Lorraine, qui prévoyoit que le Comte Rutowsky alloit être attaqué, le pria de l'avertir à temps s'il avoit besoin de lui, parce qu'il lui falloit du temps pour rassembler ses troupes dispersées; mais le Comte répondit qu'il n'avoit pas besoin de secours, qu'il étoit assez fort dans le poste qu'il occupoit & que jamais les Prussiens n'auroient l'audace de l'attaquer. Depuis la bataille de Fontenoy, que le Comte de Saxe avoit gagnée par la supériorité de son artillerie, on vit beaucoup de généraux suivre cette méthode. La disposition des Autrichiens à la bataille de Sorr en devoit être une copie, & le poste que le Comte Rutowsky avoit à Kesselsdorf étoit de même modelé sur celui de Fontenoy. La différence du Comte de Saxe à ses imitateurs mit de la différence dans leurs succès. Cependant les deux armées prussiennes se mirent en marche; celle du Prince d'Anhalt pour s'approcher

des ennemis, & celle du Roi pour paſſer l'Elbe à Meiſſen. Le Roi fit entrer 14 bataillons dans cette ville; le reſte de l'infanterie & de la cavalerie étoit cantonné à la rive droite de l'Elbe, de ſorte qu'au beſoin, en raſſemblant ſes troupes, le Roi pouvoit ſecourir le Prince d'Anhalt, & en cas que les Autrichiens euſſent paſſé l'Elbe à Dresde, le Roi leur faiſoit tête de ce côté.

Il reçut en arrivant à Meiſſen une lettre de Mr Villiers, qui lui apprenoit que le délabrement extrême des affaires d'Auguſte III, & la néceſſité où il étoit réduit, l'avoient enfin déterminé à donner les mains à un accommodement; que Saul, le mercure de * * *, alloit partir pour Dresde avec des inſtructions & des pleins-pouvoirs pour les miniſtres, afin qu'ils puſſent travailler avec les miniſtres pruſſiens au rétabliſſement de la paix; que la Reine de Hongrie vouloit y accéder auſſi, moyennant quelques adouciſſemens à la convention de Hanovre; que lui Villiers ſe rendroit au plutôt à Dresde, pour intervenir entre les parties au cas qu'il en fût beſoin, & rendre leur réconciliation plus facile. Le Roi avoit à peine

achevé

achevé de lire cette lettre, qu'on vint l'avertir que du côté de Dresde toute l'atmosphère paroissoit embrasée & qu'on entendoit le bruit d'une canonade terrible. Le Roi se douta bien que le Prince d'Anhalt étoit engagé avec les ennemis. Incontinent la cavalerie eut ordre de seller, l'infanterie de se mettre sous les armes, & le Roi courut avec une centaine de housards sur le chemin de Dresde; il envoya de petits partis de tous côtés; l'un d'eux lui amena six fuyards du corps de Sibilsky qui assurèrent que les Saxons étoient battus: ce qui fit ajouter foi à leurs discours, c'est qu'on ne vit paroître aucun Prussien, & cela seroit arrivé si les affaires étoient allées mal. Mais la nuit qui survint, obligea le Roi à retourner à Meissen, pour ne pas s'exposer à quelque affront, satisfait d'avoir des probabilités de la victoire du Prince. Si la fortune n'avoit pas secondé le Prince d'Anhalt, le Roi avoit résolu de rassembler ses troupes sur les hauteurs de Meissen, pour aller au devant des troupes battues, de mettre celles-ci en seconde ligne, son armée dans la première, d'attaquer de nouveau les ennemis & de les vaincre à quelque prix que ce fût. Le Prince

d'Anhalt lui épargna cette peine: le soir même un officier de cette armée arriva, & rendit compte au Roi des circonstances suivantes de cette glorieuse bataille. Le Prince d'Anhalt avoit décampé le 15 de grand matin, & avoit pris par Wilsdruf le droit chemin de Dresde. Ayant passé Wilsdruf, ses housards donnèrent sur un gros d'ulans, qu'ils poussèrent devant eux jusqu'à Kesselsdorf, où ils apperçurent toute l'armée saxonne rangée en ordre de bataille; ils en avertirent incontinent le Prince d'Anhalt. Un profond ravin, dont en certains endroits le fond étoit marécageux, couvroit le front des ennemis: sa grande profondeur est du côté de l'Elbe; il va toujours en s'applanissant vers Kesselsdorf & se perd entièrement au-delà vers la forêt du Tarrant. Les Saxons avoient appuyé leur gauche à Kesselsdorf; le terrain y étoit, comme je l'ai dit, entièrement uni; ce village étoit défendu par tous les grenadiers de leur armée & par le régiment de Rutowsky; une batterie de 24 pièces de gros canon en rendoit l'abord meurtrier. Le corps de Grune étoit à l'aile droite de cette armée, qui s'appuyoit à Benerich proche de l'Elbe. Ce lieu

étoit inattaquable, à cauſe des rochers & des précipices qui en interdiſent l'abord. Avant la bataille la cavalerie ſaxonne étoit à la gauche de Keſſelsdorf, rangée en ligne avec le reſte de l'armée, la gauche vers le Tarrant. On ne ſait pourquoi le Comte Rutowsky la déplaça & la mit en troiſième ligne derrière ſon infanterie. Lorsque le Prince d'Anhalt arriva ſur les lieux avec la tête de ſon armée, il jugea d'abord que le ſuccès de cette journée dépendoit de la priſe du village de Keſſelsdorf, & il fit ſes arrangemens pour l'emporter. Il commença par former ſes troupes vis-à-vis celles de l'ennemi; l'infanterie deſtinée pour donner ſur le village fut miſe ſur trois lignes & les dragons de Bonin formèrent la quatrième. Dès que ſes troupes furent ainſi diſpoſées, 3 bataillons de grenadiers avec 3 de ſon régiment attaquèrent le village de front, Mr de Lehwald le prit en flanc; 24 canons chargés de mitraille, les grenadiers ſaxons & le régiment de Rutowsky firent reculer les aſſaillans. La ſeconde attaque ne fut pas plus heureuſe; car le feu étoit trop violent; mais le régiment de Rutowsky ſortit du village & voulut pourſuivre

les Pruſſiens; il ſe mit donc devant ſes batteries, qu'il empêchoit de tirer. Le Prince d'Anhalt profita de ce moment, & ordonna au Colonel Luderitz, qui commandoit les dragons, de charger; celui-ci fondit alors avec impétuoſité ſur les Saxons; tout ce qui réſiſta, fut paſſé au fil de l'épée; le reſte fut pris; l'infanterie s'empara en méme temps du village, y entra de tous les côtés & prit la batterie qui avoit rendu ce poſte ſi formidable. Le Général Lehwald mit le comble à cette victoire, en obligeant toutes les troupes qui avoient défendu le village à mettre les armes bas. Le Prince d'Anhalt profita de ce premier ſuccès en habile capitaine, il gagna auſſitôt le flanc gauche de l'ennemi; la cavalerie de ſa droite renverſa d'un ſeul choc la cavalerie ſaxonne & la diſſipa de manière qu'elle ne put ſe rallier. Tout prit la fuite avec aſſez de promptitude pour échapper à des troupes accoutumées à conſerver l'ordre & à ne point ſe débander. La gauche des Pruſſiens, ſous les ordres du Prince Maurice, ſe canonna avec l'ennemi, juſqu'à ce que le village de Keſſelsdorf fût emporté; mais impatiente alors d'avoir part à la gloire de cette journée, elle

marcha aux Saxons en bravant tous les obſtacles; des rochers à gravir, des neiges qui rendoient le terrain gliſſant, la difficulté d'aſſaillir & de forcer les ennemis qui combattoient pour leurs foyers, tout cela fut entrepris, & tout céda au courage des vainqueurs. Les Saxons & les Autrichiens furent chaſſés des rochers eſcarpés de Benerich. Les Pruſſiens ne purent conſerver ni l'ordre des bataillons ni même des pelotons formés, tant ces hauteurs qu'ils eſcaladoient étoient eſcarpées; la cavalerie ennemie les attaqua ainſi diſperſés. Il eſt certain que ſi les Saxons avoient été valeureux, l'infanterie pruſſienne auroit dû être taillée en pièces; mais cette cavalerie attaqua ſi mollement & fut ſi mal ſoutenue, qu'après quelques décharges que les Pruſſiens firent ſur elle, elle diſparut & céda le champ de bataille aux vainqueurs. La cavalerie de la gauche des Pruſſiens n'avoit pu agir pendant tout le combat, à cauſe des précipices impraticables qui la ſéparoient des ennemis; le Prince d'Anhalt l'envoya à la pourſuite des fuyards, ſur leſquels Mr de Gesler fit encore un bon nombre de priſonniers. Le Prince d'Anhalt donna dans cette action de grandes

marques de ſon expérience & de ſa capacité. Les généraux, les officiers & les ſoldats, tous s'y diſtinguèrent: leur ſuccès juſtifia leur témérité. Du côté des Saxons il reſta 3,000 morts ſur la place; on fit priſonniers 215 officiers & 6,500 ſoldats; ils perdirent de plus 5 drapeaux, 3 étendards, 1 paire de timbales & 48 canons. Les Pruſſiens eurent 41 officiers & 1621 ſoldats de tués, & le double de bleſſés.

Si nous examinons les fautes commiſes des deux parts dans cette bataille, nous trouvons premièrement que le Comte de Rutowsky n'avoit penſé dans ſon poſte qu'à la ſureté de ſa droite; la gauche étoit en l'air & l'on pouvoit tourner le village de Keſſelsdorf. Si les Pruſſiens avoient plus pris par leur droite, le Prince d'Anhalt auroit pu tourner entièrement le village & l'emporter à moins de frais; mais il ne faiſoit que d'arriver, & n'ayant pas eu le temps de reconnoître le terrain, cela ſeul ſuffit pour lui ſervir d'excuſe. La plus grande faute des Saxons fut ſans doute de ſortir du village; car ils empêchèrent leur propre canon d'agir contre les Pruſſiens & c'étoit leur meilleure défenſe. Une faute non moins conſidérable fut que

cette infanterie postée de Kesselsdorf à Benerich n'étoit pas sur la crête des hauteurs, mais en arrière de plus de cent pas, de sorte qu'ils ne défendirent pas avec les petites armes le passage du précipice & le laissèrent escalader, se réservant à tirer lorsque l'ennemi auroit vaincu la plus grande difficulté. Mais de pareilles remarques peuvent avoir lieu sur la plupart des actions des hommes; ils sont tous des fautes, parce qu'aucun d'eux n'est parfait, & si nous résumons celles qui se sont commises dans cette bataille, c'est pour que la postérité apprenne à n'en pas faire d'aussi grossières que celles des Saxons.

Le Comte Rutowsky & toute son armée arrivèrent à Dresde en pleine course; ils y trouvèrent le Prince de Lorraine occupé à rassembler ses troupes éparses. Il offrit au Comte d'attaquer le lendemain les Prussiens conjointement avec lui; mais le Saxon en avoit de reste. Il allégua pour excuse que son infanterie étoit presque détruite, qu'il avoit perdu 10,000 hommes, qu'il manquoit d'armes & de munitions, & que ses soldats n'étoient pas encore revenus de leur terreur: il ajouta que le Roi

de Pruſſe alloit ſe joindre au Prince d'Anhalt, que Dresde manquoit de proviſions de bouche & de munitions de guerre, que pour ſauver les débris de Keſſelsdorf, il falloit ſe ſauver à Zeſt, village voiſin des montagnes qui regardent la Bohème. Ce projet fut exécuté. Les Saxons évacuèrent Dresde & n'y laiſſèrent que des milices; le 16 ils ſe campèrent auprès de Kœnigſtein & renvoyèrent leur cavalerie en Bohème, faute de moyens pour la nourrir plus longtems ſur le territoire ſaxon. L'armée du Roi avança le 16 jusqu'à Wilsdruf, & le 17 ſes troupes formèrent la première ligne & ſe portèrent ſur le ruiſſeau de Plauen. L'heureux ſuccès de cette expédition fit oublier la lenteur que le Prince d'Anhalt avoit affectée à ſon début; la journée de Keſſelsdorf avoit jeté un beau voile ſur cette faute. Le Roi lui dit les choſes les plus flatteuſes ſur la gloire qu'il s'étoit acquiſe, & n'omit rien de ce qui pouvoit cajoler ſon amour propre. Ce Prince mena le Roi ſur le champ de bataille. L'on fut moins ſurpris des difficultés, quoique grandes, que les troupes avoient eues à ſurmonter, & du nombre conſidérable des priſonniers, que de voir toute

cette campagne couverte d'habitans de Dresde, qui venoient tranquillement à la rencontre des Prussiens. Lorsque le Roi traversa la Saxe en 1744, le Duc de Weissenfels avoit jeté 10 bataillons dans Dresde; on y élevoit des batteries, on faisoit des coupures dans les rues, on mettoit des palissades partout où un pieu pouvoit entrer en terre, aucun Prussien n'osoit mettre le pied dans cette capitale; & en 1745, lorsque le Roi entra dans le pays à la tête de 80,000 hommes, que les troupes saxonnes venoient d'être battues, les portes de Dresde restèrent ouvertes, & les princes cadets de la famille royale, les ministres, les conseils suprêmes du pays, tout se rendit à discrétion. Telles sont les contradictions dont l'esprit humain est capable, quand il n'agit pas systématiquement, & que ceux qui le gouvernent, ont une mauvaise dialectique. Il est vraisemblable que la ville étoit dépourvue de provisions, & que des délibérations confuses, & la consternation qui régnoit parmi les principaux ministres du Roi de Pologne, causèrent cet abandon général. Les Princes pouvoient se sauver, les ministres également; il n'y avoit qu'à faire quatre mille pour gagner la Bohème.

Une chose non moins étonnante est que ces Saxons qui vouloient abandonner Dresde, y jetèrent 6,000 hommes de leurs miliciens, dont ils auroient pu se servir pour recompléter leurs troupes. Bientôt le Roi fit occuper le faubourg de Dresde. Le commandant fut sommé de se rendre; il répondit que Dresde n'étoit point une place de guerre; & les ministres envoyèrent un mémoire qui devoit tenir lieu d'une espèce de capitulation. Le Roi en régla les conditions selon son bon plaisir. Le 18 les Prussiens entrèrent dans la ville. La milice fut désarmée & servit à recruter les troupes; on y prit 415 officiers & 1500 blessés de la bataille de Kesselsdorf. Le Roi établit son quartier à Dresde avec l'état-major des deux armées. On divulgua dans le monde les bruits les plus injurieux au sujet des intentions du Roi sur cette capitale. On disoit que le Prince d'Anhalt avoit demandé le pillage de Dresde pour son armée, à laquelle le sac de cette ville avoit été promis pour l'encourager pendant l'action. Le penchant des hommes à la crédulité pouvoit seul accréditer de telles calomnies. Jamais le Prince d'Anhalt n'auroit osé faire au

Roi une propoſition auſſi barbare ; et d'ailleurs ces ſortes de promeſſes peuvent ſe faire à des troupes indiſciplinées, & non à des Pruſſiens qui ne combattent que pour l'honneur & pour la gloire. Le principe de leurs ſuccès doit s'attribuer uniquement à l'ambition des officiers comme à l'obéiſſance des ſoldats.

A peine le Roi fut-il à Dresde qu'il rendit viſite aux enfans du Roi, pour calmer leur crainte & les raſſurer entièrement. Il tâcha d'adoucir leur infortune, en leur faiſant rendre ſcrupuleuſement tous les honneurs qui leur étoient dûs ; la garde du château fut même ſoumiſe à leurs ordres. Le Roi répondit enſuite au Sr Villiers, qu'il avoit été aſſez étonné de recevoir des propoſitions de paix un jour de bataille ; que pour abréger les négociations il s'étoit rendu lui-même à Dresde ; que la fortune qui avoit ſecondé ſa cauſe, l'avoit mis en ſituation de reſſentir vivement les mauvais procédés, la duplicité & la perfidie dont le Comte de *** avoit fait uſage dans toutes ſes négociations ; qu'éloigné cependant d'avoir une façon de penſer auſſi baſſe, il offroit, mais pour la dernière fois, ſon amitié au Roi de Pologne ; qu'il

attendoit que les Srs de Bulau & de Rex euſſent reçu leurs pleins-pouvoirs, pour qu'on pût conclure avec eux ſans autre délai; qu'enfin il ne ſe départiroit en rien des engagemens qu'il avoit pris avec le Roi d'Angleterre par la convention de Hanovre; que pour lui, loin d'être aveuglé par la fortune, il ne hauſſeroit ni ne baiſſeroit ſes prétentions, & qu'ainſi la Reine de Hongrie ne devoit pas s'attendre à le faire changer de réſolution: le Roi finit en recommandant à Mr de Villiers de lui rapporter exactement le dernier mot du Roi de Pologne, afin que dès ce moment rien ne mît de nouveaux empêchemens à la pacification de l'Allemagne & du Nord. Bientôt le Roi fit inviter chez lui tous les miniſtres ſaxons; il récapitula tout ce qui s'étoit paſſé, leur expoſa avec vérité ſes ſentimens & les conditions de paix modérées qu'il offroit à ſes ennemis: il fut aſſez heureux pour les convaincre que ces conditions étoient telles qu'ils auroient pu les ſouhaiter ou les dicter eux-mêmes, & que leur Roi n'avoit d'autre parti à prendre que de les ſigner. On fit auſſi des arrangemens pour que les troupes obſervaſſent un très-grand ordre.

Le Roi mit dans ſes procédés toute la douceur poſſible, afin que ce pays voiſin & malheureux ne ſe reſſentît que légèrement des fléaux d'une guerre dont le peuple étoit innocent. Pour s'accommoder à la coutume, on chanta dans les égliſes le Te Deum, accompagné d'une triple décharge de l'artillerie de la ville, & le ſoir on fit repréſenter l'opéra d'Arminius. On ne fait mention de ces bagatelles qu'à cauſe des anecdotes auxquelles elles tiennent. Tout jusqu'à l'opéra devenoit entre les mains de *** un reſſort pour gouverner l'eſprit de ſon maître; il avoit fait repréſenter la clémence de Titus au ſujet de la diſgrace de Sulkofsky & des prétendus crimes que le Roi lui pardonna. Arminius fut joué pendant cette dernière guerre; ce qui devoit faire alluſion au ſecours qu'Auguſte III donnoit à la Reine de Hongrie contre les François & les Pruſſiens, qu'on accuſoit de vouloir tout ſubjuguer. Les louanges flatteuſes de la poëſie italienne, rehauſſées du charme de l'harmonie, & rendues par le goſier flexible des châtrés, perſuadoient au Roi de Pologne qu'il étoit l'exemple des princes & un modèle d'humanité. Les muſiciens ſuppri-

mèrent un choeur de l'opéra, qu'ils n'oſérent produire en préſence des Pruſſiens, parce que les paroles pouvoient être juſtement appliquées après ce qui venoit d'arriver en Saxe; les voici:

Sulle rovine altrui alzar non penſi il ſoglio
Colui che al ſol' orgoglio riduce ogni virtù.

Les choeurs des opéra d'Auguſte valoient les prologues de ceux de Louis XIV.

Pendant qu'on chantoit à Dresde des Te Deum & des opéra, Mr de Villiers, qu'on y attendoit avec impatience, arriva de Prague avec les pleins-pouvoirs & toutes les autoriſations néceſſaires aux miniſtres ſaxons pour conclure la paix: il fut ſuivi par le Comte Fréderic Harrach, qui venoit de la part de l'Impératrice Reine pour le même ſujet. Lorsque tout ſe préparoit à Dresde à pacifier les troubles de l'Allemagne, le Roi reçut la réponſe ſuivante de Louis XV à la lettre touchante qu'il lui avoit écrite de Berlin pour lui demander ſon aſſiſtance. Cette réponſe avoit été minutée par ſes miniſtres; le Roi n'avoit prêté que ſa main pour la tranſcrire, la voici: "Monſieur mon „frère, Votre Majeſté me confirme, dans ſa

„lettre du 15 de Novembre, ce que je ſavois „déjà de la convention de Hanovre du 26 „d'Août. J'ai dû être ſurpris d'un traité négo- „cié, conclu, ſigné & ratifié avec un prince „mon ennemi, ſans m'en avoir donné la moin- „dre connoiſſance. Je ne ſuis point étonné de „vos refus de vous prêter à des meſures vio- „lentes & à un engagement direct & formel „contre moi; mes ennemis doivent connoître „V. M. C'eſt une nouvelle injure d'avoir oſé „Lui faire des propoſitions indignes d'Elle. Je „comptois ſur votre diverſion; j'en faiſois deux „puiſſantes en Flandre & en Italie; j'occupois „ſur le Rhin la plus groſſe armée de la Reine „de Hongrie. Mes dépenſes, mes efforts ont „été couronnés des plus grands ſuccès. V. M. „en a fort expoſé les ſuites par le traité qu'Elle „a conclu à mon inſu. Si cette princeſſe y avoit „ſouſcrit, toute ſon armée de Bohème ſe feroit „ſubitement tournée contre moi; ce ne ſont pas „là des moyens de paix. Je n'en reſſens pas „moins l'horreur du péril que vous courez; rien „n'égalera l'impatience de vous ſavoir en ſureté, „& votre tranquillité ſera la mienne. Votre „Majeſté eſt en force & la terreur de nos enne-

„mis, & a emporté ſur eux des avantages con-
„ſidérables & glorieux; l'hiver avec cela, qui
„ſuſpend les opérations militaires, ſuffit ſeul
„pour La défendre. Qui eſt plus capable que
„V. M. de ſe donner de bons conſeils à Elle-
„même? Elle n'a qu'à ſuivre ce que lui dictera
„ſon eſprit, ſon expérience, & par deſſus tout
„ſon honneur. Quant aux ſecours qui de ma
„part ne peuvent conſiſter qu'en ſubſides & en
„diverſions, j'ai fait toutes celles qui me ſont
„poſſibles, & je continuerai par les moyens qui
„aſſurent le mieux le ſuccès. J'augmente mes
„troupes, je ne néglige rien, je preſſe tout ce
„qui pourra pouſſer la campagne prochaine
„avec la plus grande vigueur. Si Votre Majeſté
„a des projets capables de fortifier mes entre-
„priſes, je La prie de me les communiquer,
„& je me concerterai toujours de grand plaiſir
„avec Elle &c.„ D'abord cette lettre paroît douce & polie; mais quand on conſidère les circonſtances fâcheuſes où ſe trouvoit le Roi de Pruſſe & les différentes négociations avec la France qui l'avoient précédée, on y remarque un ton d'ironie d'autant plus déplacé, que l'on n'étoit pas convenu de remplir par des épi-

grammes

grammes les engagemens réciproques contractés par le traité de Verſailles. Dépouillons cette lettre de tout verbiage, & examinons ce qu'elle dit réellement: Je ſuis fort fâché que vous ayez conclu le traité de Hanovre ſans m'en avertir, car le Prince de Lorraine reviendroit en Alſace, ſi la Reine de Hongrie l'acceptoit. Ne voyez-vous pas que la guerre d'Italie & de Flandre que je ſoutiens, eſt une diverſion que je fais en votre faveur? Car je n'ai nul intérêt à la conquête de la Flandre, & l'établiſſement de mon gendre Don Philippe en Italie, me touche peu. Conti ſait ſi bien contenir les forces principales de la Reine de Hongrie en Allemagne, qu'il a repaſſé le Rhin, laiſſé faire un Empereur à qui l'a voulu; que Traun a pu détacher Grune pour la Saxe & pourra le ſuivre avec le reſte de ſes troupes, ſi la Reine de Hongrie trouve à propos de l'employer contre vous. J'ai fait de grandes choſes cette campagne: on a auſſi parlé de vous. Je plains la ſituation dangereuſe où vous vous êtes mis pour l'amour de moi; on n'acquiert de la gloire qu'en ſe ſacrifiant pour la France; témoignez de la conſtance & ſouffrez toujours; imitez l'exemple de mes autres alliés,

que j'ai abandonnés à la vérité, mais auxquels j'ai donné l'aumône lorsqu'on les avoit dépouillés de toutes leurs poſſeſſions. Prenez conſeil de votre eſprit & de la préſomption avec laquelle vous vous êtes ingéré quelquefois à me donner des avis; vous aurez ſans doute aſſez d'habileté pour vous tirer d'embarras; d'ailleurs le froid de l'hiver engourdira vos ennemis, & ils ne pourront vous combattre. Si cependant il vous arrivoit malheur, je vous promets que l'académie françoiſe fera l'oraiſon funèbre de votre empire, que vos ennemis auront détruit. Votre nom ſera placé dans le martyrologe où ſe trouve le nom des enthouſiaſtes qui ſe ſont perdus pour le ſervice de la France & celui des alliés qu'elle a daigné abandonner. Vous voyez que j'ai fait des diverſions; je vous ai offert juſqu'à un million de livres de ſubſides. Eſpérez beaucoup dans la belle campagne que je ferai l'été prochain, pour laquelle je prépare tout dès à préſent, & comptez que je me concerterai avec vous ſur tous les ſujets où vous voudrez ſuivre aveuglément mes volontés, & vous conformer à tout ce qui s'accorde avec mes intérêts.

Dès que les négociations de la paix furent assez avancées pour être sûr de leur réussite, le Roi répondit au Roi de France par cette lettre, dont nous rapporterons le contenu, parce que la matière dont il s'agit étoit aussi importante que délicate. "Monsieur mon frère, après la lettre „que j'avois écrite à V. M. en date du 15 de „Novembre, je devois m'attendre de Sa part à „des secours réels. Je n'entre point dans les „raisons qu'Elle peut avoir d'abandonner Ses al„liés aux caprices de la fortune. Pour cette fois „la valeur seule de mes troupes m'a tiré du pas „scabreux où je me trouvois. Si le nombre de „mes ennemis m'eût accablé, Votre Majesté se „seroit contentée de me plaindre, & j'aurois „été sans ressources. Comment une alliance „peut-elle subsister si les parties contractantes „ne concourent pas avec une même ardeur à „leur conservation commune? Votre Majesté „me dit de me conseiller moi-même; je le fais, „puisqu'Elle le juge à propos. La raison me „dit de mettre promptement fin à une guerre „qui n'a plus d'objet, depuis que les troupes „autrichiennes ne sont plus en Alsace, & depuis „la mort de l'Empereur. Les batailles qu'on

„donneroit déſormais, ne produiroient qu'une „effuſion de ſang inutile. La raiſon m'avertit „de penſer à ma propre ſureté, & de conſidé„rer le grand armement des Ruſſes, qui me„nace le royaume du côté de la Courlande; „l'armée que Mr de Traun commande ſur le „Rhin, qui pourroit aiſément refluer vers la „Saxe; l'inconſtance de la fortune; & enfin „que dans la circonſtance où je me trouve, je „ne puis m'attendre à aucun ſecours de la part „de mes alliés. Les Autrichiens & les Saxons „viennent d'envoyer ici des miniſtres pour né„gocier la paix; je n'ai donc d'autre parti à „prendre que de la ſigner. Après m'être ac„quité ainſi de mon devoir envers l'État que „je gouverne & envers ma famille, aucun objet „ne me tiendra plus à coeur que de pouvoir „me rendre utile aux intérêts de Votre Ma„jeſté. Puiſſé-je être aſſez heureux pour ſervir „d'inſtrument à la pacification générale! Votre „Majeſté ne pourra confier ſes vues à perſonne „qui Lui ſoit plus attaché que je ne le ſuis, & „qui travaille avec plus de zèle à rétablir la „concorde & la bonne intelligence entre les „puiſſances que ces longs démêlés ont rendues

„ennemies. Je La prie de me conſerver Son „amitié, qui me ſera toujours précieuſe, & d'être „perſuadée que je ſuis &c.„ C'étoit ſe congédier honnêtement, & alléguer des raiſons ſi valables, qu'il auroit été impoſſible au François d'y répondre.

Cependant les Autrichiens & les Saxons étoient encore aux environs de Pirna; il falloit les éloigner davantage, pour travailler plus tranquillement à la paix. Dans cette vue Mr de Rètzow fut détaché avec 5 bataillons & quelque cavalerie du côté de Freyberg; la jalouſie qu'il donnoit de ce côté, accéléra la retraite des alliés en Bohème. Les troupes ſaxonnes faiſoient à peine 15,000 hommes. Le Roi de Pologne, privé de ſes revenus, n'avoit plus d'argent pour payer ſes troupes; il ne pouvoit pas attendre jusqu'au printemps que les Ruſſes ſe miſſent en mouvement; il ſentoit la nullité de ce ſecours; enfin la néceſſité du moment le forçoit à conſentir à la paix. Sur ces entrefaites le Comte de Harrach arriva à Dresde. Il ſuppoſoit que fier de ſes ſuccès, à l'inſtar des Autrichiens, le Roi en rehauſſant ſes prétentions les rendroit exceſſives; mais bientôt dé-

trompé de ce préjugé, il remercia même ce prince de la facilité avec laquelle il se prêtoit à cette négociation. Le Roi lui répondit que la cause de la guerre ayant cessé par la mort de Charles VII, il avoit été depuis ce moment dans les mêmes dispositions où il le voyoit aujourd'hui. Mr de Harrach lâcha quelques propositions sur une entrevue entre le Roi & la Reine de Hongrie; elles furent éludées par l'exemple de l'inutilité & des mauvaises suites de semblables entrevues; mais les louanges de cette princesse adroitement mêlées aux refus parurent satisfaire le Comte. La paix fut signée le 25 Décembre 1745. L'accession de la Reine de Hongrie à la convention de Hanovre n'étoit qu'un renouvellement pur & simple de la paix de Breslau. Les Saxons promirent de ne jamais accorder de passage par leur pays aux ennemis du Roi, sous quelque prétexte que ce pût être. On convint d'échanger le péage de Furstenberg contre quelques terres de la même valeur. Le Roi de Pologne garantit le payement d'un million de contributions auquel l'électorat s'étoit engagé; il renonça par le même article à toute indemnisation des frais de

la guerre. Le Roi promit en revanche de faire ceſſer les contributions du jour de la ſignature & de retirer inceſſamment ſes troupes de la Saxe, à l'exception de Meiſſen, où étoit l'hôpital pruſſien; ce qui lui fut accordé jusqu'à la guériſon des bleſſés.

Ainſi finit cette ſeconde guerre, qui dura en tout ſeize mois; qui ſe fit de part & d'autre avec un acharnement extrême; où les Saxons découvrirent toute la haine qu'ils avoient contre la Pruſſe & l'envie que leur inſpiroit l'agrandiſſement de cette puiſſance voiſine; où les Autrichiens combattoient pour l'Empire & pour l'influence dans les affaires de l'Empire, dans leſquelles ils craignoient que les Ruſſes n'en gagnaſſent une trop grande; où l'on vit la Pruſſe expoſée à des dangers imminens, dont elle triompha par la diſcipline & la valeur héroïque de ſes troupes. Cette guerre ne donna pas lieu à ces grandes révolutions qui changent la deſtinée des empires; mais elle empêcha que de pareils bouleverſemens n'arrivaſſent alors, en obligeant le Prince de Lorraine d'abandonner l'Alſace. La mort de Charles VII fut un de ces événemens qu'on ne ſauroit prévoir.

Elle dérangea le projet d'arracher pour jamais la dignité impériale à la nouvelle maiſon d'Autriche. Ainſi en appréciant les choſes à leur juſte valeur, on eſt obligé de convenir qu'à certains égards cette guerre cauſa une effuſion de ſang inutile, & qu'un enchaînement de victoires ne ſervit uniquement qu'à confirmer la Pruſſe dans la poſſeſſion de la Siléſie. Si nous n'enviſageons cette guerre que relativement à l'accroiſſement ou à l'affoibliſſement des puiſſances belligérantes, nous trouvons qu'elle coûta aux Pruſſiens huit millions d'écus, mais qu'à la ſignature de la paix il leur reſtoit pour toute reſſource 150,000 écus pour la continuation de la guerre. Les Pruſſiens firent dans ces deux campagnes 45,666 priſonniers ſur leurs ennemis: ſavoir 12,000 hommes à Prague; 1739 par de petits partis; 250 aux affaires de Plomnitz & de Reinertz du Général Lehwald; 7136 à la bataille de Friedberg; 3,000 à la priſe de Coſel, & 5,000 en différentes occaſions par le Général Naſſau; 250 par les houſards de Ziethen; 2,030 à la bataille de Sorr; 400 par les troupes du Margrave Charles dans la haute Siléſie; 427 par les partis de la garniſon de

Glatz; 1342 par le Général de Winterfeld; 271 par le Major Warneri; 1392 à Catholiſch Hennersdorff; 6,658 à la bataille de Keſſelsdorf & 3,758 à la priſe de Dresde. Voici ce que prirent les Autrichiens: le régiment de Creutz à Budweis 1400 hommes; un bataillon de pionniers à Tabor 700, & de plus 400 malades de l'armée; 300 hommes à la ſortie de Prague; 300 à Coſel, & 1340 dans diverſes petites affaires. Somme totale 4440; nombre bien inférieur aux pertes que les Autrichiens avoient faites. La haute Siléſie ſouffrit le plus de cette guerre, ainſi que quelques parties de la baſſe, voiſines de la Bohème, comme les cercles de Hirſchberg, de Striegau & de Landshut. Mais c'étoient de ces maux qu'une bonne adminiſtration répare facilement. La Bohème & la Saxe ſe reſſentirent également du ſéjour de grandes armées; cependant rien n'y étoit totalement ruiné. La Reine de Hongrie fut obligée d'employer tout ſon crédit pour ſe procurer des reſſources qui la miſſent en état de continuer la guerre: elle tiroit à la vérité des ſubſides de la nation angloiſe; mais ils n'étoient pas ſuffiſans pour l'indemniſer des ſom-

mes que lui coûtoient les opérations de ſes armées en Flandre, ſur le Rhin, en Italie, en Bohème & en Saxe. La guerre coûta au Roi de Pologne au delà de 5 millions d'écus. Il paya ſes dettes en papiers, en créa de nouveaux; car * * * poſſédoit l'art de ruiner méthodiquement ſon maître.

Le Roi de Pruſſe donna ſes premiers ſoins au rétabliſſement de ſon armée; il la recompléta en grande partie par les priſonniers autrichiens & ſaxons dont il avoit le choix. Les troupes furent ainſi recrutées aux dépens des étrangers, & il n'en coûta que 7,000 hommes à la patrie pour réparer les pertes que tant de batailles ſanglantes avoient occaſionnées. Depuis qu'en Europe l'art de la guerre s'eſt perfectionné, depuis que la politique a ſu établir une certaine balance de pouvoir entre les ſouverains, le ſort commun des plus grandes entrepriſes ne produit que rarement les effets auxquels on devroit s'attendre: des forces égales des deux côtés & l'alternative des pertes & des ſuccès font qu'à la fin de la guerre la plus acharnée les ennemis ſe trouvent chacun à peu près dans l'état où ils étoient avant de l'entreprendre. L'épui-

sement des finances produit enfin la paix, qui devroit être l'ouvrage de l'humanité & non de la néceſſité. En un mot, ſi la conſidération & la réputation des armes méritent qu'on faſſe des efforts pour les obtenir, la Pruſſe en les gagnant a été recompenſée d'avoir entrepris cette ſeconde guerre; mais voilà tout ce qu'elle y acquit, & cette fumée encore lui ſuſcitoit des envieux.

93-B10277

M. E. Y. E. R. B. W.